

L'Exécuteur [150]

– Le repentir de Palerme

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LE REPENTI DE PALERME

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**LE REPENTI
DE PALERME**



CHAPITRE PREMIER

Il était 22 h 30. Sur la cheminée de l'immense living de la villa *Il Tritone*, le tic-tac d'un cartel de bronze égrenait le temps et, installés dans les canapés, les trois hommes patientaient en silence. Dans le hall d'entrée, les trois baby-sitters affectés à leur protection rongeaient leur frein avec flegme, tandis que trois autres de leurs collègues patrouillaient dans le parc. Pour la sécurité périphérique, quatre spécialistes veillaient, répartis en deux voitures stationnées dans la rue, de part et d'autre du chemin d'accès à la villa. Tous reliés par mini-radios HF. Agents US du *Secret Service* attachés aux voyages officiels, ils avaient été, entre autres, choisis pour leur maîtrise de l'italien, et Sam Field, leur chef de groupe, avait autrefois dirigé la sécurité de l'ambassade américaine de Rome. En résumé, l'opération *Confidenze* semblait parfaitement structurée, et tout avait été mis en œuvre pour protéger la rencontre de ce soir. Ne manquait plus que le principal intéressé, Guido Di Cacciane, alias *Il Gioniere*, Le Comptable. Un des personnages clés de l'ancienne *Cupola* et un de ses rares survivants aussi, après l'exécution de la plupart de ses membres, y compris son *ex-capo di tutti capi*, Emilio Bartonella.

Pour la troisième fois, le plus jeune des trois hommes du living venait de consulter sa montre. Le plus âgé, un costaud à l'épaisse crinière grise et le seul à être équipé d'une oreillette HF, déclara :

— Ils ne doivent plus être loin.

Malgré ses études de sociologie, sa licence de droit et son ascension dans les hautes sphères du *Justice Department*, Sam Field n'avait jamais réussi à gommer son accent du Bronx, sauf quand il parlait l'italien, le français, le russe et... le chinois. Ancien agent du FBI, homme de terrain au mental d'acier et au physique de lutteur, il était le chef idéal pour ce type de mission.

— Dans trois minutes, ajouta-t-il, flegmatique.

Il avait lui-même réglé tous les détails de l'opération et, à cet instant, il aurait pu dire où se trouvait exactement la voiture de Di Cacciane. D'ailleurs, il venait à peine de prononcer cette phrase que son téléphone cellulaire se mit à sonner. Il établit le contact, écouta brièvement et dit seulement :

— O.K.

La voiture de Cacciane abordait le secteur. Levant les yeux vers le hall, Sam Field articula dans son micro-cravate :

— Tout le monde en piste.

Les hommes de l'entrée s'animèrent et, vérifiant de l'index la position de son oreillette, l'un d'eux lança dans son propre micro :

— QG à Vigies, tout est O.K.

Instantanément les vestes s'étaient ouvertes, dévoilant les crosses des automatiques dans leurs holsters, et, dans le living, les deux compagnons de Sam Field se raidirent imperceptiblement. Ceux-là n'avaient guère l'expérience des armes. Sam Field les rassura :

— Cool ! Tout baigne.

Trois minutes plus tard, escorté par ses gardes du corps, Guido Di Cacciane faisait son entrée. Petit quadragénaire sec et brun de peau, il avait un regard de belette exagérément mobile. Esquissant un salut de la tête, il lorgna nerveusement autour de lui, avant de prendre place sur un coin de canapé. En italien et dans un bref sourire, Sam Field déclara :

— Détendez-vous, *signore* Cacciane. Vous êtes en sécurité.

Dans l'habitable de la Fiat Regata, l'atmosphère s'était détendue. La Lancia Thema transportant *Il Gioniere* était entrée dans la propriété. Désormais, c'était aux copains de la villa de jouer, et le mains de Bob Ascari quittèrent le volant, cherchant ses cigarettes. Mais il avait cessé de fumer depuis trois jours. La peur du cancer. Vraiment très dur. Pendant ce temps, ses deux collègues du *Secret Service* avaient également relâché la pression, cessant d'êtreindre les crosses de leurs armes.

— Vigie Un à QG, souffla l'un d'eux dans son micro-cravate. Tout est O.K.

À travers le pare-brise, Ascari avait aperçu la brève flamme d'un briquet derrière les glaces de Vigie Deux stationnée de l'autre côté de la voie d'accès à la villa. Le temps de cette flamme, il eut vraiment très envie de fumer mais, soudain, tout bascula dans son esprit. Là-bas, une voiture venait de stopper près de Vigie Deux et des éclairs jaillirent aussitôt par les ouvertures de ses portières. Halluciné et oubliant son italien, Ascari jura :

— *Shit* !

Instantanément, il avait empoigné la crosse de son Beretta sous sa veste et, tandis que ses collègues en faisaient autant, il ouvrit sa portière à la volée.

Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Surgie de nulle part, une autre

voiture venait de freiner brutalement à sa hauteur. Comme dans un cauchemar, Bob Ascari aperçut le canon luisant d'une arme pointé sur lui, puis des éclairs silencieux l'aveuglèrent. Ce fut sa dernière vision car l'instant d'après il était mort.

À l'intérieur du Trafic, le silence était total. Habillés de combinaisons noires, cagoulés et chacun une lunette monoculaire à vision de nuit relevée au-dessus de l'œil droit, les cinq hommes assis sur le plancher et P.M. à silencieux en sautoir observaient le dos du voisin du chauffeur. Vêtu de manière identique et parfaitement immobile, l'intéressé semblait absent. En réalité, il attendait le message que son oreillette H.F. dissimulée par sa cagoule devait lui envoyer. Enfin, à 22 h 36, une voix lança en italien dans son écouteur :

— *Primo Cane per Primo Cacciatore, Primo Cane per Primo Cacciatore...* Premier Chien à Premier Chasseur, Premier Chien à Premier Chasseur...

— Chasseur Un écoute, renvoya aussitôt le voisin du chauffeur en se redressant sur son siège.

— Objectifs un et deux atteints, reprit la voix dans son écouteur. On reste en observation. Terminé.

— Bien reçu, *Primo Cane*, acquiesça le voisin du chauffeur en se retournant vers l'arrière du Trafic. Terminé.

Puis aux cinq hommes qui s'étaient également redressés, il ordonna :

— On y va. Chasseurs D, E et F, vous connaissez votre programme et n'utilisez la lunette que sur le théâtre des opérations.

Désignant la gaine de cuir que chacun portait à la cuisse, il précisa :

— N'oubliez pas, vous devez vous servir de votre poignard. N'employez votre P.M. qu'en cas d'absolue nécessité et ne parlez que pour envoyer le message final. Juste votre indicatif, suivi de O.K. *Capice ?*

Il y eut trois hochements de tête et s'adressant aux deux autres, Chasseur Un précisa :

— Deux et Trois, vous me collez au train et on applique le plan prévu.

Deux autres hochements de tête lui répondirent et ouvrant sa portière, Chasseur Un souffla :

— GO !

Une brise tiède soufflait légèrement dans les branches des pins parasols du parc. Il faisait bon et malgré les quelques nuages qui couraient vers l'est, rien ne laissait présager un prochain changement de temps. On n'était qu'au tout début de l'automne et, le nez levé vers le ciel, Ron Blake songeait à son Minnesota natal. Là-bas, les feuilles commençaient à jaunir et on se préparait à l'hiver. La Sicile était décidément un beau pays. Comme disait Sam Field, leur boss, dommage qu'il y ait autant de mafieux par ici. Pour le moment, Ron Blake songeait à peine à la mafia. Il n'était ici que pour assurer un boulot de routine. Son P.M. MAC 10 au poing et l'oreille tout de même aux aguets, il reniflait l'air doux, se disant qu'il serait bon de passer des vacances par ici. L'arrachant soudain à ses songes, une voix résonna dans son écouteur HF :

— Vigie Un à QG. Tout est O.K.

Un sourire étira les lèvres de Ron Blake. Tout était O.K. Comme d'habitude. Avec Sam Field, tout était toujours O.K.

Mais les échos du message n'étaient pas encore estompés dans son oreille, qu'un son furtif s'éleva derrière lui. Comme un bref coup de vent un peu plus fort que les autres. D'instinct, il voulut tourner la tête, mais il avait à peine esquissé le mouvement qu'une masse lui percuta violemment le crâne. Le temps d'une multitude d'éclairs aveuglants, Ron Blake se dit que ce n'était rien et qu'il n'allait même pas trébucher. Il sentit pourtant le MAC 10 lui échapper, tandis qu'un poids énorme se plaquait à son dos en le faisant s'écrouler en avant. Il entendit une respiration dans sa nuque, quelque chose de dur s'enfonça dans ses reins, tandis qu'une poigne terrible et gantée lui écrasait la bouche, lui tirant violemment la tête en arrière. L'odorat de Ron Blake enregistra une odeur de cuir et de graisse d'arme. Frénétiquement, il avait lancé les mains à la recherche de son P.M., essayant de dégager sa bouche pour crier. Seuls, deux vagissements ridicules s'enlisèrent dans l'épaisseur du gant de cuir, tandis qu'une intense brûlure lui cisailait le cou. Il y eut du froid dans son larynx et aussitôt, le goût du sang lui emplit la bouche. Il éprouva une violente nausée, des explosions rouges envahirent ses rétines, son cœur se mit à battre très vite et, simultanément, il eut l'impression que son cerveau se vidait. Il comprit alors qu'on venait de lui trancher la gorge, et qu'il était en train de mourir.

Mais Ron Blake n'eut pas le temps d'avoir peur. Un court instant, il songea à ses deux collègues du parc qui allaient forcément intervenir, puis un voile pourpre s'abattit devant ses yeux et il se dit

qu'il allait vomir dans le gant qui lui écrasait la bouche. Il trouva cela grotesque, et ce fut sa dernière pensée. Très loin et juste avant de plonger dans l'immense gouffre noir qui s'ouvrait sous lui, il perçut une voix ténue qui soufflait :

— CE, O.K.

*
* *

Immobile dans la nuit, Fabio Sartane comptait mentalement les secondes. Ancien commando de la marine italienne récupéré par la mafia à sa démobilisation, c'était un tueur froid et lucide, conservant en toutes circonstances un calme inébranlable. Pour lui, l'opération de ce soir n'avait rien de particulier. Depuis son recrutement, il en avait effectué des dizaines de ce type. Sans jamais savoir exactement ni dans quel but ni pour qui précisément. Il ne savait qu'une chose, son groupe opérait pour la mafia. Les ordres lui étaient transmis par téléphone, par un certain Thésée, qu'il n'avait jamais vu. Tous les mois, il recevait la clé d'un casier de consigne de la *Stazione Notarbartolo*, la gare de Palerme, où il allait retirer en espèces la solde de l'équipe, ignorant peu ou prou qu'il dirigeait en fait le groupe de choc de la mafia sicilienne. Une unité hyper-secrète, dont la constitution avait été décidée par les plus hautes instances mafieuses, à l'avènement de la nouvelle *Cupola*. Militaire de formation, il considérait la violence comme une simple nécessité, dans un monde où tuer ou être tué constituait la seule vraie loi universelle. Il n'avait pas d'états d'âme, s'attachait seulement à satisfaire son commanditaire, car il gagnait à présent beaucoup plus d'argent qu'à l'armée.

Accroupis près de lui dans les massifs de bougainvillées, ses deux *soldati* C B et C C attendaient son ordre. De son côté, attentif à chaque souffle diffusé par son oreillette HF, Fabio Sartane avait déjà reçu les messages de fin d'action de ses Chasseurs D et F qui, selon le plan prévu, avaient maintenant pris position autour de la villa. Manquait encore celui de E pour passer à la phase terminale de l'opération. Enfin, il y eut un léger chuintement dans l'écouteur de Sartane, et la voix contenue du Chasseur E souffla :

— CE, O.K.

Toujours parfaitement calme, Fabio Sartane se redressa alors dans l'ombre et, assurant la crosse du MAC 10 à silencieux dans son poing, il souffla à son tour dans le micro-cravate accroché à son col de combinaison :

— GO !

Dans le living de la villa *Il Tritone*, l'atmosphère s'était enfin détendue. Face au trio d'Américains, Guido Di Cacciane venait d'allumer une cigarette, et ses petits yeux de belette avaient cessé de fureter. D'une voix néanmoins légèrement étranglée et s'adressant à Sam Field, le seul qu'il connaissait déjà, il se lança :

— Alors, *signore* Tanner ! Vos supérieurs ont-ils statué sur mon cas ?

Tanner était le pseudo de Field pour cette opération. D'un ton encourageant, ce dernier tempéra :

— Ce n'est pas aussi simple, *signore* Cacciane. Nos précédents contacts ne constituaient qu'une première étape. L'Administration américaine souhaiterait pousser davantage ses investigations.

Devant la mine déconfite de l'italien, Sam Field ajouta vivement en désignant ses deux compagnons :

— Mais la présence ici des *signori* Malden et Forbs, tous deux fonctionnaires du bureau de l'immigration, constitue une sérieuse avancée. Ils sont venus pour vous poser quelques questions, et mieux vous y répondrez, mieux...

Lui coupant soudain la parole, des bruits provenant du hall d'entrée lui firent tourner la tête.

— Hé ! lança une voix à travers les battants fermés. Qu'est-ce que...

Simultanément, les quatre hommes du living entendirent d'étranges staccati étouffés, suivis de chocs sourds et de cris étranglés.

— *Shit* ! jura Sam Field.

D'un bond, il s'était redressé, la crosse de son Beretta 92 déjà logée dans son poing, plongeant vers la double porte du hall en lançant à la cantonade :

— Planquez-vous !

Au même instant, il y eut d'autres staccati étouffés et, tandis que les trois hommes des canapés semblaient tétanisés, Sam Field entendit d'autres chocs. Il allait atteindre les portes du hall, quand celles-ci parurent s'envoler, allant percuter les murs de chaque côté. Dans la foulée, trois ombres noires jaillirent dans le living, brandissant des P.M. Le temps d'un éclair, Sam Field aperçut des corps dans l'entrée, baignant dans des mares de sang. D'instinct, il avait déjà posé l'index sur la détente de son Beretta, le canon visant déjà la cagoule du premier agresseur. Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Presque feutrée, la rafale du MAC 10 lui fit exploser le crâne.

Catapulté dans l'espace, son corps de lutteur alla s'écraser contre la cheminée au cartel, répandant autour de lui des flots de sang qui

éclaboussèrent les canapés et leurs occupants. Fou de peur, le fonctionnaire Malden s'était dressé comme un ressort, les bras en avant dans un puéril mouvement de défense. D'une brève rafale, un cagoulé lui déchiqueta le tronc et, tandis qu'il s'écroulait avec un cri rauque, ses deux voisins plongèrent enfin pour tenter de se mettre à l'abri. Il y eut alors une autre rafale et Forbs roula à terre en couinant de douleur. Touché aux jambes, il eut pourtant le réflexe de se glisser dans un angle mort, s'attendant au pire.

— *Help !* se mit-il à glapir en essayant de se faire tout petit. *Help me !*

Mais se désintéressant de lui, l'homme en noir qui avait abattu Sam Field attrapa Di Cacciane par les cheveux, l'arrachant littéralement du sol.

— *Pietà ! Pietà !*, gémit l'italien en essayant de résister. Ne me tuez pas !

Sous la cagoule, une voix gronda :

— T'inquiète, pourriture. Paraît que t'es trop précieux.

Puis, entraînant brutalement le mafieux vers la sortie, le cagoulé lança à ses hommes :

— Repli général !

Longtemps après, dans le silence épais qui s'était installé et dans les odeurs de poudre et de sang, Jonas Forbs osa enfin bouger de nouveau. Glacé d'horreur, crucifié par la douleur et aux frontières de la folie, il réalisa alors vraiment qu'il n'était pas mort, et il s'évanouit.

CHAPITRE II

L'immense aérogare de Kennedy Airport bruissait d'activités. Il était 20 h 15, et on était vendredi soir. Son sac de voyage à l'épaule et fendant la foule de sa longue démarche souple, Mack Bolan se présenta à l'enregistrement du vol 804 de la Swissair à destination de Zurich. L'hôtesse prit son billet, jeta un œil sur son passeport, sans se douter que le document établi au nom de Franck Nelson était un faux plus vrai que nature. Depuis longtemps, Mack Bolan était *persona non grata* pour beaucoup de monde, y compris pour la police de son propre pays. Trop de désordres, de furie, de feu, de sang et de morts à son actif. À l'instant où l'hôtesse lui remettait son *Access Board*, une voix s'éleva près de Bolan :

— *Mister Nelson ?*

Surpris, Mack Bolan tourna la tête, découvrit un jeune costaud aux cheveux coupés en brosse, arborant le badge de la sécurité d'aéroport. Intrigué, il acquiesça :

— C'est moi.

Avec un bref sourire, l'agent de sécurité lui tendit un papier, sur lequel figurait un numéro de téléphone.

— *On vous demande d'appeler ce numéro, monsieur.*

Au premier regard sur le papier, Mack Bolan avait compris. Il allait tourner les talons quand l'employé insista :

— *On vous demande d'appeler maintenant, monsieur.*

Mack Bolan s'en doutait.

— O.K., dit-il.

Son avion décollait dans 45 minutes. Empochant son passeport, il trouva un téléphone, composa le numéro, entendit une sonnerie et on décrocha aussitôt.

— Salut, Hal, dit l'Exécuteur.

— Salut, Mack.

Comme à l'accoutumée, le numéro Un du *Justice Department* US avait la voix brève. Presque sèche. Aussitôt, le fédéral enchaîna :

— J'ai besoin de toi.

Bolan tiqua :

— Hé ! Je dois embarquer dans...

— Je sais, coupa le haut fonctionnaire. Tu décolles pour Zürich, où tu dois consulter le professeur Fröll, sur l'état de santé du petit Cheng. À propos, comment va le gosse ?

Moue peu engageante de Mack Bolan qui regretta :

— Aucun progrès notable. Fröll parle de repli en confort de syndrome. En clair, Cheng se complairait dans son propre isolement.

Le petit Cheng, le fils de Liang, l'unique souvenir vivant d'une tragédie. Vivant, mais muet depuis la scène d'horreur où il avait vu sa mère Ly Anh violée et massacrée par les hommes du trafiquant Suk Chaï. Le petit Cheng, avec quelques dizaines d'autres enfants meurtris par la violence imbécile des adultes, avait trouvé refuge aux environs de Genève, à la Fondation Miséricorde. Un havre de paix créé par Mack Bolan et géré avec tact et efficacité par la jeune Viviane Beck.

— Je serai bref, reprit Brognola au bout du fil. Ma voiture est devant la sortie des arrivées. Je t'attends.

— O. K, répondit Bolan avant de raccrocher.

Un moment plus tard, il débouchait à l'extérieur, repérait immédiatement la Lincoln anthracite aux vitres fumées de son ami, dont une portière arrière s'ouvrait déjà pour l'inviter à monter. Il était à peine sur la banquette de cuir que Hal Brognola donnait ordre au chauffeur de démarrer, avant de remonter la glace de séparation.

— Hé, fit Bolan. J'ai à peine le temps de...

— *No problem*, le coupa Brognola. On fait juste un tour en discutant.

Déjà, il déverrouillait l'attaché-case posé sur ses genoux et en sortait un mince dossier qu'il ouvrit en commentant :

— Guido Di Cacciane, ça te dit quelque chose ?

Dans la mémoire de Mack Bolan et en l'absence des listings-computers du char de guerre, certaines listes pouvaient défiler à la demande. Surtout quand le nom en question était à consonance italienne, voire sicilienne. Aussitôt, celui-ci fit mouche dans l'esprit de l'Exécuter qui récita :

— Guido Di Cacciane, alias *Il Gioniere*, ex fondé de pouvoir de la *Banca Regionale da Sicilia* et ex-comptable de feu son ami le *capo* Emilio Bartonella.

— Bravo ! félicita le fédéral.

— Depuis l'assassinat de Bartonella, on avait perdu sa trace, non ?

Petite hésitation de Brognola qui ergota :

— En vérité, pas tout le monde.

Bolan tiqua :

— Ce qui veut dire ?

— Nous, on ne l'avait pas perdu de vue.

« Nous », ça voulait dire les gens du Black Warrior Group, une antenne ultra secrète du *Justice Department*, attachée directement au Président et dirigée par Hal Brognola en personne. En dépit de son amitié avec le numéro Un du service, Bolan ne souhaitait pas être au courant de tout ce qui s'y tramait. Sauf lorsqu'il s'agissait de la mafia ! Intéressé, il insista :

— Je vois. Alors ?

— Alors, soupira le fédéral, il y a quelques mois et en l'absence d'infos sérieuses sur les nouvelles têtes de la *Cupola*, nous avons imaginé un montage un peu particulier, concernant précisément Guido Di Cacciane. Comme je l'ai dit, nous l'avions gardé dans le collimateur et quelqu'un de chez nous a émis l'idée de le retourner à notre profit.

— Tu veux dire que vous pensiez l'utiliser comme future taupe, s'étonna Bolan.

— Exact. L'idée peut paraître osée, pourtant elle n'était pas si bête. Di Cacciane était certes le comptable du *capo* Bartonella, mais il était surtout son ami d'enfance. Ce sont des choses qui comptent, surtout quand on sait que Bartonella a été exécuté sur ordre des nouvelles instances dirigeantes. Trop ancien, trop bien assis et trop puissant, il dérangeait les jeunes fauves de la *Cupola* newlook. D'après Di Cacciane lui-même, son assassinat aurait été décidé par le *capo di tutti capi* actuel, une semaine seulement avant l'exécution de la sentence.

— Donc, déduisit Bolan avec un soupçon d'excitation dans la voix, vous avez déjà retourné Di Cacciane.

— Ce n'est pas aussi simple. Disons que nous en étions aux négociations préliminaires. Les vraies infos seraient venues plus tard. Une fois tous les accords pris.

— Hum, fit Bolan, dépité. Quels types d'accords, si je ne suis pas indiscret ?

— En échange d'une collaboration totale, Di Cacciane exigeait son exfiltration vers les USA, ainsi que celle de toute sa famille et leur naturalisation à tous. Avec nouvelles identités et tout le toutim.

Bolan émit un petit sifflement.

— Exigeant, le Sicilo !

— Il craignait les fameuses vengeances transversales.

Fameuses et très sinistres vengeances transversales de la mafia. Le « repent » Tommaso Buschetta en avait fait l'amère expérience. Toute

sa famille et la plupart de ses amis avaient été tués par représailles. 32 personnes en tout. La mafia ne pardonnait jamais, et Di Cacciane le savait mieux que quiconque, d'où ce luxe de précautions avant toute collaboration ouverte de sa part.

— Tu parles de lui au passé, fit observer Bolan. Il est mort ?

— Il aurait dû l'être. L'administration américaine avait émis un accord de principe à ses désirs, et avait même envoyé en Sicile une équipe, avec deux experts-psychologues de nos services, pour essayer de tester sa sincérité. La réunion s'est déroulée dans une villa louée par nos soins, sous la protection de nos propres équipes de sécurité. Un groupe dirigé par Sam Field, un vrai pro. Malgré cela, l'affaire s'est achevée en fiasco. La villa a été attaquée par un super commando, et tout le monde est resté au tapis.

— Tous morts ?

— Presque tous, hormis Guido Di Cacciane qui s'est fait récupérer par le commando, et un des deux psy qui n'a dû la vie sauve qu'à un vrai miracle. Seulement blessé aux jambes. Les tueurs se sont tirés avec Di Cacciane sans l'achever.

— Il a eu du bol.

Hal Brognola acquiesça, enchaîna en consultant sa montre :

— Bref, depuis le massacre, on était sans nouvelles d'*Il Gioniere*, jusqu'à ce qu'un de nos indics locaux nous alerte avant-hier. Selon lui, Guido Di Cacciane serait toujours vivant et toujours en Sicile. Il affirme l'avoir vu, mais il refuse d'en dire plus avant d'avoir touché son fric.

Mack Bolan commençait à se faire une petite idée sur ce qui l'attendait. Froidement ironique, il hasarda :

— Et tu t'es dit que la Sicile n'étant pas très loin de la Suisse...

— Exact, coupa le fédéral en lui tendant une enveloppe en kraft. Là-dedans, il y a deux mille dollars. Le gars s'appelle Marco Vanni, il habite à Palerme et son téléphone est avec l'argent. S'il ne bluffe pas, Di Cacciane te permettra peut-être de remonter la piste jusqu'aux grosses baleines de la *Cupola*.

Ce serait un superbe blitz. Toute la nouvelle Coupole d'un coup ! Mais l'Exécuteur connaissait trop la nébuleuse mafieuse internationale pour s'emballer. Il questionna :

— Et si Vanni bluffe ?

— Tu lui passes l'envie de recommencer. Je laisse ça à ton jugement.

Qu'en termes diplomatiques, ces choses étaient dites !

— Et si je mets effectivement la main sur Di Cacciane ?

— Tu essayes de le mettre en lieu sûr et tu m'appelles. Je m'occuperai de la suite.

L'Exécuteur acquiesça, l'esprit déjà en campagne.

— Je vais contacter Claudia.

Claudia Simoni était son amie. Il l'avait sauvée autrefois d'un très mauvais pas et la petite rebelle avait fait son chemin, notamment grâce au procureur Aurélia Gucci, une autre grande amie de Bolan. Assassinée par la mafia. Depuis, entrée à la brigade anti-mafia, Claudia Simoni faisait du bon boulot, et chaque fois qu'elle le pouvait, elle aidait l'Exécuteur.

— Claudia est à Bruxelles, le doucha le fédéral. Colloque interpolices européennes. Elle m'a fourni les coordonnées d'une collègue et amie. Gina Loella. Lesbienne, ironisa froidement Brognola, mais excellent flic.

— Je me moque de ses mœurs, renvoya Bolan. J'ai besoin qu'elle soit discrète et sûre.

Le fédéral opina :

— Elle est complètement sûre. Claudia l'a juré. Son frère était flic aussi, il a été tué par la mafia. Elle t'aidera à trouver ton arsenal. J'ai tout noté sous le numéro de mon indic, y compris celui de l'hôtel de Claudia à Bruxelles. Pour le cas où.

L'Exécuteur détestait ce type de montage. Il avait horreur de voir des « étrangers » mêlés à ses blitz. Plus contrarié qu'il ne voulait le montrer, il acquiesça de nouveau :

— O. K, dit-il. Tu me ramènes ?

La Lincoln ne s'était guère éloignée du terminal et trois minutes plus tard, elle stoppait devant l'entrée des embarquements. Les deux hommes se serrèrent la main et retenant un instant celle de Bolan, Hal Brognola déclara d'une voix changée :

— Sam Field, le chef du groupe qui s'est fait massacrer, était mon ami.

Il y eut un silence, puis Mack Bolan dit simplement :

— O.K.

Il quitta la Lincoln, claqua la portière et pénétra dans l'aérogare. À travers la glace fumée, le numéro Un du *Justice Department* suivit sa haute silhouette d'un regard qui se voulait toujours froid. Mais au fond de ses prunelles, il y avait comme un voile de tristesse. Un jour, il verrait peut-être ainsi partir son ami pour la dernière fois. Vers sa mort. Peut-être dans longtemps... peut-être cette fois. Quand il donna l'ordre au chauffeur de repartir, il sembla que sa voix était différente à l'habitude. Plus lasse.

Pendant ce temps-là, Bolan, rejoignant le terminal, n'arrêtait pas de fulminer.

— Je sors à peine de l'enfer ! J'aurais apprécié de prolonger un peu mes vacances...

CHAPITRE III

La petite aérogare de Punta Raisi n'avait pas changé. En s'y retrouvant cette fois encore, Mack Bolan eut l'impression de l'avoir quittée la veille. Son dernier blitz local remontait pourtant à quelque temps mais, à l'époque, il savait déjà qu'il reviendrait. Palerme et la mafia étaient à jamais indissociables. Les liens du sang.

Le début d'automne ressemblait ici au plein été. Il était plus de 20 heures, mais le soleil encore vif chauffait les bâtiments blancs de l'aérogare, et des ondes brûlantes faisaient onduler les pistes dans le lointain. C'était la Sicile, l'image symbolique des vacances pour le commun des mortels. Pas pour l'Exécuteur. Ici se cachait le pire cancer de l'humanité. La mafia. Depuis le début de sa croisade, son existence ne tendait plus que vers un seul but, l'éradication de l'*Organized Crime*. Une utopie, bien sûr, quand on connaissait l'étendue du mal. Aucun être sensé n'aurait à ce jour parié là-dessus, mais Mack Bolan faisait partie des rares hommes encore debout qui espéraient pouvoir freiner la dynamique infernale. D'une seule manière : la guerre totale. Implacable, sanglante, meurtrière. C'était pour ça que ce soir, et une fois de plus, il débarquait des États-Unis, via Zürich, puis Genève, où il avait pu serrer le petit Cheng dans ses bras. Une récréation bénie, dans une existence de violence et de mort.

Maintenant, il était à pied d'œuvre et, ayant franchi les contrôles sans problème, Mack Bolan se retrouva dans le hall des arrivées, allant décrocher le premier téléphone rencontré. Dans l'avion, il avait mémorisé le numéro de Gina Loella. Celui d'un cellulaire. Il le composa, entendit une sonnerie, puis une voix de femme, délivrant un message en italien. Une messagerie.

— Franck, s'annonça-t-il dans la même langue. Je rappellerai.

Il avait déjà joint la jeune femme de Zürich, lui disant qu'il la contacterait à sa descente d'avion. Sans préciser quel jour, ni venant d'où. On n'était jamais trop prudent et il connaissait la mafia sicilienne. Ici, les flics étaient tous repérés, tous plus ou moins surveillés. Quant aux anti-mafia... la belle Aurélia Gucci en avait fait les frais. Très cher.

Chassant ses sombres souvenirs, l'Exécuteur s'enfermait peu après dans des toilettes pour y ouvrir son sac de voyage.

Dedans, outre ses effets personnels, se trouvait le petit arsenal de secours qu'il emportait partout. Laissant de côté poignard de chasse et divers gadgets tels que « biscuits » explosifs, détonateurs miniaturisés et télécommandes cachés respectivement dans un innocent transistor de poche et dans un briquet, l'Exécuteur en sortit une petite mallette grise.

Sa Japy. Un matériel très sophistiqué, destiné à déjouer les contrôles électroniques des aéroports. Car, depuis des années et à cause du terrorisme international, il était impossible de transporter le moindre flingue par la voie des airs. Un écueil qu'Herman Gadgets Schwarz avait en partie contourné en inventant entre autres sa fameuse « pâte à tarte », cet explosif tenant à la fois du plastic et du semtex. Pure merveille de la chimie, qui pouvait prendre toutes les apparences, y compris celle des fameux « biscuits », que Bolan avait pris l'habitude d'emporter. Mais avec la Japy, le génial Herman Schwarz avait fait fort. Discret, pratique et fonctionnel, car en quelques gestes simples, Bolan avait achevé son travail. Dans sa paume, il y avait maintenant le *Snake*. Le Serpent. Nom donné par Herman Schwarz à sa géniale invention.

Un pistolet automatique. Une arme véritable, mais d'un calibre original. 4,7 mm. Avec ses cinq éléments séparés, jusqu'alors cachés dans la mécanique de la Japy, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Le tout dans une matière composée de plastique et de carbone. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X du contrôle, l'ensemble des pièces détachées s'était entièrement fondu dans le puzzle métallique de la machine à écrire. Y compris le long tube en acier d'un réducteur de son parfaitement caché dans le rouleau de frappe.

Du beau travail, mais de toute évidence et malgré les quinze coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme de secours. Efficace, certes, mais trop légère pour un vrai blitz. Aussi l'Exécuteur comptait-il la plupart du temps sur les éventuels « marchands d'armes » locaux pour trouver l'arsenal nécessaire. Cette fois, il devrait faire appel à Gina Loella. S'il parvenait à la joindre. En attendant, mieux valait voir venir. D'où l'utilité du *Snake*. Les cimetières étaient pleins de gens trop confiants.

Tout à ses pensées, l'Exécuteur avait fini de remonter les touches creuses de la machine dans lesquelles étaient cachées les balles. Des munitions très étranges et très révolutionnaires. Des cartouches sans étui, constituées d'un petit bloc de propergol solidifié et spécialement

traité, au sein duquel étaient insérés projectile et amorce. Une munition de calibre 4,7 mm, déjà utilisée par le futuriste fusil automatique G11 de Heckler & Koch. Des « balles » que Bolan engagea dans la crosse-chargeur, avant de glisser l'arme sous son blouson de toile et de remettre la Japy dans le sac. Puis, quittant les toilettes, il retourna au téléphone, recomposa le numéro de Gina Loella et il obtint le même message. Dépité, il alla au desk Avis.

— *Signore* Nelson ?

— *Sì*.

L'employée d'Avis lui tendit un jeu de clés et la pochette des papiers du véhicule.

— La *machina* est au parking, *signore*, indiqua la jeune femme avec un sourire. Un 4x4 Land-Rover. Si vous voulez, je peux appeler quelqu'un pour...

— Inutile, remercia Bolan. Je trouverai.

Il régla en espèces, essaya une dernière fois de joindre Gina Loella par téléphone. Toujours en vain. Quittant alors l'aérogare, il alla prendre possession de son 4x4 de location. Beige foncé, discret, mais dans un état de conservation très relatif. Sa carrosserie avait des bosses, ses vitesses grinçaient et ses freins couinaient. En revanche, son moteur répondait parfaitement à l'accélération. Laissant sagement déboîter sous son nez une Fiat encore plus cabossée, Bolan lança le 4x4 sur l'*autostrada* menant à Palerme. À défaut de Gina Loella, il allait tenter de joindre Marco Vanni, l'indic de Brognola. Mais avant, autant rallier l'hôtel qu'il avait retenu de Genève. Le Delfino, près de la *Stazione Marittima*, le port marchand de Palerme. Il avait envie d'une douche. Il roulait depuis dix minutes quand, alors qu'il se rabattait pour emprunter la bretelle de sortie d'autoroute, une sonnette d'alarme résonna dans son cerveau. L'instinct du guerrier.

Un instinct qui cette fois encore ne le trompait pas. Levant les yeux vers le rétro, il vit immédiatement la voiture, et son comportement ne laissait aucun doute. On le suivait.

CHAPITRE IV

C'était la même Fiat. Bleue et cabossée. Celle que Bolan avait laissée passer en quittant Punta Raisi. Il l'avait ensuite dépassée sans s'en rendre compte et, depuis, elle le filait. Bien sûr, toutes les voitures se suivaient plus ou moins sur les autoroutes, mais à certains signes et malgré les véhicules qui les séparaient, celle-ci se trahissait aux yeux du guerrier solitaire. Dans son univers de danger permanent, il savait depuis longtemps distinguer le normal de l'insolite. Dans son monde, le hasard n'existait pas.

Intrigué et les sens instantanément en alerte, l'Exécuteur avait conservé son allure. Se retrouvant bientôt dans la circulation anarchique des faubourgs de Palerme, il se mit à appliquer la procédure classique du dépistage de filature, accomplissant quelques demi-tours, se « trompant », revenant ensuite sur l'avenue qu'il avait quittée plus tôt. Ralentissant subitement, il scruta ses arrières, esquissa une petite grimace pour lui-même. Cette fois et malgré une apparente évidence, son instinct l'avait trompé. La Fiat avait disparu. Troublé, il redémarra, forçant par mégarde le passage d'une moto qui descendait du trottoir sans prévenir. Il reçut les imprécations d'usage, vit une silhouette gracile vêtue de cuir noir, un casque à l'écran remonté, un regard légèrement fardé qui le fusillait. Se faufilant dans le flot, la moto disparut et Bolan réinséra le Land-Rover dans la circulation. Un moment plus tard, il accédait à la zone portuaire, longeant les grilles d'accès aux môles, derrière lesquelles se dessinaient les silhouettes des cargos. Contournant la petite piazza Sammuzzo, il remonta vers le nord, avant de tomber enfin dans la via Carella, où il garait le 4x4 non loin du Delfino.

C'était un hôtel sans grâce, à la façade grisâtre pleine de moulures, et son hall ressemblait à celui d'un claqué. Mais le réceptionniste était un gros type moustachu et sympa. En remettant sa clé à Bolan et d'un air plein de sous-entendus, il l'assura des meilleurs services de la ville. À n'importe quelle heure. Sans chercher à approfondir, Bolan grimpa à sa chambre, prit une douche, avant de décrocher le téléphone pour composer le numéro de Marco Vanni. On décrocha à la troisième sonnerie et une voix de femme glapit :

— *Pronto !*

Bolan demanda à parler au *signore* Vanni, et la femme émit un ricanement sonore avant de répondre :

— *Il signore* Vanni !

Un autre ricanement puis :

— *Momento... signore* !

Après une attente qui parut interminable, Bolan entendit enfin une voix d'homme qui grogna :

— *Si*.

— Marco Vanni ? insista Bolan.

— *Si*, grogna de nouveau le type. De la part de qui ?

Le ton du type était vulgaire. Antipathique. Adoptant le tutoiement, Bolan annonça d'emblée :

— J'ai un paquet de dollars pour toi. De la part de l'Oncle Sam. Tes infos sur notre disparu sont toujours valables ?

Il y eut un silence au bout du fil, puis soudain plus aimable, le type s'empessa :

— *Si, si* ! Bien sûr que oui, *signore* ! Je finissais par croire que vous m'aviez...

— Où et quand ? coupa Bolan.

Brève hésitation de l'indic, puis :

— Vous connaissez Mondeïlo ?

— *Si*.

Bolan connaissait. Situé tout près de Palerme et avec son centre balnéaire, le petit port de pêche était le rendez-vous des flâneurs du soir. On y dégustait huîtres et moules à même les éventaires plantés le long de la promenade.

— Ce soir à 11 heures, *signore*. J'ai une vieille Coccinelle jaune. Elle sera garée au pied de la tour, devant le café qui fait l'angle de la piazza Mondello. Je serai au volant.

— *Bene*, acquiesça Bolan. À 11 heures.

Il raccrocha, demeura songeur un instant, avant décrocher de nouveau pour recomposer le numéro de Gina Loella et, cette fois, on répondit tout de suite.

— *Pronto* ?

Un timbre voilé. Presque cassé. Bolan interrogea :

— Gina Loella ?

— *Si*.

— Franck Nelson, se présenta Bolan. Je vous appelle de la part...

— Je sais. J'attendais votre coup de fil.

En fait, c'est plutôt lui qui avait attendu. Il avançait :

— Claudia vous a dit ce dont j'ai besoin ?

— Affirmatif.

Langage quasi militaire. Bolan avait déjà vu ça chez certaines adeptes de Lesbos. Il insista :

— Vous pouvez m'aider ?

— Je peux.

— O.K. On se voit quand ?

— Maintenant. Vous connaissez le *Parco della Favorita* ?

De ses précédents séjours à Palerme, le guerrier avait conservé un souvenir précis de la topographie. Il acquiesça et sa correspondante reprit :

— Près de là, autour de la piazza Niscemi, il y a des marchands de fleurs. Dans une demi-heure sur place. *Va bene* ?

Bolan se souvenait aussi de ces baraques qui s'échelonnaient un peu partout dans le secteur. Il acquiesça encore, demanda :

— *Va bene*. Je vous reconnais comment ?

— *Je vous reconnaîtrai. Ciao.*

L'amie de Claudia ne semblait guère aimer perdre son temps. Satisfait, le guerrier raccrocha, sauta dans ses vêtements, mit son sac sous clé, ne conservant sur lui que le *Snake*.

L'instant d'après, il démarrait au volant du Land-Rover et, vingt minutes plus tard, il stoppait ce dernier à l'angle de la piazza Niscemi. Éclairés par des lampes à gaz, les éventaires de fleuristes s'alignaient sur tout le fond de la place et les voitures s'arrêtaient n'importe où. Malgré l'heure, l'endroit était encore fréquenté et la clientèle masculine ne manquait pas. Bolan se demandait comment Gina le reconnaîtrait et il tournait machinalement la tête, quand son regard se figea sur la moto.

Celle qu'il avait failli percuter plus tôt pendant sa rupture de filature. Bleu marine, arrêté près du 4x4, phare allumé et grondant doucement, l'engin ressemblait à un fauve mécanique prêt à fondre sur sa proie. C'était d'ailleurs un fauve. Honda VFR 750. La meilleure du marché dans la catégorie sportivo-GT. Avec sur la selle et les jambes bien plantées de part et d'autre sur l'asphalte, une fille. Ses mains gantées posées à plat sur le réservoir et l'écran de son casque relevé, elle fixait Bolan, attendant visiblement qu'il la rejoigne.

L'Exécuteur avait déjà tout compris. De son pas souple de félin, il retourna sur ses pas en direction de l'engin, fixant lui aussi le regard qui l'observait sous le casque.

— Salut, dit-il en s'arrêtant tout près de la fille en cuir.

— Salut, répondit-elle. Tu es qui ?

Le tutoiement d'emblée ne choqua pas Bolan.

Chez les flics du monde entier, c'était souvent comme ça. Et comme c'était bien la même voix qu'au téléphone un peu plus tôt, il répondit :

— Nelson.

— O.K. Moi, c'est Gina...

Pas de poignée de main, langage bref, on conservait les barrières et elle enchaîna aussitôt :

— ... sergent Gina Loella.

Lançant un regard autour d'eux, Bolan observa avec ironie :

— Je ne vois pas la Fiat bleue.

Il lui sembla que les yeux s'humanisaient sous le casque et la voix cassée apprécia :

— Bravo. T'as du métier. Partie, la Fiat. Plus besoin.

Bolan avait bien deviné. Renseignée par son amie Claudia Simoni, la jeune femme l'avait attendu à son arrivée, puis la Fiat et la moto s'étaient relayées pour le filocher. Régulièrement, son service louait des voitures sous noms de sociétés fictives, interdisant ainsi toute identification en cas de filature éventée. La Fiat faisait partie du lot. Précaution pas forcément superflue, compte tenu des activités de la demoiselle. En Sicile, les mouchards de la mafia étaient partout, surtout aux gares et aux aéroports. Et tous les *amici* de l'île avaient maintenant le portrait-robot de l'Exécuteur. Il avait déjà tellement fait de dégâts par ici que sa tête devait être mise à prix très cher. On ne le voulait même plus vivant, toutes les tentatives s'étaient soldées par des fiascos. L'ordre avait été donné de l'abattre à vue.

Bolan le savait, les indics avaient parlé. Il ignorait seulement le montant exact de la prime. La dernière fois, à Naples, c'était monté à cent millions de dollars !

Revenant au présent et sondant les environs d'un regard, Bolan s'enquit :

— On parle ici ?

— Non. Tu me suis.

D'un coup de poignet, elle fit gronder la Honda, et sitôt Bolan au volant, elle démarra en souplesse en précédant le 4x4, pour le conduire et le faire stopper un peu plus loin, en bordure du stade communal. Bolan la vit ôter son casque, ébouriffer une chevelure sombre coupée au carré, avant de grimper d'autorité dans le Land-

Rover et d'en reclaquer la portière. Lui faisant enfin face, elle le détailla sans vergogne, avant de déclarer d'un ton absolument neutre :

— Pas mal, pour un mec.

Reflouant sa surprise, Bolan renvoya :

— Ça vaut mieux. Parce que comme fille, je ne suis pas terrible.

De son côté, elle n'était pas mal non plus. Assez canon, même. Entre vingt-trois et vingt-cinq, pas très grande, mais un corps bien fait, un visage lisse et régulier, de grands yeux noisette qui semblaient disséquer tout ce qu'ils regardaient, une bouche superbe et deux petites fossettes ravissantes, qui se creusèrent quand elle sourit. Ce fut bref. Redevenue sérieuse, elle alluma une cigarette et, toujours sans le quitter des yeux, elle déclara tout à trac :

— Claudia est mon chef direct, mais surtout mon amie, et je suis amoureuse d'elle.

Gina Loella était décidément la spécialiste des contre-pieds. Parfaitement impavide, le guerrier renvoya :

— Normal. Elle est super.

Cette fois, l'Italienne sembla déstabilisée. Mais là encore ce fut bref et elle enchaîna :

— Je te le dis parce qu'elle le sait et qu'elle a dû te parler de mes... mœurs.

Et comme Bolan se tenait coi, elle ajouta :

— Je te le dis aussi pour que... enfin, parce qu'on va habiter ensemble et qu'il vaudrait mieux ne pas te faire des id...

— J'habite à l'hôtel, coupa Bolan. Et je ne me fais pas d'idées.

Une lueur étrange passa dans les grands yeux noisette.

— Je ne te conseille pas d'y rester, à l'hôtel.

— Pourquoi ?

Gina Loella fouilla une poche pectorale de sa veste de cuir, en sortit un bristol plié en deux, qu'elle déplia en répondant :

— Pour ça.

Ça, c'était la photo de Mack Bolan. Plus exactement, son portrait-robot. Mais pas celui qui circulait sous le manteau mafieux depuis déjà pas mal de temps. C'en était un nouveau. Retouché. Réactualisé. Sans doute grâce aux multiples témoignages que la mafia n'avait pas manqué de recueillir, suite à ses blitz dévastateurs. Un portrait beaucoup plus élaboré, beaucoup plus ressemblant que le précédent. Trop.

— Aïe, dit-il avec une petite grimace.

— Tu l'as dit, renvoya la jeune femme.

Désignant le portrait, il questionna, inquiet :

— Ça circule chez les flics d'ici ?

Gina Loella eut de nouveau son petit sourire vite effacé pour répondre avec un haussement d'épaules :

— Non. C'est Claudia qui l'a saisi par hasard, au cours d'une interpellation.

— Chez des mafieux ?

La jeune inspectrice répondit d'un ton exagérément léger :

— Chez un minable petit flingueur local. Mais les vrais pros du secteur doivent en avoir aussi quelques exemplaires.

D'où le « conseil » de quitter l'hôtel. Ici, les indics en odeur de mafia pullulaient. Depuis toujours, l'Exécuteur détestait s'associer les services d'un étranger. Cela devait se lire sur son visage, car Gina insista :

— C'est une grande maison ancienne située dans les vignes, près de Villagrazia. Elle appartenait à mon frère qui voulait la restaurer. Mais *ils* l'ont tué avant qu'il s'y mette sérieusement.

Ils, c'était la mafia. Hal Brognola en avait parlé à Kennedy Airport.

— Les premiers voisins sont à deux kilomètres, renchérit la jeune femme. Tu y seras parfaitement tranquille, et libre de tes mouvements. D'ailleurs, c'est un ordre.

Il tiqua.

— Un quoi ?

— Un ordre, répéta la Sicilienne. Un ordre de ma supérieure hiérarchique, le lieutenant Claudia Simoni. Elle demande que tu évites les risques inutiles.

Au regard qu'elle leva sur lui à cet instant, il comprit que Claudia avait lâché quelques confidences sur leurs relations intimes. Mais déjà, le sergent Loella le pressait :

— Alors ?

Ignorant la question, l'Exécuteur s'enquit :

— Et pour mon arsenal ?

— C'est O.K., je te l'ai dit. Tu appelles le mec et vous vous débrouillez. Évite seulement de me mouiller.

Tandis qu'il acquiesçait, elle le pressa de nouveau :

— Alors ! On va les chercher, tes bagages ?

Finalement, c'était aussi bien que regarder sans cesse sous son lit à l'hôtel. Mais songeant au plan qu'il imaginait déjà, il déclara :

— O.K., je vais quitter l'hôtel. Mais au moment opportun. Pour le

reste, tu évites de me coller au train.

Le sergent Loella secoua la tête, faisant voler ses cheveux noirs.

— Négatif.

Il secoua la tête à son tour.

— Alors, c'est négatif pour moi aussi.

Se penchant vers lui, elle lança, une flamme nouvelle dans les yeux :

— Tu as besoin de moi, et j'ai besoin de toi. On est liés.

Bolan fronça les sourcils.

— Comment ça, tu as besoin de moi ?

— Je veux la peau de ceux qui ont flingué mon frère.

Le guerrier était agacé. Depuis quelque temps, il rencontrait de plus en plus fréquemment des gens désireux de s'allier à lui dans sa guerre contre la mafia. Secouant la tête, il fit valoir :

— Tu es flic. Tu dois respecter la loi, et la loi t'interdit ce genre de truc.

Balayant l'objection d'un revers de main, la jeune femme opposa :

— Ce soir, je n'ai pas ma carte de police sur moi. J'ai même pris la précaution de me munir de faux papiers. Chez nous, on en utilise souvent, notamment pour les infiltrations.

Elle avait sorti un porte-carte de sa poche et l'ouvrant devant lui, elle invita :

— Vérifie.

C'était vrai. Le permis de conduire et la carte d'identité produits étaient établis au nom d'une certaine Manuella Sarsi. Têtue, Gina enchaîna :

— Tant que je serai avec toi, je laisserai ma carte et mes vrais papiers au vestiaire. En cas de pépin, personne ne saura qui je suis. Je te l'ai dit, c'est une affaire personnelle.

Elle avait bien préparé son coup. De plus en plus irrité, le guerrier renvoya :

— Je ne suis pas ici pour régler tes comptes personnels, mais pour...

— Je sais pourquoi tu es ici, coupa Gina Loella. Pour foutre le bordel. Pour ratatiner un max de ces pourris qui sont la honte de mon pays... et qui ont buté mon frangin ! Alors, bordel pour bordel, je veux aussi foutre le mien ! Et pour ça, j'ai besoin de toi. *Capice ?*

Elle ajouta, soudain calmée :

— Toute seule, je n'ai aucune chance.

Un temps, puis :

— Je serai à la hauteur, Mack. Juré.

Plus de Franck. Elle l'avait appelé Mack, avec dans la voix comme un léger tremblement. Et après une dernière hésitation, elle ajouta presque à voix basse :

— Et... je suivrai tes ordres.

Visiblement, cette promesse représentait un gros effort. Elle avait plongé son regard noisette dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur et ce qu'il y lut le mit mal à l'aise. Cela ressemblait à ce désespoir glacé qu'il avait bien connu. Un désespoir qu'il avait lui-même ressenti à une époque de sa vie, quand d'autres pourris de mafieux avaient précipité Sam Bolan, son père, sur le toboggan de la folie. Un désespoir qui rongait l'âme. Alors, il conclut abruptement :

— On va chercher mon sac.

CHAPITRE V

Leur association étant désormais inéluctable, Gina avait décrété qu'elle débiterait dès ce soir. Elle avait de la famille à Mondello et elle connaissait la ville comme sa poche. Un peu plus tôt, l'amie de Claudia Simoni était partie exécuter ses consignes. Puisqu'elle avait juré d'obéir, autant commencer tout de suite. Elle l'avait ensuite retrouvé à l'entrée de Mondello, au volant de la Fiat bleue qu'elle avait récupérée, le rejoignant dans le Land-Rover, portant un attaché-case. Elle avait ramassé ses cheveux sous un bonnet de laine noire et ressemblait à un rat d'hôtel. Dans ses yeux, on lisait une détermination sans faille.

— Tout est O.K. ? avait demandé Bolan.

Pour toute réponse, elle avait ouvert son blouson, en avait extrait un automatique et une boîte de cartouches SHP. 9 mm à ogives creuses expansives et un Beretta 92F. L'arme de tous les flics locaux.

— C'est tout ce que j'ai pu embarquer, avait-elle avoué. Les grosses pièces sont enfermées à l'armurerie.

En Sicile, l'administration avait intérêt à prendre quelques précautions. Ouvrant l'attaché-case elle avait déclaré :

— Pour ça, j'avais la clé. Matériel Hi-Tec. Ne pas abîmer.

Ils avaient travaillé un petit quart d'heure, avant de se quitter pour appliquer la suite du plan. Lui au volant de la Fiat, elle à bord du 4x4. Il était à présent 23 heures passées.

L'Exécuteur fit démarrer la Fiat et entra dans Mondello. Un instant plus tard, il passa devant une espèce de pâtisserie à l'architecture néo quelque chose, plantée sur pilotis de béton à quelques encablures de la plage, et reliée à celle-ci par une jetée surélevée. La station balnéaire. Longeant ensuite la promenade maritime avec ses grilles bordant la longue plage en croissant, Bolan dut abandonner la Fiat pour finir à pied. De chaque côté de la voie, des baraques proposaient leurs dégustations de fruits de mer à une petite foule nonchalante. Dans la lumière des guirlandes électriques, les yeux des enfants brillaient devant les friandises. Cela sentait la paix et le bonheur tranquille et, un instant, Bolan songea qu'il aurait aimé se promener là avec le petit Cheng. Mais le sort en avait décidé autrement. Tant qu'il vivrait, le

guerrier solitaire ne serait plus jamais en paix, et son bonheur était depuis longtemps derrière lui. Il espérait seulement qu'un jour, le petit Cheng oublierait un peu son cauchemar, pour retrouver enfin la joie de vivre.

Soudain, les pensées de Bolan revinrent au présent. Arrivant au bout de la promenade, il venait de découvrir la vieille tour fortifiée, et la petite piazza Mondelo, avec son café d'angle. Et la Coccinelle était là. Stationnée au débouché d'une voie perpendiculaire, veilleuses allumées, capot pointé vers la jetée du petit port.

Mains dans les poches, mais surveillant discrètement le secteur, l'Exécuteur s'approcha, scrutant le profil du conducteur immobile. Comme sentant sa présence, celui-ci tourna la tête, leurs regards se croisèrent et jetant sa cigarette par la portière, il attendit que Bolan soit tout près pour questionner à voix contenue :

— *Signore* Nelson ?

Bolan acquiesça. L'indic ressemblait bien à la description consignée par Brognola dans son dossier. Il s'installa sur le siège du passager, observant l'italien. Marco Vanni ressemblait à monsieur Tout-le-Monde. Physique empâté, tête ronde, petits yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, cheveux épars et gras, bouche un peu veule, et forte odeur de tabac. Son examen terminé, l'Exécuteur ordonna :

— Roule.

L'autre leva sur lui des yeux surpris. Et inquiets.

— Hein ? Où ?

Avec un geste vague, Bolan répéta :

— Roule. On va trouver un coin tranquille pour parler de Di Cacciane.

— Euh..., hésita l'indic, vous avez le...

— J'ai le fric, coupa Bolan en ouvrant son blouson pour montrer l'enveloppe dépassant de sa poche intérieure.

Au passage, l'indic put voir la crosse du Beretta qui dépassait de sa ceinture.

— Mais rien ne presse, enchaîna l'Exécuteur. Avant, tu as des tas de choses à me...

— Justement si, coupa Vanni d'un ton nerveux. Ça presse même beaucoup.

Bolan tiqua :

— Comment ça ?

— Depuis quelque temps, je sens la pression sur moi. On dirait

qu'ils commencent à se méfier. Je me sens observé, épié. Bref, j'ai décidé de me mettre au vert quelque temps et pour ça, j'ai besoin de fric.

Ça se tenait. Chez les indics, le cas n'était pas rare. Vanni aurait seulement pu le faire savoir à Brognola.

— Si ton info vaut le coup, enchaîna l'Exécuteur, tu es riche de deux mille dollars. De quoi t'offrir des vacances.

En Italie, trois millions de lires, c'était déjà quelque chose. Surtout en Sicile. Mais aux Bahamas, c'était un peu juste. Pourtant rassuré, l'informateur démarra, contourna par le sud la zone fréquentée, grimpant la montagne. Plus loin, en plein secteur désert et aux abords d'un bois de pins pelés, un promontoire surplombait la baie de Mondello, avec un espace dégagé planté d'un panneau de parking. Malgré la vue superbe sur le collier de lumières en contrebas, il n'y avait personne à cette heure. L'Exécuteur fit stopper la Coccinelle en annonçant :

— On va se dégourdir les jambes. Passe-moi une cigarette.

L'autre s'exécuta, emboîta le pas de Bolan, montant le chemin caillouteux qui s'ouvrait dans la montagne. Pas très rassuré malgré la nuit claire, Vanni fumait nerveusement. Après une assez longue marche silencieuse, l'Exécuteur prit soin d'écraser sa cigarette jusqu'à complète extinction, avant d'interroger enfin :

— Alors comme ça, tu aurais vu Di Cacciane ?

Se tordant les pieds sur les pierres, Vanni corrigea, tendu :

— Je *n'aurais* pas. *J'ai* vu Di Cacciane.

— Où ça ?

— À Palerme. Je l'ai aperçu sortant d'une voiture, accompagné par trois types.

— Aperçu seulement ?

L'indic eut une mimique impatiente et grinça :

— Aperçu seulement.

— Ça ne vaut pas très cher, ça.

L'Exécuteur connaissait bien la race des indics.

Sa confiance en eux était extrêmement limitée. Vexé, Vanni s'insurgea :

— Hé ! Quand j'ai parlé d'infos sur *Il Gioniere*, j'ai pas dit que j'avais couché avec lui ! J'ai dit que je l'ai vu sortant d'une bagnole ! Ça dure pas des siècles, ce genre de truc !

— Continue, encouragea Bolan en l'entraînant plus haut sur le chemin.

Toujours aussi tendu, Vanni écrasa son mégot à son tour et reprit :

— Ensuite, accompagné des trois gars, Di Cacciane est entré dans un immeuble et n'en est ressorti qu'une heure plus tard. Même que j'ai eu du mal à planquer aussi longtemps sans me faire repérer.

— Quel genre, les trois types ?

— Genre *soldati*.

C'était clair, et sur ce plan, on pouvait accorder crédit à Vanni. Les informateurs de Brognola connaissaient la chanson. L'Exécuteur hocha la tête.

— Et ensuite ?

— Ensuite, rien. Impossible de filer la bagnole sans me découvrir. Et puis, je suis pas flic, moi.

C'eût été trop beau. Vaguement dépité, l'Exécuteur fit valoir :

— Deux mille dollars, ça se gagne. Pour ça, il me faut au moins l'adresse de l'immeuble, plus la marque et le numéro de la voiture.

— Ça peut se faire, répondit l'indic soudain allusif. Mais moi, j'aimerais bien voir le vert de vos beaux dollars.

Bien qu'encore visiblement mal à l'aise, il ne perdait pas le sens des affaires, le Sicilo. Ouvrant l'enveloppe, Bolan lui montra les billets et, légèrement plus détendu, Vanni consentit à lâcher du bout des lèvres :

— L'immeuble, c'est 11, via Gaetani. Derrière la via Calvi. C'est derrière la...

La via Calvi, Bolan connaissait. Une des artères principales de Palerme. Derrière la *Carceri Ucciardone*. La prison centrale. Il interrogea :

— Qu'est-ce que c'est, cet immeuble ?

— Un magasin de gros en épicerie et boulangerie. On y fait du pain à l'ancienne, très réputé par ici. Ils en expédient sous emballage un peu partout en...

— Ça va ! coupa Bolan. Accouche !

— Euh... *bene*. Ça s'appelle Mazzo Fratelli. Derrière, il y a une cour pour la réception et la délivrance des marchandises, mais on peut acheter en petites quantités au magasin situé sur la rue. Notamment le pain. Quand Di Cacciane est ressorti, il avait un paquet sous le bras et il grignotait des trucs en montant dans la bagnole.

À première vue, Di Cacciane semblait non seulement vivant, mais également plus ou moins libre de ses mouvements, selon que la tâche de ses gardes du corps soit de seulement d'assurer sa sécurité ou de le surveiller. Une question à laquelle Vanni ne put répondre. Mais

hésitant encore à lui donner l'enveloppe, Bolan questionna :

— Malin comme tu es, tu n'as pu manquer de relever son numéro, à la voiture.

Vanni laissa échapper un petit rire, railla :

— Malin comme je suis, je donne ce numéro contre l'enveloppe aux dollars.

L'Exécuteur eut une ombre de sourire, finit par tendre l'objet en question, mais ses doigts tenaient bon et Vanni fut obligé de céder dans un soupir :

— Lancia grise, numéro PA 887684.

Stoppant sur place, Bolan insista :

— Tu es bien sûr du numéro ?

— Sûr. J'ai une mémoire d'éléphant, sourit l'indic avec suffisance.

— Moi aussi, prévint l'Exécuteur, glacé.

À peine voilée, la menace fit ravalier son sourire à Vanni, mais l'enveloppe changea enfin de mains. L'empochant aussitôt, le Sicilien déclara :

— Bon ! Je vous dépose ?

L'Exécuteur hésita, finit par acquiescer :

— *D'accordo*. Au même endroit.

Ils rebroussèrent chemin, regagnèrent la VW que Vanni retrouva avec un visible soulagement. Dans son « métier », on ne vivait pas très vieux. Mais alors qu'il allait quitter la voiture, l'Exécuteur se ravisa, l'air soudain soupçonneux. Vanni qui allait allumer une autre cigarette se statufia, de nouveau inquiet. D'un ton presque amical, le guerrier questionna :

— Dis-moi, Marco...

— Si ?

L'indic n'en menait pas large. Il devait craindre qu'on lui reprenne les dollars. Poursuivant son idée, Bolan posa la question qui le troublait depuis le début :

— Dis-moi, Marco... pour quelle raison t'es-tu trouvé au même endroit et en même temps que Di Cacciane ?

Troublé, l'indic de Brognola resta une seconde la bouche ouverte, laissant échapper un nuage de fumée. Puis, se ressaisissant, il lâcha un rire bref plutôt crispé.

— *Ma ! Ma... perché* je suis un informateur, *signore* ! Et que je sais où on peut rencontrer les gens de la mafia !

Intéressé, Bolan fronça les sourcils.

— Tu veux dire que la société Mazzo Fratelli serait liée à la mafia ?

Vanni secoua la tête.

— Je ne crois pas, dit-il, l'air finaud. Simplement, Mazzo Fratelli est réputé pour distribuer les meilleurs produits siciliens, et ici, les *padrini*, les parrains sont des gens très attachés à leur culture. Y compris celle de la bouffe, *signore*. Ça crée des habitudes. Ça fidélise la clientèle. Et moi, ça me permet de savoir où les trouver.

Là, Marco Vanni venait de marquer un point. Beaucoup plus intelligent qu'il n'y paraissait. Du coup, il en devenait presque sympa. Beau joueur, Bolan apprécia :

— Pas mal.

Il marqua un temps, demanda encore :

— Tes vacances, tu vas les passer où ?

Haussement d'épaules du Sicilien.

— Pas encore décidé mais, le moment venu, ma mère sera au courant. C'est elle qui vous a répondu tout à l'heure. En cas de besoin, vous n'aurez qu'à l'appeler. Je lui laisserai votre nom, elle vous renseignera.

— Tu ne crains pas qu'elle renseigne aussi qui tu ne veux pas ?

— Oh non ! s'insurgea l'indic. Pour moi, elle se ferait découper en morceaux !

À en juger par le ton employé au téléphone, la mamma en question ne semblait pourtant pas tenir son fils en très haute estime. Mais les histoires de familles...

— *Bene*, dit l'Exécuteur.

Puis il quitta la VW et se fondit parmi les promeneurs. Cinq minutes plus tard, il jetait son dévolu sur un étal, se faisait ouvrir quelques oursins qu'il dégusta avec un réel plaisir. À cet instant, une mince silhouette noire passa derrière lui, le bousculant légèrement. Il tourna la tête, croisa l'espace d'une seconde le regard noisette de Gina Loella. La jeune femme eut un discret battement de cils, disparut aussitôt dans la foule.

Satisfait, l'Exécuteur acheva sa dégustation, regagna enfin la Fiat, regrettant que Gina ait gardé l'attaché-case Hi-Tec avec elle. Effectivement du beau matériel. Restait à savoir s'il serait très utile. De toute façon, il n'avait pas le choix, il devait appliquer le plan. Juste après avoir informé Hal Brognola de l'endroit où ses agents pourraient désormais espérer retrouver la piste de Guido Di Cacciane. Après tout, il était un peu là pour ça. Le blitz, ce serait pour après. Dès qu'il en saurait un peu plus.

Peut-être dès cette nuit.

CHAPITRE VI

Marco Vanni roulait sans même songer à son itinéraire. Il avait fait le chemin si souvent qu'il connaissait la montagne dans ses moindres recoins et qu'il aurait pu venir les yeux fermés. Ce soir, il venait sans doute ici pour la dernière fois. On avait enfin reconnu ses compétences et la mission qu'on venait de lui confier en était la preuve. Une mission qu'il venait de remplir à la perfection et il allait toucher la récompense promise. Il allait quitter la Sicile et les jobs de deuxième ordre, pour un super boulot de *sotto tenente* sur le continent. Enfin une vraie chance. Même sa vieille n'était pas encore au courant. Elle l'avait toujours pris pour un minable voyou. À partir de maintenant, elle allait changer d'avis. De toute manière, dès demain il serait loin. Il ne l'entendrait plus glapir et le traiter de fainéant.

N'empêche qu'il devrait être prêt pour le bateau demain matin. Embarquement à 9 heures. Et pour ne pas mettre la puce à l'oreille de sa mère et l'entendre hurler, il n'avait pas encore fait ses bagages. Maintenant que c'était réglé, il avait hâte de la mettre au courant. Rien que pour voir sa tête quand il rentrerait. Le masque de la tragédie. La trouille qu'il disparaisse complètement, sans jamais plus lui envoyer une seule lire. Ce qui risquait bien d'arriver, si elle lui cherchait trop de poux dans la tête. Ils avaient toujours eu des rapports tendus, mais maintenant, c'était fini. *Tranquillo* !

Ragaillardi à l'évocation de sa vie future, Marco Vanni ouvrit la boîte à gants, s'empara de son cellulaire et composa d'une main le numéro de chez sa mère. En plus, à cette heure, il allait la réveiller. Après plusieurs sonneries, une voix ensommeillée s'éleva dans le combiné.

— *Pronto* !

— *Mamma* ! commença Vanni d'emblée, prépare mes affaires de voyage. C'est urgent.

— *Come* ! Marco ! Qu'est-ce qui se passe ?

— *Niente mamma* ! *Niente* ! renvoya l'indic avec un rictus amusé. J'embarque seulement pour le continent demain matin. J'ai trouvé un superboulot !

— *Ma ché...*

— *Tutto va bene, mamma ! Tutto va bene !* Prépare seulement mes affaires. Je t'expliquerai !

Satisfait, il coupa la communication, mit aussitôt sa ligne sur messagerie. Pas envie d'être rappelé pendant son rendez-vous. Bien trop important. D'ailleurs, il arrivait. L'embranchement du chemin venait d'apparaître dans le pinceau des phares. Bientôt, la Coccinelle se mit à cahoter dans les ravines et après une dizaine de minutes d'un périple accidenté, des murs de vieilles pierres émergèrent du maquis.

Comme il en avait l'habitude, il fit pénétrer la Coccinelle dans la cour de la ferme, avant d'écraser sa cigarette dans le cendrier de bord. Aussitôt, une ampoule s'alluma sur la façade du bâtiment principal, et il avait à peine mis pied à terre que deux silhouettes sombres se matérialisaient dans le halo de lumière jaune. Habillés en paysans, armés de fusils à canons sciés et l'un d'eux coiffé d'un chapeau tout avachi, les deux hommes vinrent au-devant de Vanni. Ce dernier le savait, il y en avait d'autres, tapis dans la nuit. Il ignorait combien, mais il en était sûr.

Parvenu à hauteur de sa portière, l'homme au chapeau braqua le rayon d'une torche électrique sur son visage. Pendant ce temps, l'autre avait levé le canon de son fusil vers le pare-brise. C'était toujours comme ça. Du vrai cinoche. Vanni resta de bois. L'ayant identifié, l'homme au chapeau abaissa sa torche en lançant par-dessus son épaule :

— *Va bene.*

Cela signifiait que Vanni pouvait quitter sa voiture et, comme chaque fois, ce fut l'homme au chapeau qui ouvrit sa portière, en l'apostrophant :

— Tu es en retard. *Il padrone* s'impatiente.

Quand le vieux s'impatientait, c'était souvent mauvais signe. Sur la défensive, Vanni renvoya :

— Pas pu faire plus vite.

— Tu lui diras toi-même.

Emboîtant le pas aux deux autres, Vanni pénétra dans un des corps de bâtiment de la ferme, traversa une grange, descendit un large escalier de pierre, atterrit dans une vaste salle à demi enterrée, chichement éclairée par quelques ampoules de faible voltage accrochées aux poutres d'une antique charpente. De chaque côté, de gros foudres de bois s'alignaient, reliés entre eux à leur partie supérieure par des passerelles à claire-voie. À chaque extrémité de la salle, des échelles de fer en permettaient l'accès. Une forte odeur de moût flottait dans l'air. Cette année, le vin serait excellent. Perchés sur une passerelle, deux autres hommes également vêtus en paysans

étaient penchés au-dessus d'un des foudres béants. À l'entrée du trio, le plus âgé releva la tête, posant sur Vanni un regard noir, étonnamment aigu.

— *Buonaserà*, Marco.

Nerveux, l'indic se racla la gorge, souhaita à son tour :

— *Buonaserà*, Don Michele.

Vanni le savait, Don Michele n'était pas vraiment un Don. Apparemment, il n'était qu'une courroie de transmission. Sans doute la plus importante de l'Organisation. C'est par lui qu'il recevait ses ordres, et les jeunes gars aux allures de paysans qui l'entouraient lui marquaient un respect évident.

— Tu es en retard, Marco, reprocha doucement le patron.

— Euh, *si*, Don Michele. *Scusi* ! C'est que l'Américain m'a retenu longtemps.

— J'espère que ce n'est pas pour rien.

Se tournant vers son aide, Don Michele prévint :

— Attention de ne pas glisser, toi.

Tomber dans un foudre plein de jus en fermentation ne donnait rien de bon. Empruntant une échelle, Don Michele quitta sa passerelle pour venir à la rencontre de Vanni. La cinquantaine, pas très grand mais apparemment costaud, il dardait sur l'indic son regard aigu. Sous les sourcils broussailleux et tout au fond des prunelles d'encre noire flottait une étrange lueur. On aurait dit le regard d'une bête fauve à l'affût. Un fauve affamé. Mains aux hanches et sans presque bouger ses lèvres minces, Don Michele répéta doucement :

— J'espère que l'Américain ne t'a pas retenu pour rien.

Marco Vanni secoua la tête avec conviction, l'air content de son travail.

— Pas de problème, Don Michele. La preuve, il m'a payé comme convenu.

Le Vieux hocha la tête, prit Vanni par le bras et faisant quelques pas dans l'allée avec lui, il ordonna :

— Raconte.

Marco Vanni parla. Quand il eut terminé, Don Michele acquiesça en silence, avant de revenir sur ses pas en entraînant toujours l'indic.

— *Bene*, finit-il par concéder. *Molto bene*, Marco.

Lui serrant affectueusement le bras, il ajouta de sa voix amicale :

— Comme promis, une nouvelle carrière s'ouvre désormais devant toi. En attendant, je vais répandre la bonne nouvelle.

Il fit signe à l'homme au chapeau resté à l'écart et commanda :

— Tonino ! Apporte-moi mon cellulaire.

Puis à Vanni :

— Tu vas pouvoir rentrer chez toi et préparer ta valise, Marco. Tout va bien, désormais.

Avec un sourire de circonstance, l'indic avoua :

— J'ai déjà demandé à ma mère de la faire, ma valise.

— Rien de tel qu'une mère aimante pour ce genre de chose. *Bene*.

Don Michele marqua une pause, fit demi-tour et, raccompagnant Vanni vers l'escalier, il confia à voix presque basse :

— Tu vas me manquer, Marco. Tu vas beaucoup me manquer. *Veramente*.

Disant cela, il tourna la tête, impatient.

— Alors, Tonino ! Ce téléphone !

Là-bas, les trois autres s'affairaient et l'interpellé ouvrit les bras en signe d'impuissance.

— *Ma... perdon*, Don Michele ! On ne le trouve pas, le téléphone.

Le costaud eut un mouvement agacé, grogna en prenant Vanni à témoin :

— C'est cet imbécile de Funny ! Ce demeuré ne sait même pas lire, mais il n'arrête pas de téléphoner. À n'importe qui.

Secouant la tête avec pitié, il ajouta :

— Je suis trop faible avec lui. Beaucoup trop faible.

Puis s'adressant aux trois autres, il pressa :

— Trouvez-moi cet idiot, Dieu seul sait qui il peut encore appeler !

Puis poussant Vanni vers l'escalier, il appela d'un signe le jeune au chapeau en ordonnant encore :

— Tonino ! Raccompagne notre Marco.

Marco Vanni était aux anges. Il avait hâte à présent de prendre ce fichu bateau. Demain matin, seulement.

— On y va ?

Silencieux comme une ombre, Tonino était arrivé à sa hauteur et attendait pour le raccompagner à sa voiture. Toujours le rite. Avec peut-être comme un peu plus de respect qu'avant, mais le rite demeurait. Don Michele tenait à s'assurer de l'arrivée, et surtout du départ de chaque visiteur. Il faut dire que, parfois, ceux qu'il recevait n'avaient pas toute sa confiance.

L'instant d'après, ils émergeaient dans la cour et, fidèle au rite, Tonino lui ouvrit sa portière en souhaitant tandis qu'il s'installait :

— *Buonasera*, Marco.

Presque gaiement, Marco Vanni renvoya :

— *Buonasera*, Toni...

Il n'eut pas le temps d'achever. Dans un vacarme d'enfer, la décharge de chevrotines lui fit exploser le crâne, déchaînant des flots de sang et envoyant sa cervelle en petits morceaux souiller l'intérieur de la Coccinelle jaune.

Les échos du coup de fusil roulaient encore dans la montagne, que deux ombres silencieuses apparaissaient dans la cour, émergeant de la nuit comme des fantômes. La garde extérieure de la ferme, dont un colosse de près de deux mètres. S'adressant à ce dernier, Tonino ordonna, lapidaire :

— *Pulizia*. Nettoyage.

La VW jaune était vieille, elle serait donc démontée, puis revendue en pièces détachées. Il n'y avait pas de petits profits.

Sans un regard au cadavre et son fusil à l'épaule, Tonino rebroussa chemin pour regagner le corps de ferme.

Dans la partie basse, Don Michele avait récupéré son cellulaire. Il allait composer un numéro, quand Tonino fit son entrée. Suspendant son appel, il l'interrogea du regard et, pour seule réponse, le tueur au chapeau hocha lentement la tête. Alors, l'air satisfait, Don Michele composa le numéro de son correspondant. Au bout de la ligne, il n'y eut qu'une sonnerie, avant qu'une voix sèche ne prononce :

— *Pronto* !

Don Michele n'avait jamais aimé le timbre coupant de Milo Tibere. À ses yeux, un *sotto-capo* ne devait jamais avoir le ton plus autoritaire que son *capo*. Question de principe. Irrité, il grogna :

— Passe-moi mon frère.

L'instant d'après, la voix plus fluide, plus racée aussi de Don Ettore Aragona résonnait à son tour dans le combiné :

— *Sì*, Michele. Je commençais à m'inquiéter.

CHAPITRE VII

Les comptes des « affaires exportées » étaient en baisse, notamment ceux du Sud-Est de la France, le nouveau marché mafieux du luxe. Don Ettore Aragona, *capo* de Palerme, n'était pas content des résultats. Depuis l'ouverture du rideau de fer et malgré les accords passés entre les *capi* d'Ukraine et de Sicile, les Russes gagnaient sournoisement du terrain. Arrogants, sans foi ni loi, ils investissaient peu à peu tous les marchés, y compris les plus sensibles, ceux de l'immobilier de standing, des assurances et des banques, via leurs holdings scandinaves, hollandais et britanniques. Adeptes de la démesure, les *amici* russes n'hésitaient plus à apparaître en pleine lumière, certains qu'ils étaient de tenir en laisse les affairistes et les politiques français qu'ils avaient achetés. Pour bien montrer leur aisance de nouveaux riches, leurs femmes croulaient sous les bijoux et les fourrures rares... même en été ! Si ça n'avait pas été aussi préoccupant, c'eût été comique.

Mais Ettore Aragona n'avait pas envie de rire. À la *Cupola*, on commençait à lui murmurer certains reproches. Encore voilés, certes, mais mieux valait en tenir compte. À son époque, le super-*capo* Emilio Bartonella avait ignoré ce genre de signal d'alarme, et tout puissant qu'il fût, il en était mort. Moralité, Ettore Aragona allait devoir calmer les Russes. Or ces gens-là n'aimaient guère négocier. Sauf lorsqu'ils étaient en position de faiblesse, ce qui n'était pas le cas en ce moment. Pour les affaiblir, un seul moyen : éliminer leur chef local. Le boss de Nice. Un Ukrainien, ex-agent de l'ex-KGB. Un dur à cuire. Très vorace.

Assis derrière son austère bureau d'acajou massif et toujours en complet veston malgré l'heure tardive, Don Ettore Aragona songeait à tout cela, se disant qu'il était souvent difficile d'accéder au sommet, mais que s'y maintenir l'était encore bien davantage. Interrompant ses réflexions, le téléphone sonna. Levant un sourcil intéressé, il vit son *primo tenente* répondre, acquiescer plusieurs fois avant d'annoncer :

— C'est Pico, *padrone*. Il dit que l'Américain est rentré à son hôtel et il demande ce qu'il doit faire.

— Quel hôtel ?

— Le Delfino.

Don Aragona hocha la tête. Comme la plupart de ses semblables,

le Delfino était sous leur contrôle et l'équipe de Pico s'était scindée en deux véhicules. Le *capo* consulta sa pendule de bureau, hésita, finit par répondre :

— Qu'il s'arrange avec le réceptionniste, qu'il laisse une voiture et deux *soldati* sur place et qu'il rentre avec l'autre gars.

Trop d'effectifs nuisaient souvent à une bonne planque. Or, celle-ci devait demeurer discrète. Très discrète. Si ses limiers se faisaient repérer, c'était tout le plan qui tombait à l'eau. Dans cette affaire, la « longue corde » s'imposait.

Le *primo tenente* passa les consignes, raccrocha, et l'attente recommença, avec un *capo* de nouveau immobile derrière son bureau.

Plutôt maigre et peu robuste, Don Ettore Aragona aurait pu passer inaperçu, s'il n'avait eu ce regard étrangement fixe, avec tout au fond de ses prunelles noir d'encre, cette permanente lueur sauvage. Un regard de fauve affamé. Un regard qui faisait peur.

Un instant plus tard, le téléphone sonnait de nouveau et cette fois, ce fut le *sotto-capo* qui décrocha, prononçant de sa voix coupante habituelle :

— *Pronto.*

L'instant d'après, il tendait le combiné à Don Aragona en soufflant à son intention :

— Don Michele.

Le *capo* de Palerme s'empara du combiné, lança aussitôt :

— *Sì, Michele.* Je commençais à m'inquiéter.

Il avait pourtant l'air absolument serein. Selon lui, un vrai *padrone* ne devait jamais laisser transparaître ses sentiments. Dans le combiné, la voix rude de Don Michele expliqua :

— C'est à cause de Funny, tu comprends ?

Le *capo* de Palerme leva les yeux au ciel et d'une ouïe distraite, il écouta son demi-frère lui expliquer comment il avait dû attendre qu'on lui retrouve son téléphone cellulaire, jugeant comme d'habitude la ligne de la ferme trop insécure. D'ailleurs, Michele avait fait poser un verrou sur son cadran. À cause de Funny. Faisant allusion à ce dernier, le *capo* de Palerme renvoya d'un air apitoyé :

— *Povero Michele !* Ce débile te rendra dingue.

Car Funny était un vrai débile. Une histoire à dormir debout. Cinq ans plus tôt, un cirque s'était produit par ici. Parmi la troupe, il y avait un gamin, difforme, un peu mongolien, simple d'esprit et fugueur. Vraisemblablement un réfugié yougoslave égaré. Prestidigitateur raté, mais assez bon acrobate, malgré ce handicap au niveau des hanches qui lui donnait une démarche de singe. Ramassé du côté de Bari au

cours d'une tournée, il avait suivi le cirque jusqu'ici. Mais quand le chapiteau avait quitté la Sicile, le gamin qui avait de nouveau fugué s'était retrouvé seul, et avait atterri par hasard à la ferme de Michele.

Appartenant certes à l'Organisation, mais vieux loup solitaire et habitant seul avec ses gardes dans sa ferme, Michele s'était pris d'affection pour le gamin et l'avait gardé, lui conservant son pseudo d'apprenti acrobate, Funny. Véritablement une histoire dingue ! Mais dans la région, on était superstitieux. On ne chassait jamais l'idiot du village... même quand il n'était pas d'ici. Cent fois au moins, Don Ettore avait demandé à celui qu'il avait toujours considéré comme son frère à part entière de se séparer de Funny. Un jour, cet imbécile qui ne savait rien faire d'autre que ses tours de passe-passe et tripoter les téléphones, avait appelé son numéro de mobile à lui, Don Ettore, et l'avait dérangé en pleine réunion au sommet. En pleine *Cupola* ! Michele absent de la ferme, il avait été pris d'une crise d'angoisse et avait appelé au hasard des numéros trouvés dans un répertoire. Dingue !

Suite à l'incident, Ettore avait envoyés ses hommes donner une correction à Funny et menacé de le faire disparaître, mais Michele l'avait très mal pris. Si Funny disparaissait, ils ne se parleraient plus jamais. Même plus à propos des grands crus bordelais, leur passion commune. C'en serait alors fini de leurs longues et sacro-saintes réunions hebdomadaires à deux, dans ces caves situées sous la *fattoria*, cette ferme ancestrale où Don Ettore s'était installé. Un QG luxueusement réaménagé, justement choisi pour ces caves datant du XVIII^e et taillées dans la roche, qu'une vieille galerie reliait à celles de l'ancienne abbaye toute proche de Santa Cristina. Une issue de secours, bien pratique en cas de problème grave.

Non, décidément, impossible de remettre tout cela en cause. Alors, Ettore avait cédé. Michele et lui étaient comme deux doigts d'une main. Plus liés encore que de vrais frères, même si Vito Aragona, leur géniteur commun, n'avait jamais voulu reconnaître Michele. Sans doute à cause de sa mère, une prostituée de Palerme. Aîné de dix ans mais fort comme un taureau, Michele avait toujours protégé le fragile Ettore. Il ne savait pas nager, mais il se serait jeté à l'eau pour le sauver. Ça créait des liens. N'empêche que le problème demeurerait. Michele s'était attaché à ce débile comme à un fils, et malgré l'opposition forcenée de Don Ettore, il l'emmenait partout avec lui, au mépris de toute prudence. Un jour, les hommes l'avaient même trouvé dans la cave, jonglant avec des bouteilles à deux ou trois millions de lires chacune ! Sans l'intervention de Michele, Don Ettore l'aurait fait abattre sur place. Tout ça finirait en catastrophe. Ce débile était dangereux. Beaucoup trop.

Revenant à l'immédiat et sous les regards conjugués de son équipe, Don Ettore Aragona éluda :

— Je me fiche de ce débile, Michele. S'il te plaît, parle-moi plutôt de notre affaire.

Sur son frère et malgré sa position actuelle, son autorité n'avait pas le même impact et celui-ci en jouait volontiers. Il dut encore supporter quelques bavardages, avant que le ton de Don Michele ne devienne enfin plus sérieux. Bref et précis, il répéta à mots couverts les propos de Marco Vanni, achevant son rapport par :

— Notre ami vient de nous quitter. Il change définitivement de secteur.

Pour ce qui était de définitif...

— *Bene*, Michele, apprécia le *capo* de Palerme. *Molto bene*. On se tient au courant.

Il raccrocha, demeura songeur un moment en se pinçant le bout du nez avec deux doigts, signe chez lui de grande satisfaction. Puis, relevant les yeux et conservant le silence, il laissa courir son regard sur les trois hommes présents. Milo Tibere son *sotto-capo*, Giuseppe Verano son *primo tenente* et Pietro Bivone son *consigliere*. Le premier était un grand sec au faciès anguleux, le deuxième un costaud au physique de catcheur et le troisième un gros quinquagénaire éternellement transpirant, mais excellent avocat, à la fois d'affaires et de pénal. Tous dévoués à la famille, tous très excités par l'opération Virus. Un plan génial, imaginé par Don Ettore et entièrement approuvé par la *Cupola*. Une opération qui avait été lancée quelques jours plus tôt comme on jette une ligne à l'eau, en ignorant si l'appât allait convenir. Et voilà que ce soir, le poisson était ferré. Restait maintenant à le sortir de l'eau. Hochant lentement sa tête aux courts cheveux bruns impeccablement coiffés, Don Ettore Aragona souffla, songeur :

— Ça va marcher.

C'était comme une prière. Plus encore qu'à l'ordinaire, le feu de ses prunelles luisait sauvagement. Dans ces moments-là, Michele et lui avaient exactement le même regard. Celui de leur père Vito, un des tueurs les plus doués que l'*Onorabile Società* ait jamais généré. Face à lui, les trois hommes l'observaient, l'air gourmand.

— Bon ! Tu nous racontes ? interrogea brusquement le gros Bivone.

Il était le seul de la famille à oser parfois « bousculer » le *capo*. Ils s'étaient connus des années plus tôt, à *Carceri Ucciardone*, la centrale de Palerme, quand Ettore et Michele rendaient visite à leur géniteur. Trop doué pour se laisser descendre par la concurrence, le vieil

assassino avait fini par tomber avec son boss de l'époque, pour une minable affaire de racket avec mort d'homme. Bivone était son avocat. Depuis, et après sept ans de détention, le vieux était mort en prison. Infarctus. Rien de glorieux. Mais en ce temps-là déjà, Ettore s'était hissé dans la hiérarchie mafieuse, entraînant peu ou prou son demi-frère, bien décidé à imposer au monde la puissance de la famille Aragona. Ce soir plus que jamais, cet espoir devenait un vrai projet. Se pinçant le nez de plus belle, il répéta :

— Ça va marcher.

Puis se calant le dos au fond de son fauteuil et le regard ailleurs, il résuma ce que son frère venait de lui apprendre. Quand il eut terminé, ce fut au tour du *sotto-capo* d'intervenir :

— Tu as raison, Don Ettore. Ça va marcher.

Parfois, notamment comme ce soir lorsqu'il était tendu, Milo Tibere ressemblait aux Aragona. En fait, c'était un cousin germain, dont le père, petit *capo* régional, était récemment tombé au cours d'une opération mains propres. Depuis, les mots *mani pulite* et juge lui donnaient des envies de meurtre. Il avait juré de venger sa famille et, c'était certain, un jour, il organiserait un massacre de magistrats. Un holocauste. À côté de ça, les assassinats de Falcone et Borsellino seraient relégués au rang de simples incidents. En attendant, il apprenait chez le cousin Ettore son futur métier de *capo*.

— Je crois aussi que ça va marcher, renchérit Giuseppe Verano, le *primo tenente* d'une voix de rogomme. En cas de succès, la *Cupola* vous devra une fière chandelle.

Lui aussi songeait à son avenir. Un jour forcément, Don Ettore serait *capo di tutti capi* et, comme toute la famille, il en récolterait les bénéfices.

— *Sì*, Giuseppe. Nos amis me devront une fière chandelle. Mais avant, il faut aller jusqu'au bout. Dès maintenant, ajouta-t-il en désignant le téléphone, il faut passer à la phase deux du plan. Dis à Lu de venir aux ordres.

Lu, c'était Fabio Lucci. Le *caporegime* de la famille. Légèrement psychopathe, nourrissant une véritable vénération à l'égard de Don Ettore et rêvant à l'évidence de supplanter la légende du père de celui-ci. Un peu dingue, rêvant sans cesse de terrasser un jour l'adversaire à sa mesure. L'adversaire « absolu », dont l'exécution par ses soins le hisserait au pinacle des *assassini*. Mais on n'en était pas là. Loin de la saga épique, le boss de Palerme suivait son idée. Le regard dans le vague, il ajouta :

— Il est temps de changer la garde autour du *Gioniere*.

Une garde de remplacement très particulière. Spécialement

désignée pour la circonstance. C'était là toute l'astuce du plan de Don Ettore. Un plan diabolique, pour une opération particulièrement vicieuse.

Pour la première fois de la soirée, un mince sourire vint errer sur les lèvres du *capo* de Palerme. Un sourire glacé, dangereux.

Don Michele avait raccroché, contemplant l'enfilade des gros foudres d'un regard absent. Autour de lui, les trois jeunes « paysans » l'observaient à la dérobée, se demandant ce qu'il pouvait bien penser. Avec Don Michele, on n'était jamais sûr de rien, sauf qu'il était puissant. Très puissant. Il avait l'oreille des grands. Les *padrini*. Après un regard vers les foudres où travaillait son futur vin, Don Michele décida :

— On range. Tout le monde au lit.

Demain, il y aurait encore du travail. Un labeur qu'il aimait. Comme Tonino et ses deux autres neveux du côté de sa mère, Don Michele était un vrai fermier. Principalement vigneron. Contrairement à Ettore, il n'avait pas d'ambition, et s'il appartenait à la mafia, c'était plutôt par atavisme. Par goût inné de la clandestinité, poussé par cette violence qui bouillonnait secrètement en lui. Par esprit culturel, en quelque sorte. Simplement, il tenait à rester dans l'ombre. C'était sa vraie place. Il s'y sentait bien. Pendant que le trio vaquait aux dernières vérifications du côté des foudres, il faillit allumer un de ces petits cigares tout tordus qui faisaient ses délices, y renonça finalement, comme chaque fois qu'il était en cave. À ce stade de son élaboration, le vin n'aimait guère la fumée. L'instant d'après, suivi par ses neveux, il se dirigeait vers la sortie, quand une silhouette apparut en haut de l'escalier, se découpant dans l'ouverture de la porte. L'immense stature de Berto, le géant de l'extérieur. Pensant qu'il venait rendre compte de l'évacuation du cadavre de Vanni, Tonino qui se trouvait derrière Michele l'apostropha :

— *Si, Berto. Allora ?*

À cet instant, tous les quatre virent en même temps la masse du *soldato* sembler se dédoubler subitement, et dans la lumière rasante, ils remarquèrent la chose qui sortait de son front. Étrange. Cela ressemblait... à un manche de poignard ! Simultanément, une voix lança :

— *Allora, les pourris !*

C'était une voix à l'accent étranger, grave et glacée, comme venue d'outre-tombe.

CHAPITRE VIII

La voix sinistre à l'accent étranger résonnait encore dans la cave, quand l'immense silhouette de Berto avec son poignard dans le front bascula d'un coup sur le côté, en révélant une autre située derrière elle. Dans le poing de l'inconnu, il y avait une arme. Un automatique, prolongé d'un silencieux. Comme dans un film au ralenti, Don Michele avait vu tout cela. Sans comprendre. Mais dans son dos, une voix cria :

— *Attenzione !*

La voix de Tonino. Tendue. Dans le même temps, il entendit des échos de culasses qu'on arme, aussitôt suivis de plusieurs bruits, quasi simultanés. Un coup de fusil et trois espèces d'éternuements. Il y eut un cri sourd, une plainte étouffée et d'autres sons indéfinissables. Mais cette fois, Michele avait compris deux choses. Primo, ses neveux avaient écopé, secundo, l'inconnu ne voulait pas le tuer, lui. Le saisissement passé, ses réflexes avaient joué. Beaucoup plus vite que sa morphologie le laissait supposer, il s'était rejeté sur le côté, bondissant vers une zone d'ombre, espérant se glisser entre les foudres les plus proches. Contre toute attente, il y parvint presque facilement.

Presque seulement. Car alors qu'il allait atteindre son but, il ressentit un choc à la jambe gauche, qui plia brusquement sous lui, instantanément paralysée.

Incrédule, Don Michele se dit qu'il était blessé, et qu'il allait tomber. Mais au lieu de cela, il arriva au premier foudre, parvint même à se glisser entre celui-ci et son voisin, avant d'encaisser le deuxième choc. Au niveau de la hanche gauche, beaucoup plus douloureux. Ouvrant la bouche sur un cri avorté, le frère de Don Aragona chancela, serra les dents, se demanda une seconde ce qu'il devait faire, songea immédiatement à l'essentiel, et sa main droite plongea dans sa poche de veste, se refermant déjà sur son téléphone cellulaire.

Quand il se retrouva par terre, il réalisa qu'il n'irait plus très loin. Heureusement, il était près de son but. Mais, avant, parer au plus urgent. Alors, sortant le cellulaire de sa poche, il fut une seconde tenté de rappeler son frère Ettore pour l'alerter. Juste la touche bis à activer. Il y renonça aussitôt. Sur cet appareil, le dernier numéro appelé s'affichait sur le mini écran à cristaux liquides. S'il était tué,

l'ennemi n'aurait aucun mal à connaître son correspondant. Alors, rampant entre les gros tonneaux, il fit la seule chose qui lui vint à l'esprit, composer n'importe quel autre numéro. Au juger. Pour brouiller la mémoire de la touche bis. Puis, gonflé d'une sombre joie et sentant l'inconnu sur ses traces, il plongea dans l'ombre, oubliant l'atroce douleur de sa hanche. Le but était à moins de deux mètres. Un mètre. Et l'objet fut sous ses doigts. Collé par de l'adhésif, sous le col arrière et inférieur du deuxième foudre.

— Stop ! lança la voix sinistre au-dessus de lui.

Mais Don Michele n'écoutait plus. Il était de la race des combattants, des invaincus. Il n'avait jamais repoussé l'évidence de la mort omniprésente, mais toute idée de défaite lui était étrangère. Il était et resterait à jamais un Aragona. Le descendant d'un grand tueur, le fils d'un fauve.

— Plus bouger !

Don Michele n'écoutait pas. Il avait arraché l'adhésif et le froid de l'acier du P.M. dans sa paume lui fit même oublier sa hanche blessée. Des armes comme celle-là, il y en avait plusieurs dans la ferme, dissimulées çà et là, pour les cas d'urgence. Il y avait même un fusil à lunette. Exigé par Ettore, pour le cas où. D'un geste sec, Don Michele manœuvra le levier d'armement. Cela fit un bruit mat et rassurant et, la demi-seconde suivante, le court canon du MAC 10 émergeait de sous le foudre pour monter vers sa cible.

Mais il n'y avait personne. Un instant dépassé, Don Michele resta sans bouger puis, se reprenant, il roula entre la rangée de foudres et le mur de la cave, pour ramper finalement contre ce dernier, jusqu'à la base d'une des échelles métalliques desservant les passerelles supérieures. De là-haut, il aurait une vue plongeante sur l'ennemi et, en cas de repli, il pourrait atteindre les soupiraux d'aération. Leurs grilles étaient rouillées et l'une d'elles était pratiquement descellée. Facile à arracher. Prêtant l'oreille, il essaya de localiser l'ennemi. En vain. Attrapant les barreaux de l'échelle, le MAC 10 dans la ceinture, il se mit à grimper, prêt à tout. Mais rien ne bougeait en bas. Peu après, il prenait pied sur le chemin de passerelles, sa chair blessée crucifiée par la douleur et des gongs plein le crâne. Le P.M. de nouveau en main, il réalisa qu'il avait repris l'avantage et songeant à son demi-frère, il ressortit le cellulaire de sa poche. Avec un peu de chance, il aurait le temps de donner l'alerte, puis de rebrouiller la mémoire de l'appareil. Le souffle court et des traits de feu lui traversant la vue, il allait composer le numéro de Don Ettore, quand une voix résonna dans son dos :

— Fatigue inutile, tout ça.

Don Michele eut l'impression d'avoir été piqué par un serpent.

Une désagréable crampe aux entrailles, il tourna la tête, vit la grande silhouette sombre, elle aussi sur la passerelle. À cinq mètres à peine. Dans son poing, l'automatique avec son silencieux, braqué sur lui. Dans la lumière jaune des ampoules de faible voltage, le frère d'Ettore Aragona vit l'espace d'une seconde une lueur passer dans les prunelles d'acier du type. Une lueur qu'il ne connaissait que trop bien. Celle qu'on ne trouve que dans les yeux des vrais tueurs. Alors, sans vouloir comprendre qui était cet inconnu, ni savoir par qui il avait été envoyé, Don Michele fit la seule chose qu'il pouvait encore tenter à cet instant. Dans une vive rotation du buste, il envoya son bras armé vers l'étranger, son index sur la détente du MAC 10. Malgré sa rapidité, son doigt n'eut pas le temps d'agir. Il y eut un éclair au bout du bras de l'étranger, suivi d'un bruit de toux sèche, et le bras de Don Michele parut frappé par une masse invisible. Incrédule, le Sicilien vit le P.M. s'arracher de son poing et aller frapper le mur, avant de disparaître entre celui-ci et la passerelle. Cela fit un bruit de cascade métallique presque comique, mais le frère de Don Aragona n'avait pas envie de rire. Maintenant, il avait très mal au bras, son sang giclait partout, il n'avait plus d'arme, des gongs résonnaient sous son crâne et une sournoise nausée commençait à le torturer. Et, pis encore, ses trois neveux ne donnaient pas signe de vie. Il était fichu. À moins que...

— Hé ! se mit-il soudain à hurler en refoulant un premier malaise. Hé, vous autres !

À travers une sorte de brume nauséuse, il vit le grand tueur secouer lentement la tête.

— Tous morts.

Haletant, en sueur et la vue de plus en plus brouillée, Don Michele devait lutter pour rester debout. Un vrai cauchemar. Face à lui, l'inconnu enchaîna :

— Tu peux crier, j'ai inspecté la ferme. Il n'y a personne.

Don Michele se sentit soulagé. Un peu. Mais déjà, l'intrus reprenait :

— Quant à ceux de l'extérieur, je les ai tués. Comme ces trois-là, précisa-t-il en regardant en bas. Personne.

C'était dit avec tant de calme, tant d'indifférence que, malgré son état, Don Michele en ressentit une rage indicible. Glacée, dévastatrice. Et comme si brusquement ses douleurs avaient miraculeusement disparu, il se rua en avant, fonçant sur l'étranger comme un bédard, bien décidé à le tuer. Sur cette étroite galerie sans protection, c'était le grand saut garanti. Mais alors qu'il croyait atteindre son but, il encaissa un coup violent au plexus, fut catapulté contre le mur, sentit l'arrière de son crâne percuter la pierre, et il fut aspiré dans un gouffre

noir.

Quand il revint à lui quelques instants plus tard, il voulut bouger et lâcha une plainte sourde. Son corps n'était plus qu'une immense douleur. Trempé de sueur et le souffle court, il ouvrit des yeux brumeux, vit la grande silhouette sombre au-dessus de lui, bien campée sur ses jambes écartées, le réducteur de son de l'automatique pointé sur son abdomen. Puis la voix d'outre-tombe s'éleva de nouveau, sinistre :

— Tu as des choses à me dire, Michele Bruggia.

Surpris d'entendre prononcer son nom, Don Michele se rendit alors compte que l'inconnu avait son portefeuille à la main. Il avait consulté ses papiers et savait tout de lui. Enfin, pas vraiment tout. Pas le principal. Trop peu de gens connaissaient sa parenté avec le nouveau *capo* de Palerme, pour que ce type soit au courant.

L'essentiel serait donc sauvé. Michele ne trahirait jamais Ettore. C'était sacré. Au-dessus de lui, la voix sépulcrale interrogea :

— Pourquoi le jeunot au chapeau a-t-il tué Vanni ?

Pris d'un vertige, Don Michele faillit retomber en syncope. Dans un souffle, il grogna.

— Qui tu es, toi ?

Il y eut un silence, puis :

— Mack Bolan.

À travers son brouillard nauséux, il sembla au Sicilien qu'un rideau se déchirait devant lui. Et il le regretta. Ce qu'il venait d'entendre lui ôtait d'un coup toutes ses illusions. Ce patronyme de Mack Bolan, il le connaissait. C'était le nom le plus haï par tous les *uomini d'onore* de la planète. Celui de l'homme qui leur avait déclaré une guerre sans merci et qui, depuis le début de celle-ci, avait fait plus de morts parmi eux que tous leurs règlements de comptes réunis, depuis l'émergence de la mafia. La grande Salope, le Grand Fumier !

Sidé par cette révélation, Don Michele en oublia une seconde ses blessures pour s'étonner :

— Tu n'es quand même pas... flic !

Vanni avait parlé d'un flic américain. Le grand balèze esquissa un sourire sans joie.

— Non, pas flic. En matière de mafia, toutes les polices du monde ont les mains liées. Elles doivent respecter la loi. Moi, non.

— Putain !

— Tu l'as dit, acquiesça Bolan. Mais maintenant que tu sais, je veux savoir aussi. D'abord, pourquoi tu as fait liquider Vanni, et pour le compte de qui ?

— Va te faire foutre, Bolan, envoya Don Michele en réprimant une grimace de douleur. Tu peux me buter tout de suite, je ne crains pas la mort.

L'Exécuteur savait tout de suite apprécier la force de caractère des *amici* qu'il rencontrait. Cette fois, encore, il avait immédiatement jaugé son adversaire. Un dur à cuire. Un vrai chef. Avec l'honneur chevillé à l'esprit. Mais pas un *capo*, au sens mafieux du terme. Pas le profil, pas le contexte non plus. Déduction logique, il avait affaire à ce qu'on appelle un membre du « deuxième cercle ». Un *membro influente*. Un de ces chefs de l'ombre, faisant le plus souvent partie des proches des vrais *capi*. Famille ou amis. La portion la plus vaste, la plus insaisissable de la nébuleuse criminelle. Mais ce Michele Bruggia semblait vraiment très coriace. Malgré son état, il défiait Bolan de son regard noir avec, tout au fond des prunelles, cette expression qu'on trouve chez les grands fauves. Les grands tueurs. D'un ton lugubre, le guerrier commenta :

— La mort n'est pas grand-chose en soi, Michele. Elle fait partie de la vie. Tout dépend de la façon dont elle nous prend.

Le défiant toujours de son regard d'encre, Don Michele grinça :

— Je ne crains pas non plus la torture.

L'Exécuteur secoua la tête, convaincu.

— Ça, c'est faux, Michele. Tout le monde craint la torture. Une balle dans les tripes, ça fait affreusement mal, et on met des heures à crever. Avec deux balles, ça dure parfois un peu moins longtemps, mais c'est encore plus horrible.

Il sembla à cet instant que Don Michele se recroquevillait contre le mur. Le sang coulait toujours de ses blessures et il semblait sur le point de défaillir une nouvelle fois. Mais au lieu d'une plainte, ce fut un ricanement qui s'échappa de sa bouche crispée.

— Tu bluffes, Bolan ! On dit partout que tu n'as jamais torturé.

— Légende, renvoya l'Exécuteur avec morgue. Simple légende.

Il détestait ce qu'il était en train de faire. Presque autant que la torture elle-même. Mais avec ce Michele Bruggia, il tenait peut-être, dès ce soir, un fil conducteur qui le mènerait vers les nouveaux sommets mafieux du secteur. Il devait savoir. Abaissant un peu plus le réducteur de son du Beretta vers l'abdomen du Sicilien, il déclara, l'air désolé :

— Il ne faut pas trop croire aux légendes.

Un instant, il sembla à Bolan que Bruggia ne faiblirait pas, mais subitement, son regard sembla basculer et il lâcha dans un souffle :

— *Bene*, Bolan. Tu as gagné.

Puis, prenant appui sur le mur et d'une détente de tout le corps, il se propulsa de côté, se jetant vers le dernier foudre et l'extrémité de la galerie. Une extrémité qui s'achevait contre le mur perpendiculaire. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur crut qu'il voulait atteindre l'échelle métallique pour tenter de fuir. Dans son état ! Malgré sa jambe et sa hanche blessées ! Un exploit impossible ! Mais alors que Bolan pointait le canon du Beretta vers son autre jambe pour le stopper, Don Michele fit un soudain écart, et sans très bien comprendre le but de la manœuvre, l'Exécuteur le vit brusquement plonger. Un vrai plongeon... dans l'ouverture béante du grand foudre. Et dans un grand éclaboussement pourpre, son corps disparut, instantanément.

CHAPITRE IX

Bolan avait bondi, mais trop tard. Il était arrivé au-dessus du foudre à l'instant même où les pieds de Michele Bruggia disparaissaient dans le liquide. Se jetant à genoux, il enfonça instinctivement une main sous la surface couverte de raisins en suspension, en vain. La capacité d'un foudre allait de 50 à 300 hectolitres et ceux d'ici étaient les plus grands modèles. 30 000 litres de jus en pleine fermentation. Bolan ignorait si Bruggia avait coulé à pic ou non, il ignorait également combien de temps on pouvait survivre dans de telles conditions. Pour essayer de repêcher le Sicilien, il lui aurait fallu plonger à son tour dans ce petit enfer liquide et remonter le corps à la surface. Exploit qu'il aurait sans doute tenté au péril de sa vie, pour sauver un innocent, mais pas un mafieux. D'autant qu'il n'avait pu écumer tout le secteur, et que des copains de Bruggia pouvaient aussi bien l'attendre quand il remonterait. À condition qu'il y parvienne. Trop aléatoire.

Dépité, un bras fouillant toujours le futur vin et le Beretta dans l'autre poing, il patienta encore trois à quatre minutes. Toujours en vain. Quand il fut certain que Bruggia était mort, flottant quelque part dans la masse liquide, il retira son bras, se redressa, récupérant le cellulaire du Sicilien. Par acquit de conscience, il en actionna la touche bis, entendit une sonnerie au bout de la ligne. Une sonnerie qui s'éternisa sans résultat. Mais à l'instant où il allait abandonner, il y eut un déclic dans l'appareil, suivi d'un silence. Ou presque. En prêtant l'oreille, Bolan pouvait deviner un souffle. Une respiration contenue, mais exagérément rapide. Comme si son mystérieux correspondant avait couru pour décrocher. Intrigué, il lança :

— *Pronto ?*

Mais il n'obtint rien en retour. Rien d'autre que cette respiration trop rapide qui semblait l'épier. Incrédule, il répéta plus fort :

— Pronto !

Toujours rien. Il coupa le contact, empocha le cellulaire et des questions plein la tête mais surveillant ses arrières, il décida qu'il n'avait plus rien à faire ici. En quelque sorte, il avait raté son entrée.

Tout en égouttant le jus de raisin de son bras, il allait redescendre l'échelle, quand une série de craquements ténus l'alerta. Se plaquant

au mur, il scruta l'espace, ne vit que les foudres en contrebas, l'imposante charpente au-dessus de lui et les quatre soupiriaux d'aération avec leurs grilles. Rien d'autre. Ça pouvait être une réaction du bois de charpente, aussi bien qu'un ennemi surprise. N'importe qui pouvait se cacher en bas entre les foudres, et l'allumer au passage. D'où il était, impossible d'apercevoir l'escalier.

Il fallait pourtant partir. D'un bond, il fut à l'échelle. Remisant le Beretta dans sa ceinture, il empoigna les montants métalliques, se laissa glisser jusqu'en bas à la manière des pompiers, reprit l'automatique en main en se coulant instantanément entre deux foudres. Mais rien ne bougeait et il put ramasser le MAC 10 de Michele Bruggia, avant de s'élancer dans l'escalier.

Un instant plus tard, après avoir récupéré son poignard sur le cadavre du géant Berto et intrigué par les craquements entendus un peu plus tôt, il décidait de faire une nouvelle inspection des lieux. MAC 10 en batterie et une désagréable impression à l'épigastre, il traversa une grange, retrouva le corps de ferme déjà visité auparavant. Visiblement, un bâtiment seulement utilisé pour les besoins de l'exploitation viticole. Comme lors de sa première visite juste avant d'investir la cave, il retrouva les pièces plus ou moins vides, la cuisine réduite à sa plus simple expression et le réduit aménagé en bureau, avec sa machine à écrire mécanique, ses classeurs poussiéreux, son vieux téléphone en mauvais état et le cendrier plein de mégots de cigarillos. Pourtant, l'espèce de petit malaise persistait en lui, comme si un détail inconnu le gênait. Tout semblait pourtant normal.

Ramassant une poignée des documents traînant sur le bureau pour vérifications ultérieures, l'Exécuteur quitta les lieux, avec le sentiment diffus d'avoir oublié quelque chose. Un détail que son inconscient avait enregistré, mais qu'il n'arrivait pas à situer. Il ne pouvait pourtant pas s'éterniser.

Peu après, il émergeait dans la cour de la ferme, où la Coccinelle de Marco Vanni stationnait toujours. Près d'elle, deux corps recroquevillés sur le sol. Les acolytes de Berto, qui s'apprêtaient à enlever le cadavre de l'indic, quand l'Exécuteur les avait surpris. Le premier avait écopé d'une balle dans la tempe, le deuxième d'une en plein cœur. Toujours étrangement mal à l'aise et après avoir attentivement scruté la nuit, le guerrier se pencha, retira un boîtier sombre de sous la caisse de la VW. La balise électronique fournie par Gina Loella, en même temps que l'attaché-case contenant le matériel de poursuite nécessaire. Un boîtier qu'après filature, cette même Gina avait fixé sous la voiture, pendant la balade des deux hommes dans la montagne. Matériel Hi-Tec, dernier né du genre. Depuis quelque temps, les services anti-mafias italiens mettaient le paquet. Les

assassinats des Dalla Chiesa, Borsellino et autres Falcone auraient au moins servi à ça.

Après son contact avec Vanni et après avoir appelé Hal Brognola pour le tenir au courant des infos, Bolan avait regagné la Fiat de Gina, faisant semblant de rentrer à l'hôtel. Pour le cas relativement probable où Vanni aurait été surveillé. Peu de temps après, son sac de voyage à l'épaule, il avait discrètement quitté le Delfino à pied et retrouvé Gina au volant du Land-Rover stationné à l'écart. C'est ainsi que grâce à la balise de poursuite, ils avaient pu filer l'indic jusqu'ici, sans se faire repérer. Maintenant, il était plus d'1 heure du matin, et à chaque jour suffisait sa peine. D'ailleurs, il n'avait plus rien à se mettre sous la dent, et il ne se passerait plus grand-chose par ici cette nuit.

Après un moment de marche dans le maquis, il rejoignait enfin Gina Loella dans le Land-Rover resté caché à l'écart.

— Qu'est-ce qui s'est passé ! questionna aussitôt la jeune femme. Pourquoi tu as été si long ?

Elle semblait tendue. De mauvaise humeur aussi. Calmement, l'Exécuteur lui fit signe de lui laisser le volant et répondit :

— Tuer six hommes, ça prend parfois du temps.

— Hein !

Achevant de s'installer sur le siège du passager, Gina Loella en était restée le geste en suspens. Dans la lueur du tableau de bord, il vit l'incrédulité remplacer l'agacement sur sa face.

— Tu as bien entendu, renvoya-t-il. Il y a même un septième mort, mais celui-là, il s'est suicidé.

— Hein !

— Tu manques de conversation, fit froidement observer l'Exécuteur en tournant la clé de contact. Laisse-moi t'expliquer.

Dans l'obscurité du hangar où il était revenu pour se cacher à l'intrusion du grand type dans le bureau, Funny tremblait de tous ses membres. Il avait eu très peur. D'avoir vu cet inconnu armé, après ce qu'il avait entendu plus tôt.

Cela s'était passé dans le même hangar. Ou plutôt, dans la grange attenante et légèrement en surplomb de la cave. Le nez alors écrasé contre la grille du soupirail, il n'avait pas tout compris de ce qui s'était passé de l'autre côté. Justement dans la cave. Cinq minutes auparavant, vexé de s'être vu confisquer le cellulaire par Tonino, il s'était réfugié dans cette grange pour laisser sa colère s'apaiser. Il avait pleuré, et il s'était tout de suite senti mieux. Peu après, il y avait eu ce coup de fusil, ces étranges « flops » dans la cave et cette voix étrangère

dont il n'avait pas pu saisir les propos. Très inquiet, il avait failli aller voir, mais Pa' Michele devait encore être fâché contre lui, et il avait préféré s'abstenir. D'ailleurs, presque aussitôt, il avait de nouveau entendu le timbre de ce dernier et bien qu'étant trop loin pour comprendre ses paroles, ça l'avait rassuré. Plus tard, il avait encore perçu des échos de voix et des sons divers, mais pour bien entendre et pour voir aussi, il lui aurait fallu aller se poster dans l'autre grange, aux soupiraux mieux disposés. Et il avait eu peur de croiser Pa' Michele sur son chemin.

Des fois, Pa' Michele n'était pas si malin que ça. Il lui aurait suffi de lui acheter son propre téléphone pour se débarrasser du problème. Enfantin. Pourtant, Funny n'osait pas le lui suggérer. Pa' Michele avait d'autres chats à fouetter. C'était un homme très important. Mais peut-être que pour le prochain Noël...

Tout en songeant à cela, Funny se souvenait de ce qu'il venait de voir et il tremblait toujours. Il avait très peur. À cause de cet inconnu qui avait failli le surprendre dans le bureau, juste à l'instant où ayant compris qu'il se passait des choses anormales dans la cave, il avait dû briser l'interdit pour essayer d'appeler au secours. Il l'avait déjà fait une fois. Même que ça avait mis Pa' Michele très en colère contre lui. N'empêche que cette fois, il était sûr qu'il fallait appeler. À cause du coup de fusil, et de la voix de Pa' Michele qui s'était tue après ce grand « plouf » entendu dans la cave. Mais l'inconnu avait failli le surprendre dans le bureau, et Funny n'avait rien trouvé de mieux que revenir se cacher dans la grange.

Maintenant, il ne savait plus que faire. Il n'avait qu'une envie, descendre à la cave pour voir ce qui était arrivé. Pour aider Pa' Michele en cas de besoin. Alors n'y tenant plus, claudiquant sur sa jambe idiote qu'il avait brisée en tombant du fil quand il était au cirque, il se hasarda hors de la grange, bien décidé cette fois à tout comprendre.

Traversant une écurie désaffectée, il arriva dans l'autre grange, se retrouva à l'entrée de l'escalier, faillit buter dans quelque chose, à cause de la faible lumière. Quand il baissa les yeux, ce qu'il vit lui glaça le sang. Berto ! Berto le géant, baignant dans une mare de sang, avec un trou en plein milieu du front ! Reculant trop précipitamment, Funny manqua tomber. Affolé, il amorça un mouvement de fuite, mais songeant aussitôt à Pa' Michele, il refoula sa peur, enjamba le grand cadavre et se précipita dans l'escalier en appelant d'une voix tremblante :

— Pa ! Pa ! Pa !

Arrivé dans la cave, il découvrit les corps des trois neveux, marqua un temps d'arrêt, eut envie de hurler, finit par appeler, presque doucement :

— Pa' Michele !

Mais personne ne répondit et, complètement paniqué, Funny se mit à courir dans tous les sens, claudiquant misérablement entre les foudres, appelant sans cesse et comme un leitmotiv :

— Pa ! Pa ! Pa !

Trouvant une des échelles, il grimpa sur les passerelles, se remettant à appeler. Toujours rien. Rien d'autre que ces traces rouges sur les lattes des passerelles, avec cette petite mare près du mur, et ces dernières taches au bord de... Le foudre ! Pa' Michele était tombé dans un foudre !

— Pa !

Funy s'était précipité et il s'arrêta net au bord du gigantesque tonneau, une intense expression d'horreur sur le visage. Pa' Michele était là ! L'air de dormir, à plat ventre à la surface du jus de raisin, bras légèrement écartés. Immobile.

Funny s'allongea sur la passerelle, agrippa les vêtements de Don Michele, se mit à tirer comme un damné. Après une lutte acharnée, il parvint enfin à hisser le corps, l'allongea sur les lattes, se laissant tomber près de lui, à bout de souffle et le cœur au bord des lèvres. Après un instant, il appela de nouveau :

— Pa ?

Mais Pa' Michele ne bougeait toujours pas. Il appela longtemps, redressant le buste du mort, le serrant contre lui en continuant d'appeler comme dans une lente prière. Quand, enfin, il réalisa que le problème lui échappait, il chercha d'un regard désespéré le cellulaire de Don Michele et, ne le trouvant pas, il comprit qu'il ne restait qu'un seul moyen d'appeler au secours. Le téléphone du bureau. Alors de nouveau, il eut très peur.

CHAPITRE X

— Hé ! s'exclama Gina Loella près de l'Exécuteur. Tu comptes dormir ici ?

Son regard d'acier fixant le vague à travers le pare-brise du Land-Rover, Mack Bolan semblait perdu dans un abîme de songes. En réalité, une seule pensée venait de lui traverser l'esprit. Une évidence. Il venait de résoudre l'énigme de ce détail qui l'avait inconsciemment frappé plus tôt en quittant le réduit-bureau de la ferme.

— Hé, Mack !

— *Shit* !

Dans un soupir irrité, la jeune femme tenta :

— Tu peux m'expli...

— *Momento*, coupa l'Exécuteur, sourcils froncés.

Il resta ainsi un moment, semblant chercher dans sa mémoire. Intriguée, Gina Loella proposa :

— Un problème ?

Il fit non de la tête, pinça les lèvres, hocha silencieusement la tête d'un air convaincu et le voyant soudain s'affairer sur l'éclairage du plafonnier elle questionna, intriguée :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Plus de lumière, répondit-il sèchement.

Puis ouvrant sa portière, il précisa :

— Même comme ça.

Gina comprit et tenta encore :

— Tu crois que...

— Ne bouge pas d'ici, coupa-t-il. Et donne-moi ton numéro de cellulaire pour le cas où.

Dépassée, la Sicilienne récita :

— 34-72-27...

Tout en notant mentalement, le guerrier rechargeait ses armes et vérifiait la pile d'une mini-Maglite prélevée dans son sac. Quand il eut terminé, il hocha la tête, répéta :

— Ne bouge pas.

— Eh ! l'arrêta Gina alors qu'il s'éloignait. Et le numéro du tien, de cellulaire ?

Elle parlait de celui de Michele Bruggia. Haussant les épaules, Bolan ironisa froidement :

— Pas eu le temps de demander.

De plus en plus agacée, la Sicilienne déclara :

— Eh bien, moi, je vais le demander.

Après tout, elle était de la police, et dans son bref débriefing, l'Exécuteur lui avait fourni le nom du possesseur de l'appareil confisqué. Le guerrier disparu, elle composa le numéro du service compétent à Palerme. Quand on décrocha, elle en voulait toujours à Bolan. Il aurait au moins pu lui dire ce qu'il repartait faire.

*

* *

Don Ettore éteignit la lumière de son bureau, tira la porte derrière lui. Il n'avait plus qu'une envie, descendre à la cave accomplir sa petite ronde habituelle. Il s'y rendait tous les soirs avant d'aller se coucher. Un rituel qu'il partageait une fois par semaine avec Michele. Ils passaient alors les centaines de grands crus en revue, se délectant de la même passion. Seule différence, leurs motivations respectives. Michele était un indémodable artiste, Don Ettore un collectionneur avisé. Certaines de ces bouteilles valaient plusieurs millions de lire. Un jour c'était certain, Don Ettore Aragona posséderait la cave privée la plus chère d'Europe. C'était son seul but, outre bien sûr, celui d'atteindre le sommet de la *Cupola*. Il en était convaincu, ces deux souhaits se réaliseraient.

— *Signori*, lança-t-il à son équipe dirigeante, *buona notte* !

Il allait quitter ses hommes quand la sonnerie de son cellulaire résonna dans sa poche de veste, figeant tout le monde dans le grand hall. Contrarié, Don Ettore sortit l'appareil, le tendit à son *sotto-capo* en ordonnant :

— Réponds :

Milo Tibere prit la ligne et lança de sa voix coupante :

— *Pronto* !

D'abord, il n'entendit que des parasites, suivis d'espèces de reniflements, entrecoupés de ce qui ressemblait à des sanglots étouffés. Incrédule, il répéta :

— *Pronto* !

Pour toute réponse, il ne surprit que quelques onomatopées brouillées par les sanglots et subitement renfrogné, il grogna :

— C'est pas vrai !

— Qui est-ce ? interrogea Don Aragona, intrigué.

— C'est encore lui ! soupira le *sotto-capo*. Cet imbécile de Funny !

Un éclair passa dans les prunelles sombres de Do Ettore qui souffla, lèvres serrées :

— Dis à cet idiot de raccrocher.

Le *sotto-capo* transmit l'ordre, leva sur son boss un regard désolé :

— Cet abruti ne m'entend même pas. Il chiale comme une veuve.

— Tss ! fit Don Ettore. Raccroche-lui au nez. Je vais appeler Don Michele.

— Bon, lança le *sotto-capo* dans l'appareil. Fous-nous la paix, imbécile ! On raccroche !

Mais alors qu'il allait s'exécuter, il entendit soudain Funny sangloter dans l'appareil :

— Pa ! Pa ! *Uomo cattivo ! Uomo cattivo !* Homme méchant !

Les yeux ronds, Milo Tibere regarda son patron, indécis. De plus en plus agacé, Don Aragona s'empara du cellulaire, apostropha le demeuré :

— Ecoute, Funny ! Il ne faut pas appeler ici. D'abord, passe-moi Don Michele.

Il y eut de nouveaux reniflements dans le combiné, puis après un profond sanglot, la voix traînante et à l'accent indéfinissable de Funny :

— *Uomo cattivo ! Uomo cattivo !*

Cette fois véritablement intrigué, Ettore Aragona fit signe à son *consigliere*.

— Essaie d'appeler Don Michele.

Pendant que Pietro Bivone s'activait dans le bureau, le *capo* essaya d'en savoir plus par Funny. Mais complètement bloqué, ce dernier ne cessait de répéter la même phrase.

Après un instant et le combiné du bureau à l'oreille, Bivone esquissa un geste d'impuissance en commentant :

— Rien à faire, *padrone*. J'ai essayé sur la ligne de la ferme, ça sonne occupé. Quant au cellulaire de Don Michele, il est sur messagerie. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu laisses un message, décréta le boss de Palerme. Dis-lui de m'appeler dès que possible.

Tandis que son *consigliere* obéissait, il lança encore dans son cellulaire :

— Écoute, Funny. Passe-moi Don Michele. Je veux lui parler. C'est très important.

Mais au bout de la ligne, le protégé de son frère ne semblait même plus l'entendre, et continuait à soliloquer.

— *Bene*, tenta de négocier le *capo*. Dans ce cas, passe-moi Tonino.

— *No Tonino !* gémit le débile. *No Tonino ! Uomo cattivo !*

L'italien de Funny était trop rudimentaire. Ettore n'y comprenait rien, mais une sourde inquiétude commençait à le gagner. Quelque chose lui disait que ça ne tournait pas très rond du côté de la ferme. En temps normal, il aurait sans doute raccroché sans insister, mais ce coup de fil et ces larmes, après ce qui s'était passé avec Vanni l'indica...

— *Tutto va bene*, Funny ! *Tutto va bene !* rassura-t-il dans le combiné. Ne bouge pas. Je t'envoie du monde. *D'accordo ?*

Mais Funny semblait toujours dans un monde parallèle et pleurait de plus belle...

Ettore Aragona en eut brusquement assez. Coupant la communication d'un geste sec, il ordonna à son *primo tenente* :

— Rappelle Lu.

— Qu'est-ce que je lui dis ? s'enquit Giuseppe Verano.

Don Ettore Aragona réfléchit. Cet imbécile de Funny lui avait déjà fait le coup. Il le savait, son frère détestait être dérangé la nuit. Il avait pu mettre volontairement son cellulaire en sommeil, et l'appel du débile pouvait ne rien signifier du tout. Les angoisses d'un malade mental, ça pouvait prendre n'importe quand. Pour rien. Ce qui pouvait être le cas... ou non. De toute façon, Don Ettore devait prendre une décision. Son *sotto-capo* proposa :

— Je vais lui dire d'envoyer du monde là-bas. Juste pour voir. Deux gars avec un téléphone. Pico et le *nuovo*.

Le *nuovo* était la dernière jeune recrue du *regime*. Un jeune *contadino*, un paysan de Cesaro, actuellement en formation, pour faire plaisir à Don Finade, l'actuel *capo* de Catane.

— Une mission de nuit de cette importance, ironisa Milo Tibere, ça lui apprendra le métier, au *nuovo*. Je vais lui conseiller d'emporter son couteau suisse. On ne sait jamais.

Giuseppe Verano laissa fuser un petit rire, tandis que le *consigliere* secouait la tête avec commisération. De son côté, Don Ettore réfléchissait toujours. Songeur, il finit par acquiescer doucement :

— Tu as raison, Milo. On ne sait jamais.

Puis après une nouvelle réflexion silencieuse, il ordonna, l'air ailleurs :

— Dis quand même à Lu de repasser me voir.

Quand le bip de la messagerie avait résonné dans la poche pectorale de l'Exécuteur, il avait d'abord cru à une fausse manœuvre de sa part. Mais quand il avait vu s'inscrire l'avis de message sur le petit écran lumineux à cristaux liquides du cellulaire de Bruggia, il avait tout de suite compris l'intérêt de la chose. Un message émis par une voix d'homme qui ne donnait pas son nom, adressé à Michele. Il faisait part du coup de fil d'un soi-disant « abruti de mongolien », s'inquiétant de ce qui se passait, et demandant d'appeler d'urgence. Malheureusement, l'appareil n'affichait pas de numéro d'appel. Un correspondant décidément très prudent. Mais pour le guerrier solitaire, c'était clair. Les amis de feu Michele Bruggia se posaient des questions. Maintenant qu'il se souvenait du détail qui lui avait échappé sur l'instant, il commençait à se faire une petite idée de la situation. Et si ce qu'il subodorait se révélait exact, il n'était pas près de se coucher.

Après une approche silencieuse de la ferme, il contourna les bâtiments et le 92F à silencieux au poing, il se glissa dans la grange qui communiquait avec le réduit-bureau. Profitant de chaque résidu de lueur nocturne et veillant au grain, il en poussait bientôt la porte, prêtant l'oreille au moindre bruit. Mais l'endroit était désert et quand il alluma sa mini-Maglite, le « détail » s'imposa immédiatement à lui.

Le téléphone. Le téléphone du bureau était un vieux modèle en ébonite, avec un cadran circulaire à trous, dont un secteur était cassé. Et le « détail », c'était le cadenas. Celui qu'il avait remarqué à sa première inspection du bureau. Un accessoire qui condamnait alors le cadran du téléphone et qui à sa deuxième visite, comme maintenant, gisait sur un classeur. Son anneau de verrouillage toujours fermé emprisonnait la partie cassée du cadran.

Bolan examina l'objet, comprit qu'en l'absence de clé, quelqu'un avait brisé une partie du cadran pour pouvoir le manœuvrer. Cela posait trois questions. Qui ? Pour appeler qui ? Et pourquoi le faire par effraction ? Trois interrogations qui avaient leur importance. Quant à leurs réponses, l'Exécuteur avait sa petite idée.

Le Beretta toujours au poing, il quitta le bureau sans bruit, retraversa la grange, se retrouva à l'entrée de la cave, devant laquelle gisait toujours le corps du géant Berto. Par acquit de conscience et prêt à tout, il descendit, retrouva les trois neveux morts, jeta un regard autour de lui, leva les yeux vers les passerelles, se figea soudain

en apercevant entre les lattes la dépouille de Michele Bruggia. Dégoulinant encore de jus rouge et de sang. Dans les prunelles d'acier, une lueur s'alluma fugitivement, tandis que le canon du Beretta se relevait. Mais l'abaissant presque aussitôt, l'Exécuteur revint sur ses pas. Curieusement, il ne se sentait pas vraiment en danger.

Remontant l'escalier, il chargea le grand Berto sur ses épaules, le coltina jusqu'à la Coccinelle, l'enfourna dans cette dernière en compagnie des deux autres *soldati* morts. Tout autour, le secteur semblait calme. Pourtant, le guerrier ressentait de nouveau une diffuse impression de danger. Ou plutôt, d'insécurité. Fugace, la lueur repassa dans ses prunelles, tandis qu'il reprenait son travail. Ignorant où le corps de Vanni avait été transporté et sans se soucier des traces sanglantes sur le capitonnage intérieur de la VW, il s'installa au volant et démarra en douceur.

CHAPITRE XI

Depuis son coup de téléphone à la permanence de la cellule anti-mafias de Palerme, Gina Loella avait très envie de fumer. Mais mieux que quiconque, elle connaissait les consignes relatives à ce type de planque. Pas de feu, pas de rougeoiement de cigarette et le moins de bruit possible. Au point qu'elle avait coupé la sonnerie de son cellulaire, ne laissant en veille que le voyant lumineux d'appel. Elle attendait la réponse concernant le numéro du cellulaire de Michele Bruggia confisqué par Bolan. En espérant que l'appareil soit bien enregistré sous ce nom.

Elle en était là de ses pensées, quand un léger craquement à l'extérieur l'alerta. Mais elle eut à peine le temps d'empoigner la crosse de son Beretta, que la portière s'ouvrait du côté chauffeur, et que Mack Bolan s'installait au volant du Land-Rover.

— J'ai cru que tu ne reviendrais plus, railla la Sicilienne.

Mine de rien, elle était soulagée de le voir réapparaître.

— *Allora ?* s'enquit-elle, impatiente.

— Alors, répondit Bolan, c'est bien ce que je pensais.

À son ton, Gina songea que les choses avaient l'air de commencer seulement, et son instinct lui dit que cette planque n'aurait rien de commun avec celles dont elle avait l'habitude dans le cadre de la cellule. Mais, contre toute attente, Bolan venait de relancer le moteur. Elle s'était trompée, ils rentraient. Frustrée, elle le brusqua :

— Je pourrais savoir ?

L'Exécuteur démarra et, hochant la tête, il acquiesça :

— Si.

Et tandis que le Land-Rover se mettait à cahoter dans la rocaille, il commença à parler.

La vieille Fiat Ritmo 105 cahota une dernière fois sur le chemin, franchit l'entrée de la cour en grinçant sur ses suspensions fatiguées, avant de virer sur place, se positionnant face à la sortie, à l'écart du bâtiment principal. Au-dessus du petit perron, une ampoule luisait chichement sous son globe crasseux. Détail qui fit relâcher l'étreinte

de Gian sur la crosse de l'automatique coincé dans sa ceinture. Derrière le volant, Pico qui l'avait vu faire afficha un rictus suffisant. Le jeune *contadino* de Cesaro avait la trouille. Il n'en était qu'au début de son instruction, et les seuls morts qu'il avait sur la conscience étaient les vieilles qu'il avait occises pour leur porte-monnaie. Facile.

Mais il avait l'étoffe. Un tueur né, Pico l'avait compris dès le début. En tant que *primo soldato* de la famille, Pico était en quelque sorte l'instructeur des jeunes recrues. Il avait formé tous les *assassini* de la famille Aragona. Y compris cet abruti de *Pistone*. Un obsédé sexuel, condamné pour viol dès l'adolescence. Une force de la nature et un excellent tueur à mains nues. Le seul dont Pico se méfiait. Un dingue. Revenant à son élève du moment, il encouragea :

— Relax, mec !

— Je suis relax ! renvoya le jeune paysan, vexé.

C'était faux, mais Gian était excusable. Il était nouveau et ce soir comme d'habitude, on ne lui avait pas tout dit. Alors, il fantasmait.

Dans son briefing avant leur départ, Lu, le *caporegime*, avait parlé de trucs bizarres à la ferme et exposé son plan. Sans doute ce con de Funny avait-il encore fait des siennes, mais mieux valait s'en assurer... et prévoir le pire. D'où le montage éclair de cette opération. Mais pour sa part, Pico n'avait aucune inquiétude. Le boss se faisait des idées et ils en seraient pour leurs frais. Pico, lui, reniflait le danger à des kilomètres et cette nuit, il ne sentait rien de particulier. Seulement une de ces embrouilles classiques de téléphones. D'ailleurs, il était déjà intervenu ici dans des circonstances analogues. Avec sa manie des téléphones, le débile n'arrêtait pas de détraquer ceux de la ferme, et il fallait parfois monter voir ce qui se passait. Don Michele avait l'air de s'en moquer, mais pas Don Ettore. Pico le savait, le boss n'avait qu'une envie depuis l'arrivée du mongolien par ici, lui faire avaler son bulletin de naissance. Il le ferait sûrement un jour. À la première occasion qu'il aurait de maquiller ça en accident crédible. Pour ne pas froisser Don Michele.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

La question du jeune *soldato* tira Pico de ses pensées. Incapable de s'exprimer dans un italien correct, il parlait encore le dialecte de sa région près de Catane. Un patois que Pico avait appris en deux ans d'activités dans le Sud.

— On attend, grogna-t-il.

Il connaissait le rite. À la ferme, personne ne mettait pied à terre avant que Tonino ne l'ait autorisé. Or, ce con n'avait pas l'air de vouloir se pointer. Pas plus qu'aucun des *canini*, les « chiens de garde » qui veillaient constamment à l'extérieur. Une idée de Don Ettore, les

canini. De simples petits tueurs, commandés par le géant Berto. Des *assassini* bornés, de minables brutes, mais tous issus du même village que Don Michele. Donc, fidèles par définition, d'où leur surnom de *canini*.

— Merde ! souffla Gian. Y a personne, ma parole !

Toujours le même calme. C'était effectivement étonnant, mais Pico ne s'inquiétait pas. Tout avait été prévu, et il devait suivre les instructions de Lu à la lettre. C'est vrai que Gian n'était pas au courant de tout. En attendant, il n'y avait qu'une seule explication. Pour une raison X, Berto et les autres étaient à l'intérieur, et ils ne les avaient pas entendus arriver. Ils n'allaient quand même pas passer la nuit là. Toujours suivant les ordres, Pico sortit un cellulaire de la boîte à gants, composa le numéro du *caporegime*, et celui-ci décrocha immédiatement pour s'enquérir :

— *Allora ?*

À voix contenue, Pico résuma la situation et après un temps mort, le timbre sec de Lucci ordonna :

— *Bene*. Laisse le *nuovo* dans la bagnole et va voir ce qui se passe.

Sa voix ne laissait percer aucune émotion, en véritable habitué de l'action. Ancien sous-off de l'armée, Fabio Lucci avait été envoyé en Bosnie dans le cadre de la force d'interposition. Convaincu de trafic d'armes avec les Serbes et de « dissimulation » de massacres, il avait été rétrogradé, rapatrié manu militari et viré de l'armée. En liaison depuis longtemps avec des types de la mafia, il avait aussitôt été récupéré par celle-ci et recyclé en fonction de ses talents. Tuer était pour lui une activité noble. Il le faisait bien, si possible sans faire souffrir plus que de raison. Sauf cas personnel, bien sûr. Une fois, un minable flic privé avait réussi à l'entortiller pour essayer de remonter jusqu'à son boss. Démasqué et pris en mains par Lu, l'autre avait hurlé toute une nuit, plongé jusqu'à la taille dans un tonneau d'acide. Au petit matin, il était enfin mort, sexe complètement dissous et boyaux sortant de son abdomen rongé.

Malgré sa psychopathie et ses rêves de grandeur, Pico lui faisait une confiance aveugle. Il lui avait tout appris. Y compris les petits trucs vicieux qui peuvent sauver la mise en cas de difficulté extrême. Bien sûr, il en avait peur sans oser se l'avouer. En tout cas, il en était sûr, cette nuit comme toujours le *caporegime* maîtrisait la situation.

Vérifiant que son Beretta glissait bien dans son holster d'épaule, Pico prévint :

— Je vais voir ce qu'ils foutent. Ouvre l'œil, et si les flics débarquent, laisse l'artillerie planquée.

Ça, c'était juste pour inquiéter un peu le jeunot. Pour se marrer.

Car ils n'avaient rien à craindre. Si l'indic avait trahi et si les flics avaient investi le secteur, Pico le saurait depuis longtemps. Il tendit le cellulaire à Gian, ôta la clé de contact et coupa les lumières. Tendus, son élève s'alarma :

— Hé ! Pourquoi tu retires la clé ?

— Parce que je déteste rentrer à pied, railla Pico en ouvrant sa portière.

Quelque temps plus tôt, un autre « apprenti », pris de panique en pleine opération, s'était enfui avec la bagnole, l'abandonnant en pleine panade. Il s'en était heureusement sorti, avait certes buté le novice en rentrant, mais il en conservait un mauvais souvenir. Quittant la voiture, il dit encore :

— Tu te souviens des consignes ?

— Si, répondit Gian, mal à l'aise. En cas de grabuge, je sors de la tire, je me planque à l'écart et j'appuie sur la touche bis du cellulaire pour appeler le chef.

— *Molto bene* ! félicita Pico.

Puis quittant la Fiat, il referma doucement la portière, traversa la cour et disparut dans la grange dont le portail était entrouvert. Aussitôt, Gian se mit à serrer la crosse de son automatique. N'étant pas au courant de tous les détails de l'opération qui l'avait emmené à la ferme, il se sentait nerveux. Si les flics lui tombaient dessus, il avait peur de ne pas se dominer, et de flinguer le premier qui se présenterait. Mais après un petit moment, sa tension retomba, et il sortit son paquet de cigarettes. Mais les ordres étaient formels. Pas de feu, pas de cigarette pendant l'opération. Dommage. S'il avait pu fumer, il se serait senti presque bien. Abaisant sa glace, il se mit à humer l'air doux de la nuit, jouant machinalement avec son paquet de Marlboro. À cet instant, il lui sembla qu'un souffle de vent balayait son profil, et il voulut tourner la tête. Mais sa portière s'ouvrit brusquement, quelque chose lui percuta la tempe, et il eut l'impression qu'on lui traversait le cerveau. Révulsé, il ouvrit la bouche pour crier, n'en eut pas le temps. Simultanément, un deuxième objet s'était enfoncé dans sa bouche, dérapant sur ses dents et lui faisant très mal à la langue.

— Chut ! souffla une voix tout près de lui. Pas crier !

Une voix grave, sinistre, glacée comme la mort.

— Pousse-toi. Vite.

Gian ne comprenait pas très bien l'italien qu'on lui parlait, mais il réalisa tout de suite ce que l'inconnu voulait. Les boyaux transformés en pierre, il se dit qu'il ne devait absolument pas toucher à la crosse de son calibre. À tous les coups, la police s'apprêtait à investir la

ferme en douceur, quand Pico et lui avaient débarqué, et ce flic était là pour l'empêcher de donner l'alerte. Surtout, ne pas toucher son flingue. L'autre venait de s'asseoir à la place qu'il avait occupée. Il allait le fouiller, lui confisquer le Beretta et ensuite, l'atmosphère se détendrait.

— Tu cries, tu es mort, souffla encore la voix glacée près de son oreille.

Gian avait maintenant un goût de sang dans la bouche, et sa langue n'était plus qu'une douleur atroce. Il comprit que l'objet qui forçait ses dents était une lame de couteau et que celle-ci lui avait blessé la langue. Il en eut la confirmation en entendant :

— Si tu veux que je retire ma lame, dégage ton feu de ta ceinture et balance le sur le plancher.

Gian parlait mal l'italien courant, mais il le comprenait mieux que Pico ne le croyait. Surtout à certains moments. Prudent, il dégaa son arme, avec deux doigts, la laissa tomber à ses pieds. Aussitôt, l'inconnu envoya un des siens, ramenant le Beretta vers lui. Après un bref instant, Gian s'entendit proposer :

— Je vais retirer ma lame. Si tu parles une seule fois plus fort que moi...

L'homme avait accompagné sa menace d'une forte pression de son arme sur la tempe de Gian qui souffla aussitôt :

— Si !

Décidément, il comprenait beaucoup mieux l'italien classique qu'il ne le croyait lui-même. Malgré l'accent du type. Un accent indéfinissable, mais que Gian venait seulement de noter. Soudain encore plus inquiet, il se demanda si des flics étrangers travaillaient avec la police locale. C'était idiot. Les flics étrangers n'avaient aucun droit en Sicile. Et puis un flic, ça ne flinguait pas de sang-froid.

Brusquement, la lame avait déserté la bouche de Gian, qui ne put contenir un gémissement. Subitement, le goût de sang augmenta dans sa bouche et la douleur s'intensifia. Malgré cela, il se força à questionner :

— Vous... merde, vous êtes pas un flic ?

— Non.

C'était bref, et cela posait plein d'énigmes. Mais Gian n'eut pas le temps de s'interroger davantage, car l'inconnu reprenait déjà :

— *Bene. Adesso, maintenant, trois questions. D'accordo ?*

— *Si ! Si !*

— *Prima*, ton nom.

— Gian ! répondit aussitôt le jeune tueur. Gian Renna.

— *Seconda*, le nom de ton copain.

— Euh... Pico.

Jusque-là, c'était facile et Gian en fut réconforté.

— *Bene*, fit la voix. *Terza questione*, le nom de ton boss. Je parle du grand *capo*. Celui de votre famille.

Gian sentit la sueur couler dans sa nuque. Ça, c'était le piège. Trois jours seulement qu'il était là. Immédiatement et exclusivement pris en main par Pico, dès sa descente du train. Il n'avait jusqu'alors eu affaire qu'à lui. Le *capo*, il ne l'avait vu qu'une fois en coup de vent. Le temps de s'entendre prévenir qu'en cas de trahison, ce serait la mort. De son identité, il ne savait qu'une chose. Son prénom. À condition que ce soit le bon.

— Don Ettore, articula-t-il très vite.

— Don Ettore comment ?

La sueur qui coulait dans la nuque de Gian était maintenant si froide qu'il en frissonna.

— Je... j'en sais rien, avoua-t-il dans un souffle.

— Sûr ?

Il y avait de la menace dans la voix sinistre, et Gian se hâta d'expliquer :

— Je... je suis *nuovo* ! Je viens de débarquer et le *capo*, je le connais pas !

— Je vois, fit la voix lugubre. Mais tu peux quand même me dire d'où vous venez, tous les deux. Il a bien une adresse, ton *capo*.

— Je... ma parole... je la connais pas non plus !

— Tss, tss ! Tu te fous de moi !

— Non ! Parole ! Pico est venu me chercher au train et m'a emmené directement... c'est une propriété... une villa... mais je sais pas exactement où c'est et...

— Je te crois, coupa la voix sinistre. Je te crois, mon petit Gian.

Soulagé, Gian respira subitement beaucoup mieux. Et ce fut sa dernière inspiration. Car, une demi-seconde plus tard, il ressentit un grand choc à la tempe, un souffle infernal balaya l'intérieur de son crâne, et, dans un déluge de feu quasi silencieux, sa cervelle explosa.

CHAPITRE XII

— Hé ! Y a quelqu'un ?

Pico connaissait bien la ferme. Il avait certes été surpris de ne pas être accueilli par Tonino à son arrivée, mais il savait aussi qu'à la saison des vendanges, les fins de soirées étaient jalousement consacrées à la préparation du futur vin. Don Michele n'avait pas son pareil en ce domaine. Rien qu'à l'odorat, il était capable de dire à quelle température s'élevait le moût en fermentation, et à quelle qualité on pouvait prétendre en fin de compte. Et en ces moments de jubilation, il n'était pas rare de le voir réunir tout son monde autour de lui pour une sorte de cours magistral, *soldati* de l'extérieur compris. Ses *contadini*. Souvent, Pico le savait, Don Ettore lui rappelait les risques d'une telle négligence, mais Don Michele n'en faisait qu'à sa tête. Pico ignorait quels liens exacts unissaient deux hommes apparemment aussi dissemblables, mais il savait une chose. S'il arrivait un jour malheur à Don Michele par la faute de quelqu'un, ce quelqu'un était mort d'avance. Condamné par Don Ettore.

— Hé, là-dedans ! Y a du monde ?

Question idiote. Bien sûr, qu'il y avait du monde. Mais ils étaient tous au fond de cette foutue cave, à écouter Don Michele rabâcher les recettes d'élevage de son pinard. Personne dans la grange ni dans le bureau. Même cet abruti de Funny était invisible.

Au fond de la grange, il aperçut la rangée de soupiraux à ras du sol, alla y jeter un œil, mais l'angle de vision ne lui révéla rien. En revanche, il entendit une série de reniflements bizarres, puis une série de plaintes :

— Pa ! Pa ! Pa !

La voix de cet abruti de Funny. Il avait dû se faire engueuler, mais lui aussi était invisible.

Abandonnant son soupirail, Pico contourna l'angle du mur derrière lequel s'ouvrait l'escalier de la cave. Il allait s'y engager, quand une de ses semelles glissa sur le sol de terre battue. Dans le chiche éclairage de l'unique ampoule pendue à une poutre de la charpente, il distingua une large tache sombre dans la poussière, mais n'eut pas le temps de s'y attarder. Venant du sous-sol, les lamentations

débiles de Funny s'élevaient de nouveau, suivies cette fois de propos hachés, incompréhensibles. Pour geindre comme ça, le mongolien en avait sûrement pris pour son grade. Mais Pico se sentait mal à l'aise. Hormis les gémissements de Funny, il n'y avait aucun autre bruit. Bizarre. Suffisant pour inquiéter le *soldato*. D'instinct sa main était partie sous sa veste, se refermant déjà sur la crosse du Beretta. Aux aguets, il attendit un instant, humant l'air frais montant de la cave comme un chien à l'arrêt. Mais il continuait à n'entendre que les lamentations étouffées du débile, ponctuées de reniflements. C'était idiot. Il n'allait pas rester comme ça toute la nuit, et il n'allait pas non plus appeler le *contadino* en renfort. Il aurait l'air fin ! Alors, son arme prête à jaillir du holster en cas de besoin, il se glissa dans l'escalier à pas de loup et, quand il arriva en bas, le Beretta jaillit effectivement de son étui.

Simple réflexe. Car ceux qu'il venait de découvrir ne risquaient pas de l'allumer : Tonino et les deux autres neveux, baignant dans une épaisse mare sombre, qui n'avait rien à voir avec du vin.

Le sang brusquement glacé dans ses veines, Pico ouvrit la bouche, mais aucun son ne passa ses lèvres. La gorge nouée, il semblait fasciné, tandis que, sous son crâne, des foules de pensées se télescopaient. Le canon du Beretta bêtement pointé devant lui, il dut accomplir un réel effort pour détacher son regard du trio immobile, et pour émerger de l'espèce d'engourdissement où le macabre spectacle l'avait plongé. Et, en levant les yeux, il aperçut enfin la silhouette de Funny. Assis là-haut sur les lattes d'une passerelle, tout au bout de la longue cave, dodelinant de la tête et du tronc, comme s'il berçait une poupée. D'où il était, Pico ne voyait que le haut de son buste.

— Fun ! appela le *soldato*, Fun ! qu'est-ce qui s'est passé, bordel !

Mais le Yougoslave ne répondit pas. Il poursuivait sa litanie, la rythmant de ses balancements du buste, la tête penchée vers quelque chose que Pico ne voyait toujours pas.

— Fun !

N'obtenant rien de plus, Pico se précipita vers le dernier foudre, grimpa l'échelle sans lâcher le Beretta, se retrouva sur la galerie, découvrit enfin le spectacle. Don Michele, allongé sur les lattes, encore ruisselant de jus de raisin, visage grisâtre, bouche dilatée sur un cri muet, regard halluciné, vitreux. Don Michele, bercé comme un enfant par ce débile de Funny, qui ne cessait de geindre !

Personne d'autre, pas de coups de feu. Sans les cadavres des neveux, ç'aurait pu n'être qu'un accident. Une simple noyade dans un foudre. Mais là, Pico n'y comprenait rien. Se précipitant vers le simplet, il s'exclama :

— Fun ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mais l'intéressé ne répondit pas. Après un vague regard hébété au *soldato*, il avait de nouveau baissé les yeux, reprenant sa litanie en pleurant de plus belle. Les nerfs à fleur de peau, Pico se pencha et agrippant Funny par le col, il se mit à le secouer en criant :

— Connard ! Tu vas me répondre ? Qu'est-ce qui s'est passé !

Toujours pas de réponse. Pico n'avait jamais su l'âge du protégé de Don Michele, mais si son physique semblait avoisiner les dix-huit ans, son cerveau n'avait pas atteint la moitié de cet âge. Désespérant. La rage et l'appréhension aux tripes, le *primo soldato* se fouilla, se souvint d'avoir laissé son cellulaire à Gian, se mit à tâter les poches du noyé à la recherche du sien. Piquant alors une crise, le jeune Yougoslave se mit à le repousser, lui arrachant le cadavre de Don Michele comme s'il voulait le voler. Furieux, Pico lui envoya une gifle, l'expédiant presque dans le foudre béant avec son précieux fardeau. Le secouant de nouveau, il grinça :

— Où est le téléphone du patron, Funny ? Où est son bon Dieu de cellulaire !

Ressortir pour aller prendre celui de la voiture lui semblait soudain représenter un danger. Les neveux ne s'étaient pas suicidés, et ceux qui les avaient assassinés étaient peut-être encore dans le secteur.

— Bordel ! Où est le cellulaire !

Au lieu de répondre, l'attardé mental se remit à sangloter. Ivre de rage, Pico lui envoya une autre gifle.

— Où tu l'as planqué, ce putain de téléphone ?

Serrant de plus belle le cadavre de son protecteur contre lui, Funny n'essayait même pas de se protéger. Passivité qui, au lieu de calmer Pico, décupla son agressivité.

— *Finocchio* ! gronda-t-il en se redressant soudain. Putain de saloperie de petit empaffé !

Et sans prévenir, il lui expédia un grand coup de pied au plexus. Sous le choc, le pauvre Funny faillit lâcher Don Michele. violemment repoussé en arrière, il ouvrit tout grand la bouche, sembla hésiter, pâlit subitement, cherchant visiblement de l'air. Mais sans lui laisser le temps de se ressaisir, le premier flingueur de Don Ettore lui envoya un deuxième coup de pied en hurlant :

— Espèce de sale petit con !

Cette fois, Funny lâcha prise. La bouche ensanglantée, il poussa un gémissement d'animal blessé, tomba sur le côté, vomissant sur le cadavre de Michele Bruggia, hoquetant de souffrance et de chagrin. Mais loin de s'apitoyer, Pico allait de nouveau frapper quand, soudain,

une voix s'éleva dans son dos :

— C'est moche de faire ça, Pico.

Incrédule et suspendant son mouvement, le *primo soldato* se retourna brusquement, le Beretta cherchant une cible, sans véritable conviction. Parce qu'on avait prononcé son prénom. Puis il réalisa qu'il ne connaissait pas cette voix, et le canon de l'automatique remonta vivement. Dans le faible éclairage de la cave, il ne distingua d'abord qu'une grande silhouette imprécise, là-bas, à l'autre extrémité des passerelles. Trop floue, trop sombre.

— C'est vraiment moche, Pico, répéta la voix. Indigne d'un *uomo*. D'autant que le cellulaire dont tu parles, c'est moi qui l'ai.

C'était une voix grave et glacée. Avec un accent étranger. Le temps d'un éclair, Pico avait analysé tout cela et le professionnel qu'il était avait géré l'urgence de la situation. Quand son index enfonça la détente de l'automatique, quand l'arme tressauta dans son poing, quand il vit les éclairs et quand il entendit les détonations, il sut qu'une fois de plus, il avait été le meilleur.

Tout là-bas au bout des passerelles, la grande silhouette venait de basculer sur le côté et Pico sentit une bouffée d'orgueil lui gonfler la poitrine. Cette fois encore, il avait gagné.

Gina Loella rongea son frein. Une impatience mêlée d'anxiété. À croire que la permanence de nuit de la préfecture de Palerme l'avait oubliée.

Un moment plus tôt, après qu'elle eut transmis sa demande d'infos concernant la ligne du cellulaire de la ferme depuis près d'une demi-heure, de lointains bruits de moteurs s'étaient élevés vers le bas des collines. Mais elle avait eu beau s'user les yeux, elle n'avait pas aperçu le moindre phare, et le silence s'était réinstallé. Elle s'était alors persuadée qu'il n'arriverait plus rien, mais peu de temps après, les événements s'étaient précipités. Soudain attiré par deux taches de lumière blanche crevant l'obscurité au loin, son regard avait de nouveau quitté le voyant lumineux d'appel de son GSM pour scruter la nuit avec attention. Les deux taches blanches étaient apparues juste au bas des collines. À environ deux kilomètres. Tous les sens instantanément mobilisés, le sergent Loella s'était subitement redressé sur le siège du Land-Rover, scrutant la nuit et suivant la progression des taches en question. Une voiture arrivait.

Là-bas, les deux taches s'étaient mises à tressauter, signifiant que le véhicule avait quitté la route pour emprunter le chemin conduisant à la ferme. Finalement, il semblait que Bolan ait eu raison, à propos de ce téléphone découvert dans le bureau de la ferme, avec son cadran

endommagé. Quelqu'un avait appelé la cavalerie. Quelqu'un qui lui avait échappé. Une seconde, Gina Loella avait été tentée de l'alerter, mais n'ayant toujours pas ce fichu numéro du cellulaire, c'était impossible et quoi qu'il en soit, il avait déjà dû apercevoir ces phares lui aussi.

Peu après, la voiture en question avait abordé le dernier virage du chemin, avant de disparaître à la vue de Gina, dont la planque se situait trop à l'écart. De toute façon, Bolan lui avait interdit toute initiative, quoi qu'il arrive. Décidément, ce type était insupportable. Presque simultanément, le témoin d'appel du cellulaire de Gina s'était mis à clignoter. Mais au lieu du fonctionnaire de la préfecture de Palerme attendu, c'est la voix de Bolan qu'elle avait entendue prévenir à voix basse :

— Une voiture vient de débarquer à la ferme. Ne bouge pas d'où tu es.

Avec une grimace de dépit, la jeune femme avait essayé d'en savoir un peu plus, mais Bolan avait seulement répété d'un ton sans appel :

— Ne bouge surtout pas. Quoi qu'il arrive.

Puis il avait coupé la communication et, en raccrochant à son tour, Gina s'était demandé comment un tel macho avait pu ainsi tourner la tête à son amie le lieutenant Claudia Simoni. Car Claudia en était amoureuse. Aussi sûr que deux et deux font quatre. Et bien qu'elle s'en défende, Gina ne pouvait nier cette petite pointe d'agacement qui lui fouillait l'estomac quand elle y songeait. Mais bien sûr, ça n'avait rien à voir avec la jalousie...

Maintenant, dix autres bonnes minutes s'étaient écoulées, et aucune nouvelle. Plus tendue qu'elle ne voulait se l'avouer, Gina Loella rongea son frein, lorgnant d'un œil le voyant d'appel de nouveau inerte de son cellulaire. Brusquement, elle en eut assez. GSM en main et Beretta glissé dans sa ceinture de jean, elle quitta le Land-Rover avec précautions, s'en éloigna pour faire quelques pas dans la nature, émergeant du couvert de la végétation où Bolan avait caché le 4x4. Mais alors qu'elle étouffait un bâillement dans sa paume, son regard qui s'était une seconde perdu dans l'ombre des collines avoisinantes se figea soudain.

Ce n'était pourtant presque rien. Rien de plus qu'un simple reflet, perdu quelque part dans la nuit des collines. Mais la forme particulière de ce reflet avait aussitôt alerté le sergent Loella. Elle avait alors senti un petit frisson lui parcourir l'épine dorsale. Un petit frisson désagréable.

CHAPITRE XIII

D'instinct, l'index de Pico avait de nouveau pesé sur la détente du Beretta. À l'extrémité des passerelles, il y avait eu un autre éclair de feu, suivi d'une sorte d'éternuement. Presque en même temps son pistolet cracha pour la troisième fois, visant encore la grande silhouette sombre. Une silhouette qui, bizarrement, avait cessé de basculer sur le côté, et qui lui faisait maintenant complètement face. Jambes écartées, arme à la hanche.

Pico ne sut pas très bien comment tout cela s'était passé, mais son avant-bras droit sembla percuté par une locomotive, et il le vit partir violemment en arrière, tandis que dans un geyser pourpre, le Beretta s'arrachait de son poing pour s'envoler loin de là. Assourdi par l'écho de son propre coup de feu, il lui sembla entendre de nouveau et de très loin :

— Vraiment moche !

Une voix décidément sinistre. Comme ces gongs qui résonnaient à présent sous le crâne du tueur. Puis la douleur survint, et il eut l'impression que son bras lui avait été arraché. Pourtant, il était encore là, accroché à son épaule, inerte, pendant le long de son corps, transformé en fontaine de sang. Pendant ce temps, la grande silhouette s'était matérialisée devant lui, arrivée là sans avoir eu l'air de se déplacer, les dominant lui, Funny et le cadavre de Don Michele, de son ombre menaçante, tandis que sa voix résonnait, pleine de mépris :

— Couché, pourri !

La grande silhouette donna l'impression d'amorcer un pas de danse, et d'un balayage foudroyant, Pico fut catapulté les quatre fers en l'air. Une seconde, le tueur crut qu'il allait tomber dans le foudre, mais l'autre salaud avait bien calculé son coup et il s'aplatit à la fois sur le cadavre de Don Michele et sur Funny. Ruant sauvagement, ce dernier lui agrippa les jambes, essayant de se dégager en émettant des borborygmes furieux. Au-dessus d'eux, la voix sinistre résonna de nouveau :

— Plus bouger !

L'ordre s'adressait également à Fun, qui se recroquevilla,

visiblement terrorisé.

La voix lugubre de l'inconnu reprit :

— Tu n'as pas de chance, Pico.

L'intéressé réalisa alors qu'il n'avait même pas blessé son adversaire. À croire que ce salaud avait le pouvoir d'arrêter les balles, ou de les esquiver. Complètement dépassé, et la volonté peu à peu grignotée par la douleur, il resta immobile et silencieux.

— Vraiment pas de chance, continuait l'inconnu. Croyant qu'il n'y avait plus personne de vivant ici, j'aurais normalement dû repartir. Mais en voyant le téléphone du bureau, avec son cadran cassé et le cadenas arraché, j'ai compris qu'entre ma première et ma deuxième visite, quelqu'un avait sonné le tocsin.

S'adressant à Funny, il questionna :

— C'est toi, qui as téléphoné ?

Toujours apparemment paralysé de peur, Fun secoua négativement la tête. Pendant ce temps et recouvrant son agressivité malgré sa blessure, Pico esquissa le mouvement de se redresser. Mais un des pieds de l'inconnu vint s'abattre sur son épaule, le clouant derechef à la passerelle. Mauvais, le tueur grinça :

— Merde ! Qu'est-ce que tu...

— Dès lors, enchaîna l'inconnu imperturbable, j'ai planqué les cadavres de la cour et la VW à l'écart, et j'ai attendu. Tu vois, j'ai bien fait.

Pico enrageait. Il était tombé dans un piège vieux comme le monde. Mais son cerveau recommençait à fonctionner à peu près normalement. En bon *primo soldato*, il avait de longue date prévu ce genre de situation. Un poignard de commando, fixé à sa jambe droite, sous son bas de pantalon. Très efficace, pour qui savait s'en servir. Et il savait. Mais ce n'était pas le moment. Mieux valait attendre. Tout comprendre, gagner du temps puis saisir l'instant idéal. D'abord, ne pas quitter du regard celui de cet inconnu. Un regard implacable, des prunelles d'acier luisant. Insupportable. Des types de cette trempe, Pico en avait déjà croisé sur sa route jonchée de morts. Rarement, mais il savait les reconnaître au premier contact. Celui-là était un tueur. Un vrai. Pas de ceux qui se donnent des airs parce qu'ils appartiennent à telle ou telle famille régnante, et qui ne font jamais que partie d'un troupeau. Celui-là était un solitaire. Un fauve. Pico avait trop navigué dans la fange et dans le sang du monde du crime pour se tromper. À cet instant, il sut qu'il venait de faire *la* rencontre. Celle sur laquelle ce psychopathe de Lu fantasmaït depuis toujours, et dont il ne cessait de lui rebattre les oreilles. La rencontre mythique. Le couronnement d'une vie de vrai tueur, l'adversaire absolu. Et cette

rencontre-là, c'était Pico qui venait de la faire. Lui dans l'esprit duquel la mythologie n'avait pas sa place. Présentement, deux choses le préoccupaient. Une question et une évidence. *Primo*, pour le compte de qui ce tueur travaillait-il ? *Secondo*, ce même tueur ne lui laisserait aucune chance.

Ce serait donc à lui, Pico, de gérer la situation. Dès que possible. En principe, le temps travaillait pour lui. Mais déjà et comme s'il lui volait ses propres interrogations, le grand type enchaîna :

— Pour qui est-ce que tu travailles, Pico ?

L'accent de l'inconnu et le fait qu'il connaisse son prénom intriguaient vraiment Pico. Oubliant sa douleur, il hésita et, malgré son état, finit par plastronner :

— Toi d'abord. C'est qui, ton boss ?

Impératif absolu, gagner du temps. Ensuite, trouver le moyen de prévenir Gian, et de donner l'alerte. Dans les prunelles d'acier, il lui sembla apercevoir une étrange lueur. Puis, brusquement, le gros tube du silencieux de son arme s'abaissa, visant son genou gauche. Et tandis que l'index de l'inconnu pâlisait lentement sur la détente, la voix lugubre prévint :

— 9 mm SHP. Tu connais ?

Pico connaissait. Ogives expansives aux effets ravageurs. Surtout d'aussi près. Essayant toujours de plastronner, Pico renvoya, cynique :

— Fais gaffe, mec, quand j'ai mal, je pars dans les vapes. Et un type dans les pommes, c'est pas très bavard.

— Sûr, acquiesça le grand type, toujours aussi calme.

Il sembla réfléchir, puis hochant la tête d'un air entendu, il annonça :

— Tu as cinq secondes.

C'était dit tranquillement. Presque amicalement. Mais dans le regard d'acier, la lueur étrange luisait toujours, infiniment dangereuse.

— Hé ! cria Pico, tout orgueil brusquement balayé. On peut s'arranger !

Gagner du temps ! Tout faire pour gagner du temps ! Ne le voyant pas reparaître, Lu comprendrait que...

— Quatre secondes.

Sur la détente de l'automatique, l'index avait encore pâli. Pico connaissait à la fois les caractéristiques techniques du Beretta et l'anatomie humaine. Encore un millimètre, et la bossette de détente serait dépassée. Son genou exploserait alors sous le terrible impact de la SHP. La rotule, les ailerons latéraux, les condyles, les ménisques, ainsi que les tendons et ligaments aussi. Irréparable. Autant dire qu'il

serait infirme... s'il survivait. Car dans son monde, trahir son patron équivalait aussi à un arrêt de mort. Décidé à résister, il argumenta :

— Écoute, mec. Je sais pas qui tu es, mais t'as tort de faire ça. Je suis pas seul et...

— Ah bon ?

Le regard d'acier balaya l'environnement et la voix sinistre renvoya :

— À part toi, je ne vois ici que quatre cadavres et un gamin handicapé que tu frappais comme un sauvage.

— Attends ! Je...

— Trois secondes. Et encore, je suis large.

— Merde ! Arrête ton ciné ! On va discuter et...

— Si tu comptes sur ceux de l'extérieur, coupa la voix sinistre, oublie-les. Tous morts. J'ai fait disparaître les corps. Plus que deux secondes.

Un flot de transpiration dans les reins, le *primo soldato* se mit à crier :

— Putain ! Arrête tes conneries.

— Gian est mort aussi. Une 9 mm dans la cervelle.

Gian ! Le type connaissait aussi le prénom du *contadino*. Il ne bluffait pas.

— Une seconde.

Il avait buté Gian et tous les autres ! Une histoire de dingue.

— Tu bluffes !

Déstabilisé, Pico avait lancé ça sans y penser. Surtout sans le vouloir. Mais il était trop tard. Au même instant, son regard enregistra le mouvement de l'index du grand type sur la détente du Beretta, puis tout se mélangea subitement. Sous lui, Funny avait soudain bougé, et, sans que Pico ne comprenne comment les choses s'enchaînaient, il vit un des bras du débile passer très vite au-dessus de lui, aperçut l'objet brillant dans son poing, entendit l'éternuement du Beretta à silencieux, sentit sa jambe gauche exploser, et, tandis que le bras de Funny s'abaissait, il encaissa un terrible choc à l'abdomen, suivi d'une intense brûlure. Comme secoué par une violente décharge électrique, son corps sursauta. Il ouvrit une bouche démesurée mais, au lieu du cri attendu, seul un gémissement s'en échappa. Bref, aigu. Halluciné et les entrailles transformées en volcan, il comprit alors ce que le poing de Funny serrait si fort sur son ventre à lui.

Le manche d'un poignard ! Son propre poignard de commando ! Or c'était impossible. Ce poignard, il était dans sa gaine, bien planqué

contre son mollet, sous sa jambe de pantalon !

Ça n'avait été qu'un simple reflet blême. Juste à l'instant où la lune à son deuxième quartier apparaissait dans une brève déchirure des nuages. Cela s'était passé environ une minute plus tôt et n'avait pas duré plus de quelques secondes. Maintenant, il n'y avait plus rien et Gina commençait à se dire qu'elle s'était fait des idées. Essayant de s'en persuader, elle demeura ainsi un petit moment, avant d'esquisser une grimace. Idées ou pas, il fallait vérifier. Impératif, malgré les consignes de Bolan. Qu'elle le veuille ou non, son instinct de flic reprenait le dessus.

Regagnant le Land-Rover, elle y abandonna provisoirement le cellulaire, fonction messagerie activée. Puis Beretta glissé sous sa ceinture de jean, elle quitta de nouveau le 4x4 avec précautions, pour se couler une nouvelle fois dans le maquis. En silence, elle progressa ainsi à flanc de pente, longeant bientôt une zone plantée de vignes, gravit ensuite l'autre coteau, se faufilant entre les troncs d'une oliveraie. Tout cela, sans perdre du regard l'endroit où elle avait aperçu le reflet. Enfin, parvenant au sommet d'un plateau broussailleux, elle s'accroupit doucement, ne laissant dépasser des buissons que le haut de sa tête, observant le secteur d'un regard aigu.

D'abord, elle ne vit rien, et elle pensa qu'elle s'était décidément fait des idées. Mais alors qu'elle allait reprendre sa progression, elle se statufia soudain, tandis que son rythme cardiaque s'accélérait d'un coup.

Ce n'était rien qu'une forme ramassée se découpant à peine sur le fond de la nuit. On aurait dit un fauve à l'affût, sauf qu'il s'agissait d'une silhouette humaine, positionnée légèrement de profil, massive. Apparemment celle d'un homme. Un genou à terre et les mains au niveau de la face, tenant quelque chose devant ses yeux. Quelque chose que la jeune femme identifia aisément. Une paire de jumelles. Énorme. Le fameux reflet fugitivement aperçu d'en bas grâce à la brève apparition de lune. Reflet double et très caractéristique. Immobile, le type ne l'avait pas entendue arriver, et le sergent Gina Loella put l'observer à loisir, notant que les jumelles étaient exactement pointées sur la ferme, située en contrebas. Au passage, Gina s'aperçut qu'un angle de bâtiment masquait une partie de la cour, et que d'ici, on ne pouvait voir ni la VW de feu Vanni l'indic, ni le côté droit de la Fiat arrivée plus tôt. Et, super jackpot, on ne voyait absolument pas le Land-Rover. Volontairement ou non, Mack Bolan avait parfaitement choisi son lieu de planque.

Ignorant depuis combien de temps cet inconnu était là, Gina se

demandait s'il avait pu repérer l'Exécuteur. Maintenant, elle se souvenait des lointains bruits de moteurs perçus avant de voir arriver la Fiat. Plusieurs ronflements, mais pas de phares. Cela signifiait plusieurs véhicules, dont on souhaitait peut-être qu'ils passent inaperçus. Dans ce cas, il pouvait s'agir d'un piège. Quelqu'un de la ferme avait pu s'arranger pour donner l'alarme.

Tous les sens mobilisés, le sergent Loella réfléchissait à toute vitesse. Elle cherchait la bonne attitude. La bonne décision. Cette nuit, elle n'était pas en opération de police, et ne pouvait compter ni sur son statut, ni sur ses collègues. Elle était hors la loi, associée de sa propre volonté à un tueur professionnel recherché à la fois par toutes les mafias et par toutes les polices de la planète.

Ça faisait beaucoup de monde. Beaucoup de risques aussi. À cet instant, pourtant, Gina Loella se moquait du danger. Elle pensait à Bolan et à ceux qu'il n'allait pas manquer de rencontrer. Car elle le savait maintenant, ils étaient bel et bien tombés dans un piège. Et ce type aux jumelles n'était qu'un élément du guet-apens. À présent, sa décision était prise. Elle devait battre en retraite et tenter d'alerter ce macho qui se croyait invulnérable. Si possible avant qu'il ne soit tué.

Déjà, Gina Loella avait reculé, et elle allait se retourner pour faire le chemin en sens inverse, quand son dos buta contre quelque chose. La clouant alors sur place, une voix grinça :

— Tu t'ennuies, avec nous ?

CHAPITRE XIV

Tout s'était passé si vite que l'Exécuteur n'avait qu'à peine vu le mouvement du jeune attardé mental. En même temps qu'il était surpris par sa rapidité, il se traitait intérieurement de tous les noms. Mais il était trop tard. Affichant un rictus de triomphe, le jeune Fun avait agrippé les cheveux de Pico, lui tirant la tête en arrière, imprimant à présent un mouvement tournant au manche du poignard. À ce régime, les tripes du *soldato* devaient déjà être dans un sale état. À cet instant, le gémissement de Pico cessa, laissant place à un cri terrible.

— Stop ! cria Bolan à son tour.

Il s'était précipité, avait réussi à saisir le bras tenant le poignard, mais le simple d'esprit était d'une force surprenante. Les doigts réunis en pince, l'Exécuteur dut lui écraser le biceps pour qu'il relâche enfin son étreinte. Feulant comme un fauve, Funny se rejeta en arrière, envoyant de violents coups de pied, crachant des propos incohérents, dardant sur sa victime un regard de fou. D'une clé au coude, Bolan lui fit lâcher le poignard mais, décidément incontrôlable, Funny ruait dans tous les sens, au risque de se briser l'articulation. Au passage, il parvint à toucher Bolan à la jambe, faillit recommencer. Alors, l'Exécuteur frappa. Un seul coup de crosse, très sec, à la pointe du menton. Pas pour faire mal, juste pour endormir un peu. Funny parut touché par la foudre, son regard chavira et il retomba lentement en arrière. L'attrapant in extremis par le col, Bolan le retint, lui évitant la chute dans le foudre. Puis il se pencha sur Pico.

Le *soldato* était mal en point. Le teint déjà cireux et le regard voilé. Ecartant ses mains crispées sur son ventre et ouvrant sa chemise trempée de sang, l'Exécuteur examina la blessure. Vilaine. Dans les boyaux, ça ne pardonnait pas. À moins de soins immédiats, Pico était fichu. Redressant la tête du blessé, Bolan appela :

— Pico ! Tu m'entends ?

D'abord, il sembla que rien ne se produirait, puis, très faible, la voix du moribond s'éleva dans un souffle :

— *Medico...*

Un médecin. Toujours le même refrain. L'Exécuteur renvoya :

— Quand tu auras parlé. Je veux le nom de ton boss. Vite.

À croire que Pico n'avait même pas entendu la question. Une mousse rougeâtre sourdait à présent entre ses lèvres livides, et ses yeux se voilaient de plus en plus. Enfin, alors que l'Exécuteur ne l'espérait plus, le *soldato* parvint à graillonner :

— T'as eu... tort, connard ! T'as eu... vachement... tort !

Intrigué, Bolan se pencha davantage, interrogea :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Visiblement au bord du coma, Pico toussa, cracha un peu de sang, avant de secouer lentement la tête, son regard vitreux perdu dans le vague.

— Tort ! Va... chement to...

Ce furent ses derniers mots. Ses prunelles basculèrent complètement, un râle s'échappa de sa gorge et il se mit à geindre faiblement. Le début du grand Voyage.

Fouillant le moribond, Bolan trouva quelques milliers de lires, et un permis de conduire, portant une adresse à Palerme. Sans doute ancienne, ou de complaisance, comme dans la plupart des cas analogues rencontrés par l'Exécuteur. Les tueurs avaient rarement de domicile fixe.

En découvrant la gaine de cuir fixée à la jambe du *soldato*, le guerrier comprit que le poignard venait de là, et que Fun l'avait subtilisé au début de leur empoignade. Plutôt doué, le gamin. Il ignorait qu'outre l'acrobatie, Fun s'était également tâté dans la prestidigitation pendant son stage au cirque. En revanche, Pico devait le savoir. Il aurait dû se méfier.

Ramassant le Beretta de Pico, le guerrier se pencha sur Funny, le réveillant en quelques gestes simples. Encore groggy, le jeune handicapé battit des paupières, fixa sur Bolan un regard indécis, avant de se redresser lentement. Veillant au grain, Bolan le laissa faire, mais, ayant visiblement renoncé à toute violence, Funny alla s'agenouiller près du cadavre de Michele Bruggia, le serrant de nouveau contre lui. Deux grosses larmes coulant sur ses joues, il se remit à bercer le corps, reprenant son leitmotiv de gémissement.

Le rejoignant, Bolan tenta d'intervenir :

— Fun ! dit-il. Il faut punir les méchants qui ont fait ça. Est-ce que tu veux m'aider ?

Ayant depuis le début compris le problème mental de Fun, il savait que seules la douceur et la patience auraient une chance de réussir. Mais tanguant sur lui-même tel un homme ivre et serrant toujours le cadavre contre lui, l'innocent ne semblait plus rien

entendre. Bolan insista :

— Fun ! Moi je peux t'aider. Tu dois me faire confiance.

Cette fois, le jeune homme leva enfin les yeux, mais ce que Bolan vit dans son regard lui fit presque honte. Honte d'être un homme, honte d'être « normal », honte de ne pas savoir pénétrer cette âme qui souffrait si fort. Cette misère-là était la plus terrible. La plus insoutenable. Car elle ne laissait aucune issue à celui qu'elle frappait. Et la côtoyer ainsi faisait mal. Car on était impuissant. Pourtant, ce que le guerrier solitaire lut à cet instant dans ces yeux noyés de désespoir lui redonna une lueur d'espoir. La confiance. Ce ne fut certes qu'une expression fugace, mais il réalisa que Fun avait compris. Il ne lui voulait aucun mal, il l'avait même défendu contre Pico. Et comme pour bien préciser son message muet, Funny articula en secouant doucement le cadavre de son protecteur :

— *Pa e morto !*

Ce n'était pas une question. Il avait compris et tenait à ce que Bolan le sache également.

— *Si, Fun, Pa e morto. Spiacente.* Désolé pour toi.

Il réfléchit un instant, avant de proposer :

— Tu connais quelqu'un à prévenir ? Quelqu'un qui s'occuperait de toi ?

D'abord, il crut que Fun n'avait pas saisi, mais il lui fallait seulement un peu plus de temps qu'aux autres. Quand cela fut fait, l'ex-acrobate secoua négativement la tête, d'un air obstiné.

— *No.*

— Vraiment personne ? Réfléchis bien.

— *No.*

C'était net, et à voir l'expression de Fun, Bolan sentit qu'il ne servirait à rien d'insister. Il allait se redresser, quand semblant soudain se rappeler quelque chose, Fun s'exclama, l'expression changée :

— *Si !*

Attentif, Bolan fronça les sourcils.

— Qui ça ?

— *Il religioso !*

— Tu veux dire, le curé du village ?

— *Si.*

Comme piste possible pour remonter jusqu'au *capo* local, c'était plutôt maigre. Mais selon toute évidence, Fun ne lui apprendrait rien de plus. Dépité, Bolan hocha la tête.

— *Bene*, dit-il seulement. Je vais arranger ça. Ne bouge pas d'ici.

Au regard que Fun leva encore sur lui, le guerrier sut qu'il obéirait. Avec une petite tape amicale sur l'épaule, il lui répéta :

— *Bene*, Fun. *Bene*.

Soulagé, il se redressa puis, MAC. 10 en bandoulière et Beretta au poing, il quitta la cave. Il n'avait plus qu'un désir. Aller se coucher. Mais avant, il fallait joindre le curé du secteur. Une promesse était une promesse.

— Tu t'ennuies, avec nous ?

En entendant la voix dans son dos, Gina Loella s'était instantanément sentie glacée de la tête aux pieds. Elle n'avait rien entendu venir ! Elle s'était fait avoir !

Liquéfié le temps d'une paire de secondes, son cerveau avait douté de la réalité. Et si c'était la police ! Mais flics ou pas et comme un voile qui se déchire, l'évidence s'était imposée. Le piège qu'elle venait d'éventer se refermait sur elle. À dix mètres, le type aux jumelles avait sursauté, se retournant subitement, dans sa direction et, déjà, une main brutale venue de derrière elle s'insinuait sous son blouson à la recherche d'une arme. Elle sentit des doigts rudoyer son sein gauche et tandis qu'elle cherchait à se dégager, la voix grinçante s'exclama :

— Putain ! Une gonzesse !

Simultanément, et révoltée par cette main fousseuse, Gina était redevenue le sergent Loella et, dans la seconde suivante, le souvenir des gestes répétés des milliers de fois à l'entraînement arrivait enfin à son cerveau, pendant que la voix lançait, excitée :

— Putain ! La salope !

Une quasi-certitude, ce n'était pas la police. Tandis que la pogne lui pétrissait carrément la poitrine, Gina avait senti le type presser son bas-ventre contre sa croupe, imprimant un vulgaire mouvement de piston tout en répétant :

— La salope ! Quel cul !

Maintenant Gina Loella ne sentait plus rien. Indépendante, sa dextre avait filé vers sa ceinture, se refermant aussitôt sur la crosse de son Beretta. Sans la surprise puis l'excitation de ce salaud, elle n'aurait sans doute pas eu le temps d'agir. Profitant des circonstances, elle pivota brusquement du buste, échappant ainsi à l'arme de son agresseur qui glissa sur son flanc. L'instant d'après, le canon du Beretta pivotait vers l'arrière, tandis que son index pressait la détente.

La détonation éclata dans la nuit comme un coup de canon. Il y eut un cri bref, suivi d'un deuxième coup de feu, puis d'un troisième. Touché, le salaud avait marqué un violent recul, mais son index avait

lui aussi enfoncé la détente de son arme, alors que Gina lâchait sa deuxième balle. Sans grand espoir d'atteindre le type aux jumelles, car celui-ci avait plongé dans les buissons. Elle espérait seulement que Bolan entendrait les coups de feu. Dans cet espoir, elle allait plonger dans la nuit pour s'enfuir en envoyant une troisième 9 mm dans la nature, quand une masse énorme lui tomba dessus, l'envoyant à terre, roulant sur elle et l'entraînant dans la pente du terrain dans un roulé-boulé infernal. Malgré cela, Gina put encore une fois presser la détente du Beretta, essayant de toucher son agresseur. En vain. Elle perdit son bonnet et, tandis que leur chute s'arrêtait brusquement, des doigts durs comme des pinces s'étaient refermés sur son poignet et le tordaient brutalement.

— Salope !

La voix de l'obsédé ! Gina l'avait raté ! Au même instant, elle entendit nettement craquer son articulation. Elle voulut encore résister, son index tenta une dernière pression sur la détente, mais le salaud était trop fort. Il allait lui arracher le doigt et lui briser le poignet en prime. Gina sentit le Beretta lui échapper, puis lui agrippant les cheveux à pleine poigne, le vicieux grinça de plus belle :

— Sale pute ! Je vais te défoncer !

Il avait l'haleine fétide et Gina en eut le cœur soulevé. Puis d'un coup, la poigne rabattit sa tête, la cognant violemment au sol avec un grognement excité.

— Putain !

L'insulte résonna sous le crâne de Gina en un écho sinistre, elle eut l'impression que sa cervelle explosait, et elle plongea dans un gouffre sans fond.

CHAPITRE XV

Mack Bolan émergea dans la grange, hésita, passa dans le réduit-bureau et fit de la lumière, avant de glisser le Beretta dans sa ceinture. Autant régler le cas de Fun tout de suite. Dans le meuble classeur, il finit par dénicher un annuaire de l'année précédente, où il trouva le numéro du presbytère de Santa Cristina. Il manœuvra le cadran cassé, entendit une sonnerie, puis une voix ensommeillée qui grommela :

— *Pronto !*

Bolan aurait pu essayer de préparer une fable quelconque, mais après avoir vérifié qu'il s'agissait bien du curé en question, il se contenta de déclarer d'une traite :

— *Padre*, je suis à la ferme de Michele Bruggia. Il est mort, et le jeune Funny m'a chargé de vous appeler. Il a peur, il est désespéré et il compte sur vous.

— *Dio moi !* s'exclama le ministre de Dieu. Que dites-vous !

— *La verità, padre*. Funny vous attend. *Grazie*.

Bolan raccrocha aussitôt, espérant que le prêtre ferait le nécessaire. Maintenant, plus question de s'attarder dans le secteur. Les flics allaient débarquer en masse.

Il retraversait la grange, quand il lui sembla percevoir une sorte de détonation lointaine. Instantanément en alerte et le Beretta au poing, il émergea à l'extérieur. Dans son autre main, le MAC 10 était venu se loger comme par enchantement. Mais personne ne l'attendait dans la cour et plus de coups de feu. Pourtant, son inquiétude grandissait.

Gina ! Gina avait des problèmes !

Sautant d'une zone d'ombre à une autre, il quitta la ferme, se retrouva à la limite des vignes et du maquis, s'enfonça dans ce dernier, se déplaçant avec l'aisance d'un chat. Atteignant le sommet du mamelon derrière lequel il avait caché le Land-Rover, il fouilla la nuit du regard, distingua la forme claire du véhicule. Tout semblait normal. S'emparant du cellulaire de Michele Bruggia, il composa le numéro de celui de Gina, entendit une sonnerie, puis enfin, la voix de la jeune femme :

— *Buon giorno*, je suis absente en ce moment, mais laissez-moi

votre message et...

Une messagerie vocale ! Gina ne se serait jamais mise sur messagerie dans ces circonstances. Elle avait un problème.

Coupant le contact, l'Exécuteur se faufila dans les buissons, et après une prudente progression dans le maquis, atteignit le 4x4 par derrière, scrutant l'obscurité à se faire mal aux yeux. Toujours rien. Se redressant légèrement, il risqua un œil par la lunette arrière. Mais apparemment, la jeune femme n'était pas là, et il en eut confirmation l'instant d'après en ouvrant sa portière. Sur le siège du passager gisait le cellulaire de la jeune femme, mais il ne vit aucune trace de violence, et depuis ce qu'il avait pris tout à l'heure pour un coup de feu, rien ne s'était produit. Y avait-il eu d'autres détonations avant qu'il ne quitte la cave de la ferme ? Gina s'était-elle aventurée dans la nature pour essayer de voir ce qui se passait ? S'était-elle tout simplement éloignée pour une raison plus personnelle ? Autant de questions qui trottaient dans la tête de Bolan.

Il lui avait pourtant dit de ne pas bouger !

Consultant machinalement la messagerie du cellulaire, Bolan s'aperçut qu'elle avait été activée deux fois et il décida d'écouter. Le premier message était le sien, le deuxième émanait d'un homme qui donnait simplement un numéro de téléphone mobile, dont l'abonné s'appelait Michele Bruggia. L'appel venait d'avoir lieu. Bolan comprit que Gina avait interrogé les services de police concernés avant de s'éclipser. Il avait désormais les coordonnées du cellulaire confisqué, mais ça ne résolvait pas le problème de la disparition de Gina.

Rarement depuis le début de sa croisade infernale contre la mafia, l'Exécuteur s'était senti aussi indécis. En pleine nuit et dans ces collines inconnues, il ne voyait pas comment retrouver Gina. Il ne savait même pas dans quelle direction elle était partie. Dans ces conditions, il n'avait qu'une alternative. Soit partir à l'aventure, soit rester ici et se contenter d'attendre. Une décision plus délicate qu'il n'y paraissait. Car l'Exécuteur était certain d'une chose : ce qu'il avait entendu en quittant la ferme était bel et bien un coup de feu. Et, directement ou non, il sentait que Gina était concernée.

— Putain ! Quel cul !

Pistone venait de laisser tomber le corps inerte de Gina Loella sur la banquette arrière de la Santana, considérant la croupe de la jeune femme sous le jean avec des yeux qui lui sortaient de la tête. Andréa, le *soldato* aux jumelles qui arrivait sur ses talons, s'exclama à mi-voix :

— Hé ! Tu saignes !

— Je sais, renvoya Pistone en haussant ses massives épaules. Fais

pas chier !

Pistone était un obsédé sexuel psychopathe. La vue du moindre bout de jupon le rendait littéralement malade d'envie, et cela avait parfois posé quelques problèmes. Mais c'était un colosse et pour Fabio Lucci, leur *caporegime*, sa force herculéenne ainsi que sa science du meurtre à mains nues en faisaient un précieux élément. Il suffisait de savoir le gérer, et Lu savait. Seulement cette nuit, Lucci et le reste de l'équipe envoyée sur place par le boss étaient restés en bas des collines, non loin de l'« usine », une des bases opérationnelles de la famille. Pour le cas où la police aurait planqué par ici. Jetant les grosses jumelles passives à intensification de luminosité sur le siège avant, Andréa vit la manche de blouson de Pistone poisseuse et rouge. Il prévint à mi-voix :

— Tu saignes beaucoup.

Andréa était un grand type tout en os, dont la particularité était de savoir toujours garder son calme. Il était le spécialiste des planques et le colosse lui était souvent adjoint en couverture. Mais, pour le moment, Pistone avait un problème. Il avait envie... très envie de la fille.

La balle de cette salope l'avait touché dans le gras du biceps gauche, mais il aurait pu transporter deux filles comme celle-là d'un seul bras. Ce qu'il avait fait pour rallier leur 4x4 dissimulé à l'écart. Dès le début de sa lutte avec la fille dans le maquis, il était devenu comme fou. Sans la présence de ce con d'Andréa, il l'aurait violée sur place. Depuis, un volcan se déchaînait dans son bas-ventre, et il n'avait pas l'intention de laisser passer une telle occasion. Surtout depuis qu'il voyait la fille dans la lumière de l'habitable. Un tanagra. Des seins durs et pointus, une croupe ronde et ferme comme des jambons de San Daniele. À devenir dingue. Cette pute était toujours dans les vapes, et il suffisait de lui baisser son jean pour...

— C'est peut-être une flic, merde !

Le ton d'Andrea était inquiet et Pistone lui en voulut. Les craintes de son collègue contrariaient ses fantasmes.

— C'est pas une flic, renvoya-t-il, mauvais, en jetant les papiers trouvés dans le porte-carte de Gina. Même femelles, les flics se baladent toujours avec leur carte de flic.

— *Bene*, grogna son collègue. Je préviens Lu.

— C'est ça ! ricana Pistone en laissant courir ses énormes mains sur le jean tendu de Gina. Mais à mon avis, il est déjà prévenu, Lu.

La nuit, quatre coups de feu, ça s'entendait de loin !

Perdu dans ses songes de viol, Pistone avait déjà débouclé la ceinture du jean de Gina et fait sauter le premier bouton de la

braguette. Quand après le troisième bouton, son regard accrocha le liseré blanc du slip, il devint comme fou. Le feu aux reins et la sueur au front, il enfouit une main sous le denim bleu, commençant à pétrir la chair tendre.

— Arrête, merde ! cria presque Andréa. C'est pas le moment !

Il avait son cellulaire en main et, déjà, une voix grésillait dans l'écouteur.

— Lu, annonça aussitôt Andréa en surveillant le colosse du coin de l'œil. On a trouvé quelque chose.

Roulant des yeux furieux à l'adresse de Pistone qui avait repris ses attouchements, il résuma la situation à mots couverts et, à l'autre bout de la ligne, le *caporegime* s'inquiéta :

— Sûr qu'elle est pas flic ?

— Sûr.

Un silence, puis de nouveau Lucci :

— Elle peut pas être toute seule, cette gonzesse.

— C'est ce que je me suis dit, mais personne s'est pointé après les coups de flingue.

— Et Pico ? Et le *nuovo* ?

— Pas de nouvelles. Toujours à la ferme.

— Pas normal, décréta le *caporegime*. Je vais les appeler. Si ça répond pas, j'envoie Para voir ce qui se passe. Pendant ce temps, rappliquez fissa avec la fille.

— *Bene*, acquiesça Andréa avant de couper le contact.

Si quelqu'un était capable de traverser un cordon de flics sans se faire repérer, c'était bien Para. Ex-parachutiste et tête brûlée spécialisée dans la bagarre au couteau, il n'avait pas son pareil pour vous tomber dessus sans prévenir. Une véritable mangouste.

À cet instant, Gina, que la main de Pistone fouaillait toujours, émit une légère plainte. Andréa la vit battre des paupières, ouvrir des yeux indécis, avant de les ouvrir tout grand, et de lancer dans un véritable hurlement :

— Non, pourri !

— Putain ! cracha l'immense Pistone.

Et, à la volée, il lui envoya son poing dans l'estomac, stoppant net son hurlement. Tandis que, souffle coupé, Gina se tordait sur la banquette en cherchant de l'air, le colosse lui expédia un deuxième coup de poing. En pleine tempe.

Tapi dans les broussailles à l'écart du Land-Rover et guettant le moindre frémissement alentour, Mack Bolan avait presque sursauté. Un cri. Lointain, mais assurément poussé par une femme. Il n'avait pas compris le propos, mais il était sûr d'avoir reconnu la voix de Gina. L'instinct. Se redressant, il prêta l'oreille, Beretta au poing et retenant son souffle. Après un instant de silence, il décida d'agir et s'élança dans la direction du cri. Un moment plus tard, alors qu'il prenait pied sur un entablement rocheux surplombant un large vallon, un grondement de moteur résonna soudain. Il se précipita, entendit le moteur s'emballer, arriva au bord de l'entablement, découvrit un sentier abrupt aboutissant à un chemin plus large et situé en contrebas, où une voiture démarrait en trombe. Un 4x4 foncé, dont la silhouette se fondit rapidement dans la nuit.

— *Shit* ! jura l'Exécuteur, impuissant.

En voyant les feux du véhicule disparaître dans le lointain, il se sentit soudain découragé. Presque épuisé. Il en était certain, ce 4x4 venait d'enlever Gina sous ses yeux.

Vivante ou déjà morte ? Mais à ce stade, cela ne changeait plus grand-chose. Même vivante, il ne pouvait plus rien pour elle. Les ordures qui l'avaient enlevée ne lui laisseraient aucune chance. Ils allaient la torturer, lui faire cracher tout ce qu'elle savait, et on ne retrouverait jamais son cadavre. Finalement, ça ne ferait qu'un flic de moins à l'appel. Dans cette Sicile, ancestral berceau de la mafia, on n'en ferait pas une maladie.

Déjà, de sales petits remords lui grignotaient la conscience. Il le savait, il n'aurait jamais dû accepter cette association avec l'amie de Claudia Simoni. Jamais !

Don Ettore était soucieux. Et de mauvaise humeur. Avec cette histoire, on l'avait privé du plaisir de sa ronde quotidienne à la cave. Face à lui dans le bureau qu'il avait réintégré, son état-major ne pipait mot. Dans ces moments-là, mieux valait se contenter d'attendre les ordres, et de les exécuter. Son regard noir et dur planté dans le mur face à lui, le *capo* de Palerme réfléchissait à toute vitesse. Dans l'amplificateur du téléphone, la sonnerie de celui de son demi-frère résonnait depuis presque une minute, et dans le cellulaire posé sur le sous-main, celle du GSM de Michele en faisait autant. Complètement anormal. Même ce débile de Funny aurait dû répondre.

— *Problema*, souffla-t-il pour lui-même.

— Ils sont peut-être tous dehors, osa soumettre Pietro Bivone.

Posant son regard noir sur son *consigliere*, le *capo* secoua la tête,

agacé.

— Pourquoi pas partis en pique-nique, pendant que tu y es !

Semblant jusqu'alors plongé dans de profondes pensées, le *primo tenente*, Giuseppe Verano, secoua la tête à son tour pour déclarer d'un air préoccupé :

— On a une couille.

Ce qui résumait parfaitement son état d'esprit. Et poursuivant son idée, il demanda :

— On envoie le Para, *padrone* ?

Le boss de Palerme se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et répondit :

— *Immediatamente.*

Puis, coupant le haut-parleur de son téléphone de bureau, il ajouta à l'adresse de son *primo tenente* :

— Dis à Lu que je *veux* savoir qui est cette fille. Dans moins d'un quart d'heure.

Il n'avait qu'à peine insisté sur le verbe vouloir, mais cela signifiait très clairement deux choses. C'était un ordre absolu, et peu importaient les moyens d'y obéir. Seul, le résultat comptait.

CHAPITRE XVI

Para adorait ce type de mission. Quand Lu lui avait ordonné d'aller voir à la ferme ce qui se passait et de ne pas se montrer en cas de problème, il s'était senti rajeuni de quelques années. Ramené d'un coup aux temps de l'Afrique, quand il était mercenaire, et qu'on lui confiait les opérations de reconnaissance en terrain ennemi. Depuis son retour au pays et son engagement dans la famille Aragona, il n'avait plus jamais rien fait de tel. Ici, les guerres de brousse n'avaient plus cours depuis longtemps, et son action se limitait aux « punitions » en tous genres. Heureusement, avec un peu de chance, cette nuit serait peut-être un peu plus drôle. Une pénétration en terrain adverse ! Le pied !

Car, il en était sûr, la ferme était devenue secteur ennemi. Son instinct de chasseur d'hommes l'en avait persuadé sitôt son débarquement sur site.

Équipé de jumelles passives et d'une mini torche électrique, il avait abandonné son Autobianchi loin à l'écart, avec le cellulaire prévu pour dire ce qu'il aurait découvert. Pour seul armement, il n'avait emporté qu'un automatique autrichien Glock en « acier plastique » et à silencieux. Avec l'assurance des vrais guerriers, il s'était avancé en terrain le plus couvert possible, parfaitement silencieux sur les semelles de ses baskets montantes. Vêtu d'une combinaison de saut foncée et la face hâtivement « maquillée » de brun, il s'était fondu dans le maquis, progressant avec précautions vers l'objectif. Enfin, parvenu en vue de la ferme et choisissant une position légèrement en surplomb, il s'était allongé dans les buissons, sacrifiant à une longue observation, par jumelles passives interposées. Grâce aux infrarouges, il avait pu y voir quasiment comme en plein jour et, maintenant, son analyse était faite.

Il était effectivement sur terrain ennemi. Certains détails ne trompaient pas l'ex-soldat de fortune Benito Grasi, alias Para. Personne autour de la ferme et la Fiat de Pico était là, stationnée dans la cour, visiblement vide. Éléments apparemment rassurants, mais soit tout le monde était ivre-mort dans la cave, au point de ne pas répondre au téléphone, soit un problème s'était présenté. Un ennui sérieux. Rien à voir avec les flics, car Pico ou un autre aurait aussitôt

alerté le boss. Et puis, la Fiat n'aurait pas dû rester sans occupant. Pour ce genre d'opération de contrôle, les consignes de Lu étaient strictes et Pico respectait les ordres. Para le savait, il avait maintes fois pu le vérifier. Moralité, une raison extérieure inconnue avait obligé le *primo soldato* et le *nuovo* à quitter la bagnole.

Restait donc à découvrir cette raison. Para ne repartirait pas sans savoir. C'était le but de sa mission.

Certain que les environs étaient déserts, il quitta son poste, descendit la colline à pas silencieux, s'aidant parfois des jumelles passives pour mieux s'orienter. Arrivé au niveau du chemin, il bifurqua, contourna le corps de ferme pour atteindre l'issue qu'il s'était choisie. Le sous-toit de la grange la plus ancienne, dont le haut du mur s'arrêtait à quelques dizaines de centimètres de la charpente, ménageait un espace de ventilation pour le foin. Mince et agile, Para s'y glissa aisément. Parvenu au faîte du mur, il s'y allongea, Glock au poing et guettant le moindre bruit. En vain. La ferme semblait complètement déserte, et les fenêtres de la partie habitation étaient éteintes. Vraiment bizarre. Si Don Michele avait été couché, la lumière serait éteinte partout, or elle brillait dans la cour, et dans les granges. Et les *contadini* de garde seraient à leurs postes.

À présent, il se sentait mal à son aise. Oppressé. Impression qu'il avait rarement ressentie au cours de sa vie de violence.

Tous les sens en alerte, il sauta à l'intérieur, traversa la grange comme une ombre, arriva au réduit-bureau. D'un coup de mini-torche, il vérifia que tout était normal, quitta le secteur pour aboutir à la deuxième grange, où s'ouvrait la première rangée de soupiraux d'aération de la cave. Y risquant un œil, il ne vit rien de particulier. La lumière y brillait, mais aucun son n'en provenait.

Pour voir l'autre côté sans descendre au sous-sol, il fallait passer dans l'ancienne écurie du bout de la ferme. Mais l'escalier était là. Autant l'utiliser. Parfaitement silencieux sur les marches en pierre, l'ancien mercenaire se glissa dans la pénombre. Comme animé d'une vie propre, son poignard de commando s'était logé dans son autre poing et, quand ses yeux passèrent enfin sous le linteau de l'entrée de la cave, quand il découvrit le macabre spectacle qui s'offrait à lui, il sentit ses nerfs se nouer un bref instant.

Les trois neveux étaient là, répandus sur la terre battue, baignant dans de grandes flaques rouges et gluantes, dont Tonino, avec un trou en plein front. Tous morts. Une odeur écœurante flottait dans l'air immobile, mélange de vin et de sang.

Instantanément, Para avait redressé le canon du Glock, cherchant instinctivement une cible. Levant les yeux, il aperçut les formes à travers les lattes des passerelles, réalisa qu'il s'agissait de deux autres

cadavres. D'un bond, il fut dans la cave, se faufilant entre les foudres, s'attendant à essuyer le feu de l'adversaire. Rien ne se produisit. L'instant d'après, il se retrouvait sur le premier praticable, butant dans le cadavre de Pico avec son poignet droit explosé et son abdomen ensanglanté, découvrant le corps détrempé de Don Michele. Noyé. Cela se voyait à sa face cyanosée, à son corps gonflé. Un noyé qu'on avait sorti du foudre après sa mort.

De plus en plus mal à l'aise, Para avait l'impression de devenir fou. Un détail avait frappé son regard de professionnel. Il venait de découvrir six morts d'un coup, mais pas une seule arme. *On* les avait toutes fait disparaître. À croire que ceux qui avaient accompli ce massacre montaient une collection.

Qui avait pu faire ça ? Les autres *contadini* ? Payés par une famille concurrente ? Impossible. Pour eux, c'était la mort à brève échéance. Personne en Sicile n'aurait songé à s'attaquer aux Aragona. Don Ettore était trop puissant. Tout le monde savait qu'il serait bientôt au sommet de la *Cupola*. Impossible. Dément.

Retenant son souffle sans s'en rendre compte, le tueur demeura un instant déconcerté. Puis, toujours en vrai professionnel, il se dit qu'il n'avait accompli que le premier volet de sa mission. Restait celui du rapport. L'esprit quelque peu dérouté mais toujours efficace, il quitta la passerelle et, surveillant ses arrières, il réintégra bientôt le réduit-bureau. Remisant le poignard dans sa gaine cuissarde, il décrocha aussitôt le téléphone pour composer le numéro du mobile de Lu. Suspendant soudain son geste, il hésita, réalisa l'absence de tonalité dans le combiné, considéra l'appareil d'un regard incrédule, se rendit compte que le fil de jonction manquait. Arraché, disparu.

— *Sangue di...*

Son reste d'exclamation dans la gorge, il laissa retomber le combiné, se rua hors du bureau, traversa la grange au pas de course, émergea dans la cour, Glock toujours brandi, mais pourtant certain qu'il n'y avait plus personne de vivant ici. Il fallait rejoindre l'Autobianchi, appeler Lu avec le cellulaire, retourner à l'usine.

Jetant à peine un regard à la Fiat de feu Pico, il se demanda ce qu'était devenu Gian, le *nuovo*. Mais le temps n'était plus aux questions. L'arme toujours en batterie et tournant sur lui-même comme il le faisait en Afrique quand il fallait investir un lieu ouvert, il répétait déjà les phrases de son rapport dans sa cervelle. Mais alors qu'il allait franchir l'entrée de la cour, son bras armé encaissa un choc énorme et, tandis que le Glock échappait à sa main, la détonation résonna dans son dos. Sèche, rageuse. Le Glock s'envolait en tournoyant et, dans un réflexe instantané, l'ancien mercenaire fit le geste de vouloir le rattraper. Mais son bras droit lui fit si mal qu'il ne

put contenir un cri rauque. Complètement déstabilisé, son cerveau cherchait à comprendre. Mais il y eut un deuxième coup de feu et une balle ricocha tout près de son pied en zonzonnant sinistrement. Dépassé, Para fit un bond de côté, réalisa que sans arme il était fichu, plongea pour essayer de rattraper le Glock, mais ce dernier avait glissé trop loin, et une autre balle siffla, aussitôt suivie par une quatrième.

Cette fois, Para hurla de douleur.

Son bras ! Son bras droit venait d'être touché de nouveau ! Fou de souffrance et de rage, le tueur se redressa, perdit ses jumelles, essaya de les ramasser, entendit un projectile vrombir à son oreille, se releva enfin, cherchant instinctivement des yeux son adversaire. Mais cette fois, ce fut une rafale qui déchira la nuit, et une grêle d'ogives s'abattit autour de lui, le faisant sauter en arrière, semblant le repousser comme une bête malfaisante.

Alors l'ex-mercenaire fit la seule chose raisonnable en pareille circonstance, il prit ses jambes à son cou et se rua dans le maquis comme on se jette à l'eau.

Soufflant fort et des gongs lui sonnant aux oreilles, il s'enfonça dans les collines, conscient qu'il devait impérativement retrouver sa voiture au plus vite. Au loin, il lui sembla percevoir comme des sirènes, mais il devait cauchemarder. Privé des jumelles passives, il se perdit, tomba plusieurs fois, se releva en grondant de fureur et de douleur, tenant son bras inerte avec son autre main, crachant des insultes à celui qu'il n'avait même pas pu apercevoir. Enfin, après une course qui lui parut interminable, il tomba sur l'Autobianchi, se demandant presque comment il y était arrivé. À cet instant, les sirènes trouèrent de nouveau le silence de la nuit et, cette fois, Para sut qu'il ne fantasmaît pas.

Les flics ! La police avait été alertée. Elle venait par ici !

Se ruant au volant, il mit le contact, démarra en trombe, serrant les dents pour ne pas hurler. Dans les cahots son bras blessé semblait vouloir s'arracher. Comme un fou, il lança la voiture dans la pente, des lucioles plein les yeux et des torrents de sueur dans la nuque et le dos. Si les flics lui tombaient dessus, il était cuit.

Puis l'urgence lui revint à la mémoire. Il devait appeler Lu. Hurlant de souffrance, il tendit son bras droit vers la boîte à gants, parvint à l'ouvrir, la fouilla de ses doigts pleins de sang, resta soudain le geste en suspens. Il devenait dingue. Le cellulaire ! Il était sûr de l'avoir mis là !

Mais le GSM n'était pas dans la boîte à gants. Pas plus que sur le siège voisin ni sur le plancher. Le cellulaire avait disparu !

Il devenait fou et il allait tomber dans le pommes ! Il le sentait

venir et, pour résister, il devait s'encourager de la voix. Se traiter de tous les noms et se jurer de retrouver le fumier qui l'avait canardé dans la cour de la ferme. N'empêche qu'il avait eu de la chance. Un sacré putain de bol. À se demander comment il avait pu s'en sortir.

Il n'avait pas encore résolu l'énigme quand, comme par miracle, les roues de l'Autobianchi se retrouvèrent sur l'asphalte de la route. Au débouché d'un virage en arrière, il lui sembla apercevoir le clignotant d'un gyrophare, mais la sueur coulait dans ses yeux et, sans plus se poser de questions, il enfonça l'accélérateur, propulsant la voiture en avant.

Quand, un quart d'heure plus tard, l'Autobianchi se mit à tressauter sur les pierres d'un autre chemin, Para était au bord de l'évanouissement. À peine conscient, il parvint bientôt à stopper enfin le véhicule devant un double portail métallique et à klaxonner trois petits coups brefs. Mais déjà, les battants pivotaient, découvrant deux silhouettes armées. Gene et Mauricio. Ce fut à peine si Para reconnut les deux *soldati*, tant il était épuisé. Une nausée le surprit, il se vomit dessus, sa vue se brouilla complètement, et il ne sentit même pas son front heurter le volant.

— Ça y est ! Elle se réveille !

Le nouveau coup avait résonné sous le crâne de Gina comme une déflagration. Émergeant avec peine du gouffre où elle se noyait, le sergent Loella ouvrit des yeux égarés, les referma aussitôt. Au-dessus d'elle, un tube fluo dispensait une sinistre lumière d'aquarium, et une surprenante odeur de cuisine flottait dans l'air. Elle encaissa un autre coup, entendit une voix vulgaire lancer :

— Debout, là-dedans ! C'est l'heure de la trique !

Il y eut des rires gras, avant qu'une autre voix n'intervienne :

— Un peu de classe, Pistone. Tu as affaire à une dame !

Plus que le coup, ce fut cette voix qui fit rouvrir les yeux à Gina. Une voix calme. Bien timbrée, presque douce. Mais Gina avait beau conserver les yeux ouverts, elle ne voyait rien d'autre que la lumière glauque du tube fluo suspendu à une haute charpente métallique. Un hangar ? Un atelier d'usine ? Impossible d'en voir plus. Gina était incapable de tourner la tête ou de simplement baisser les yeux. Trop mal au crâne.

— Hé, tu te réveilles, oui ou merde !

Gina fut brutalement secouée. Elle reçut un autre coup et simultanément elle se sentit empoignée aux bras et aux jambes, tandis que des poignes dures s'affairaient sur son jean. Elle se débattit,

parvint enfin à bouger la tête et son regard embué enregistra la scène. Ficelée à plat dos sur une longue table de bois rugueux, elle ne pouvait pas bouger. Alentour, une espèce d'atelier d'usine, avec des machines, des étuves, des fours éteints, des caisses de boîtes de conserves, des cartons et de gros rouleaux de film plastique d'emballage.

Gina enregistrerait tout ça par réflexe professionnel. Instinctivement. Pendant ce temps, la demi-douzaine d'hommes qui entouraient la table la couvaient de regards lubriques, surtout celui qui s'acharnait sur son jean. Un colosse au bras droit bandé. Sous le pansement, le sang sourdait. Un autre type voulut l'aider, mais ce dernier le repoussa d'un coup d'épaule en grondant :

— Casse-toi, elle est à moi !

C'était l'homme qu'elle avait blessé. Elle se souvenait de sa voix quand il l'avait agressée sur la colline. Sous d'épais sourcils, ses petits yeux noirs luisaient d'une lueur farouche. Recouvrant un peu d'énergie, la jeune femme rua en feulant :

— Retire tes pattes de moi, sale pourri !

Mais elle était paralysée par les cordes et deux des salauds maintenaient ses jambes. Un éclair passa dans les yeux du colosse qui cracha :

— Espère !

Puis d'un puissant mouvement de son seul bras valide, il tira son jean en bas de ses jambes, entraînant son slip avec. Cette fois, ses aides entrèrent en action et, un instant plus tard et malgré ses ruades et ses cris, Gina était entièrement dépouillée des pieds à la taille. Folle de rage et de terreur, elle réussit à libérer un de ses pieds, envoya un coup dans le ventre d'un des types.

— Putain ! grinça le colosse. Tu vas te calmer !

Et avec un « han » de bûcheron, il lui abattit son poing dans l'estomac. Gina voulut hurler. En vain. Souffle coupé, elle vit les aides du colosse lui lier les jambes aux pieds de la table, tandis qu'un nouveau visage apparaissait dans son champ de vision. Vêtu d'une veste de treillis militaire, avec une face anguleuse, presque ascétique, des cheveux blonds en brosse, un regard d'oiseau de proie et une bouche trop mince qui s'ouvrit pour conseiller calmement :

— Vous devriez vous calmer, *signorina*. Sinon Pistone va vous faire très mal.

Elle reconnut la voix douce déjà entendue. Cherchant son souffle, Gina crut qu'il parlait de nouveaux coups à venir, mais du coin de l'œil, elle vit le colosse venir se placer entre ses jambes et ouvrir son propre pantalon pour en sortir une énorme virilité.

— Personne ne viendra vous tirer de là, reprit le blond. Nous sommes en pleine campagne. Dans une usine de produits charcutiers. Jambons, saucisses, etc. Le village le plus proche est à plus de cinq kilomètres. À cause des fumées. De l'odeur. L'écologie, quoi.

— De la saucisse, je vais lui en mettre, moi, à cette garce !

Sexe glorieux en main, le colosse s'approchait de son ventre. Tandis que des ricanements s'élevaient, le sergent Loella sentit son cœur rater plusieurs battements. Et tandis que la brute se positionnait entre ses cuisses, elle entendit encore le blond aux yeux d'oiseau de proie déclarer :

— Il faut me dire très vite qui vous êtes, *signorina* Sarsi.

Ils avaient consulté ses faux papiers et, malgré la situation, Gina retrouva assez de souffle pour grincer :

— Je suis la mère Noël.

Le colosse voulut la frapper, mais le blond l'arrêta. Avec un petit sourire gentil, il enchaîna :

— Il faut aussi me dire pourquoi vous espionniez mes hommes sur la colline et pourquoi vous étiez armée. Si vous obéissez, j'arriverai peut-être à empêcher Pistone de vous violer.

Gina avait envie de tuer. De hurler et de pleurer aussi. Elle allait se faire violer... par un homme ! Peut-être par plusieurs !

Mais alors qu'elle ouvrait la bouche pour hurler, une porte claqua soudain quelque part et une voix haletante s'exclama :

— Lu ! C'est Para ! Il s'est fait allumer à la ferme !

CHAPITRE XVII

Tout s'était instantanément figé. Au passage, le regard exorbité de Gina avait saisi un détail réconfortant. Entre ses cuisses nues, la virilité menaçante du colosse entamait sa mise en berne.

— Qu'est-ce que tu dis ?

C'était la voix du blond. Toujours aussi calme, mais soudain glaciale. Se tordant le cou, la jeune femme vit deux hommes sur le pas d'une porte, en soutenant un troisième. Maigre, le cheveu ultra court, vêtu d'une combinaison grise, avec le bras droit dégoulinant de sang. Près du coude, une protubérance blanche et rose dépassait de la toile déchirée. Un morceau d'os. Livide et les yeux à demi chavirés, le blessé ne tenait debout que grâce aux deux autres. Ils allèrent l'asseoir sur un des bancs qui entouraient une autre longue table au plateau couvert de métal et, tandis que le blond les rejoignait, le colosse qui se rebraguettait avec regret se pencha sur Gina pour lui souffler avec son haleine fétide :

— Toi, tu ne perds rien pour attendre !

Le fixant droit dans les yeux malgré son angoisse, le sergent Loella lui renvoya d'un ton de mépris total :

— Et toi, tu pues de la gueule.

La gifle qu'elle reçut alors lui fit presque regretter son propos. Le crâne bourdonnant et un goût de sang dans la bouche, elle perçut à travers un brouillard sonore la voix calme du blond qui ordonnait :

— Suffi, Pistone ! Viens ici !

Sitôt qu'il eut rejoint les autres, Gina entendit le blond questionner :

— Raconte, Para.

Il y eut une plage de silence, puis une voix s'éleva, hachée, épuisée :

— J'ai rien compris. J'ai trouvé... Don Michele... Pico et les neveux dans la cave. Tous massacrés.

Il y eut plusieurs exclamations, avant que le blond n'insiste :

— Tu veux dire que Don Michele est mort ?

— Si, acquiesça le blessé dans un souffle. Et Pico et les trois autres

aussi.

Suivit un long silence, que le blond rompit en questionnant encore :

— Et le *nuovo* ? Et les autres *contadini* ?

— Pas... pas trouvés, avoua le blessé. Disparus. Le débile aussi.

— Et ensuite ?

— Après, j'ai voulu appeler, mais le téléphone de la ferme était arraché. Et quand... quand je suis sorti, je me suis fait allumer dans la cour. Je... j'ai cru qu'y avait plus personne.

— C'est pas ce que tu as fait de mieux, reprocha doucement le blond. Vraiment pas.

— Je... merde ! Je pouvais pas...

— Ça va ! Laisse tomber.

S'adressant à un petit brun tout maigre aux moustaches de danseur de tango, il questionna :

— Toi, Sniper, qu'est-ce que tu penses de ce tireur-là ?

Sniper était le tireur d'élite de la famille Aragona. Celui qu'on désignait pour les exécutions à distance. Dernièrement, il avait signé un superbe coup en Toscane. Simple punition. Un flic qui avait arrêté un petit *capo* local. Il l'avait tiré d'une terrasse d'immeuble en pleine rue, alors qu'il regagnait sa voiture en stationnement, avec le SVD soviétique qui le suivait partout, un des meilleurs fusils de tireur d'élite. Une seule balle en pleine tempe, à deux cents mètres. L'interpellé haussa les sourcils, hocha la tête et répondit :

— Ce mec, c'est un putain de sniper.

— Il l'a quand même en partie raté, fit valoir le blond.

Le moustachu secoua la tête.

— *Negativo*.

— Comment ça ?

— Le mec, il a pas raté son coup. S'il a tapé dans le bras armé de Para, c'est exprès. Pour lui arracher son calibre.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Taper dans un bras en mouvement à cette distance, ça peut être un coup de bol. Deux fois de suite, c'est un exploit.

— Hon, fit seulement le blond. Je vois.

Puis revenant au blessé, il reprocha encore :

— Tu aurais dû m'appeler sur le cellulaire.

— Je... ben justement, le cellulaire, il a disparu.

— Comment ça ?

Le blessé raconta comment il avait cherché sans succès le GSM dans l'Autobianchi et, cette fois, ce fut un long silence qui suivit. Quand le blond parla de nouveau, sa voix avait légèrement changé. Plus tendue. Malgré son état, le sergent Loella nota le fait, mémorisant tout ce qu'elle avait pu entendre. Selon toute vraisemblance, le dernier arrivant avait été blessé par Bolan. Bolan qui était resté sur place, sans doute à sa recherche. Hélas, cela ne changeait pas grand-chose à sa situation. Le temps jouait contre elle et, de toute façon, il ignorait où ces salauds l'avaient emmenée.

— *D'accordo.*

Songeur, le blond s'était redressé. S'adressant à ceux qui accompagnaient le blessé, il ordonna :

— Ramenez-le, vous autres, et alertez le toubib. Sniper, accompagne-les. Moi, j'appelle le patron.

Alors que les quatre intéressés quittaient le local, il revint lentement vers la table de Gina, l'air toujours aussi songeur. Puis, se ravisant subitement, il sortit un cellulaire de sa poche de veste de treillis en lançant au colosse :

— Toi, occupe-toi de la *signorina*. Je veux tout savoir. Absolument tout.

Et suivant le quatuor qui sortait, il les appela :

— Attendez-moi. Je ne veux pas voir ça.

Il sortit sur les talons des autres et, comme s'il n'avait attendu que cela, le colosse revint à la charge, se débraguettant de nouveau, observé par ses copains excités. Hélas, son élan avait été coupé par le break et son membre viril n'était plus aussi bien disposé. Un des hommes présents ricana, la bave aux lèvres :

— Tu veux que je prenne ta place, Pistone ?

— Ta gueule !

Glacée de la tête aux pieds et la peur au ventre, Gina regardait son bourreau s'affairer entre ses jambes. Ne le quittant pas des yeux, elle espérait que le salaud ne puisse plus retrouver sa forme passée. Elle était désespérée. En embrassant sa fonction de flic, elle avait cru imaginer ce qui pourrait lui arriver de pire. Sauf ça. Elle ferma les yeux et, alors que son corps se transformait en glace, elle aurait tout donné pour recevoir une balle dans la tête. Elle aurait...

— Vas-y, salope !

Elle ne put s'empêcher de rouvrir les yeux, et son cœur faillit exploser.

Le colosse était là, le ventre tout près de sa tête, son gros sexe mou au-dessus de sa bouche et pointant le canon d'un gros

automatique sur son front.

— Non !

Révu!sée, Gina Loella avait rejeté la tête en arrière, mais la table l'empêcha d'aller plus loin et elle se mit à hurler de plus belle.

— Non !

Elle serra les lèvres, ferma les yeux, et décida de tout oublier. De s'abstraire. Une main s'abattit sur son visage, des doigts lui pincèrent le nez, et sous les ricanements de l'assistance, Gina se mit bientôt à étouffer. Dans son désespoir, elle se supplia de mourir, retint son souffle le plus longtemps possible. Mais la nature commandait et elle fut obligée de rouvrir la bouche. Et ce fut l'odieux contact. La chair hideuse sur sa langue. Une autre façon d'étouffer. Abjecte. La répulsion absolue. Alors, Gina Loella fit la seule chose en son pouvoir à cet instant, elle referma la bouche. Et les dents. D'un coup, le plus fort qu'elle put. Et quand cela céda, quand cela craqua, quand le goût écœurant du sang se fit plus intense et quand le hurlement du colosse éclata, alors enfin, Gina se sentit un peu soulagée. Elle allait mourir, mais dignement. Proprement. D'une balle dans la tête. Obligatoire.

Et quand elle entendit la détonation, elle fut surprise, par le son étouffé de cette dernière, par l'absence de choc dans sa tête, de souffrance aussi. Puis elle entendit :

— No !

Et une autre détonation étouffée, le bruit de chute d'un corps.

— Plus bouger, ou je tue celui-là !

La voix ! La voix de... Mack Bolan ! C'était impossible ! Inconcevable. Gina ouvrit des yeux égarés et, à travers ses larmes, elle distingua la haute silhouette athlétique ! Bolan ! Le guerrier était là qui serrait contre lui le blond à la veste militaire, un de ses bras lui serrant le cou, brandissant le Beretta d'une main et un MAC 10 de l'autre.

— Mack !

Gina Loella ne voulut pas savoir ce que sa bouche recrachait quand elle cria, mais elle était couverte de sang et elle comprit que c'était celui de cette ordure de Pistone. Le front éclaté par la 9 mm du Beretta, le colosse gisait un peu plus loin, pantalon ouvert, pissant littéralement le sang par le bas, et perdant sa cervelle par le haut. Son arme lui avait échappé, disparaissant presque complètement entre deux caisses. En le voyant ainsi, Gina ne put s'empêcher de cracher encore. Mais cette fois, elle le fit sur son cadavre. Non par vengeance, mais en une sorte de libération. Dans le regard qu'elle tourna ensuite vers Bolan, il y avait toute la reconnaissance du monde, mais aussi une immense interrogation. Bref, l'Exécuteur révéla :

— Pendant que l'autre abruti découvrait les morts dans la ferme, je suis allé coller la balise sous sa bagnole.

La balise de poursuite fournie par Gina, et qui avait permis de prendre Vanni l'indic en filature jusqu'à la ferme. Gina comprenait tout. Consulté tout à l'heure par le blond, le fameux Sniper avait raison. L'Exécuteur avait volontairement épargné l'éclaireur, en l'obligeant à fuir une fois blessé. Il avait suffi à Bolan de le prendre en filoché jusqu'ici, grâce au matériel de poursuite embarqué dans le Land-Rover. Génial.

— Les flingues ! ordonna la voix d'outretombe en s'adressant de nouveau aux pourris survivants. Par terre ! Au pied de la table.

Il désignait celle où Gina était ligotée. Dépassés, les quatre survivants hésitaient sur la conduite à tenir. Les regards filaient dans tous les sens, inquiets. Un des types esquissa un mouvement du buste, et aussitôt, le Beretta éternua, faisant sauter le nez et un œil de l'imprudent qui s'écroula à la renverse, battant frénétiquement des bras. Pâles, les autres n'osaient plus respirer et, toujours plaqué à Bolan, ce fut le blond qui intervint, d'une voix étranglée :

— Faites ce qu'il vous dit.

Avec un regard glissant vers la porte, il précisa :

— Il a buté les trois autres.

Cette fois, vestes et blousons s'ouvrirent chez l'ennemi, les mains s'aventurèrent prudemment et trois calibres allèrent ricocher à l'endroit indiqué.

— Toi ! ordonna de nouveau la voix d'outre-tombe en désignant un des *soldati* pétrifiés, détache-la.

Complètement tétanisé, le pourri tarda à obéir et le Beretta éternua, envoyant l'hésitant en enfer. Aussitôt et sans qu'on lui ait rien demandé, un des survivants s'exclama :

— Moi ! Je... je la détache !

Une demi-minute plus tard, Gina était libre, se rhabillant aussitôt, l'air ailleurs. Quelque chose lui trottait dans la tête, qu'elle n'arrivait pas à définir. Un simple détail, qui l'avait effleurée en récapitulant mentalement ce qu'avait dit Sniper au blond un peu plus tôt. Agaçant. Pas moyen de se souvenir. Tout en se torturant la mémoire, elle finit d'enfiler ses baskets, se redressa, eut un petit mouvement de tête à l'intention de celui qui venait de la détacher, comme pour le remercier. Le salaud n'avait pourtant pas cessé de la reluquer pendant son rhabillage.

— *Grazie*, dit-elle dans un soupir.

Puis sa jambe droite se détendit. Si vite et si fort que le pourri

n'eut rien le temps de voir arriver. Littéralement soulevé du sol, il ouvrit la bouche sur un hurlement muet, retomba sur ses pieds, plia les jambes en portant les mains à son bas-ventre, s'écroula enfin en couinant de douleur, bavant par terre et se tortillant comme un ver.

— Ouf ! souffla Gina en se baissant pour ramasser les armes. Ça soulage vache...

Elle marqua un temps, se redressa d'un coup, criant soudain en désignant le blond que Bolan s'apprêtait à relâcher :

— Mack !

Elle hésita une seconde, son regard s'agrandit de saisissement et désignant le blond que Bolan s'apprêtait à envoyer rejoindre ses compains, elle lâcha d'un ton précipité :

— Mack ! Dehors, ils sont sortis à quatre... plus celui-là !

Le blond avait dit à ses hommes d'obéir en précisant *qu'il*, c'est-à-dire Bolan, avait « buté les *trois* autres » ! Le détail qui avait troublé Gina, c'était ça.

De son côté, l'Exécuteur avait instantanément compris. D'un geste automatique, il avait retenu le blond contre lui et, déjà, ses yeux et le MAC 10 balayaient l'espace. À la même infinitésimale parcelle de seconde, son instinct enregistra la présence du danger immédiat, mais il n'eut pas le temps d'en faire plus. Une détonation déchira l'air, et son crâne encaissa le terrible choc. Dans sa tête, il y eut une épouvantable explosion et le guerrier eut parfaitement conscience de l'inéluctable.

Cette fois, *ils* l'avaient eu !

CHAPITRE XVIII

La mort était étrange. Absolument pas comme Bolan l'avait si souvent imaginée. Dans la mort, la conscience se poursuivait, mais à travers une espèce de voile sombre qui occultait la vue. On était « vivant », mais on n'y voyait pas. Un peu comme dans une sorte de cauchemar nauséeux, au fond duquel on se sentirait seulement mal à l'aise. Avec une douleur générale tapie dans les méandres de la pensée, et une angoissante impression de paralysie. Bolan avait souvent entendu parler de la mort, associée à la lumière divine et à la félicité. Raté ! La mort était noire et on n'y était pas heureux.

— ... ack Bolan !

Et en plus, il entendait répéter son nom. Un leitmotiv qui l'agaçait. Il était mort et souhaitait au moins être tranquille.

— ... ack Bolan le... umier !

Mack Bolan le Fumier ! Même dans la mort les pourris ne le laissent pas en paix. Il faut dire qu'il en avait envoyé un tel nombre en enfer ! Fatal qu'il en rencontre là aussi. Normal aussi qu'il soit également en enfer. Supprimer la vie était un péché mortel, même quand on tuait ceux qui tuaient.

— Eh !... veille-toi,... umier !

Et voilà qu'ils le secouaient, maintenant ! Voilà qu'ils le frappaient ! Toujours logique. Ils se vengeaient. Ils...

— Bolan ! on sait que tu es... veillé. Tu devrais... vrir les yeux. Ça vaut le coup.

Alors Mack Bolan ouvrit les yeux. Et, aussitôt, il le regretta. Parce qu'il n'était pas mort, parce que ce qu'il distinguait à travers la brume qui recouvrait ses rétines n'avait rien de réjouissant.

Ils étaient là. Tous. Du moins ceux qu'il n'avait pas abattus et dont les cadavres gisaient toujours sur le ciment. Maintenant, l'odeur de cuisine se mêlait à celle du sang. D'autres personnages étaient également présents, installés sur les bancs ou ailleurs, dont un petit brun à moustaches, qui, assis sur une caisse, jouait négligemment avec un grand fusil à lunette. Un Dragunov. SVD pour les initiés. Arme de sniper soviétique. Une des meilleures. Parmi tous ces gens, plusieurs types en costumes. Dont un grand mince, quinquagénaire,

avec un regard noir si intense, si lumineux tout au fond, qu'on aurait dit celui d'un mystique en pleine extase. Un grand prêtre du mal. Car dans ce regard-là, il y avait toute la haine du monde. Un regard de tueur absolu. Mais quand il parla, sa voix était normale. Policée, sereine :

— *Buona sera, signore* Bolan.

Sur la table et posé devant lui, avec trois caméscopes – très insolites en la circonstance –, le portrait-robot de Mack Bolan. Cette reproduction de portrait-robot établi depuis longtemps par la mafia, et qui s'était amélioré au fil des rares témoignages de survivants.

— Je suis heureux de vous rencontrer enfin. Je veux dire, en vrai, ajouta le costumé.

Aucune animosité dans le ton. Tout au plus un soupçon de réticence. Comme une curiosité mal affirmée. Mais dans les yeux noirs la même flamme brillait toujours. Et lui, Bolan, était suspendu dans l'espace, une corde nouée aux chevilles et fixée au pied de la lourde table métallique, les poignets attachés à un crochet relié à un câble, lui-même fixé à la poutrelle d'acier d'une charpente. Celle de l'usine où il avait fait irruption un moment... ou un siècle plus tôt. Le tout solidement tendu, ce qui lui étirait douloureusement la colonne vertébrale.

Il n'était pas mort, et Gina non plus. Elle était là. Plaquée à lui, poitrine contre son buste, les bras apparemment attachés dans son dos. Et autour de leurs deux corps, on avait déroulé une épaisse bande de ce film d'emballage plastique dont plusieurs rouleaux étaient entreposés dans le local. Du film alimentaire, si étroitement serré qu'ils avaient du mal à respirer. Surtout au niveau de l'abdomen, où Bolan ressentait plusieurs zones de meurtrissures. On avait dû le frapper dans son coma. Il ignorait combien de temps il avait perdu conscience, mais sûrement beaucoup. Au moins celui qu'il avait fallu aux hommes en costumes pour arriver jusqu'ici. Contre lui, Gina murmura dans un souffle :

— Désolée, Mack.

Elle faisait sans doute allusion à son ordre de ne pas bouger du 4x4 et qu'elle n'avait pas respecté. Avec sa bouche enflée et le sang qui en sourdait encore, elle faisait pitié.

— *Tutto va bene*, grogna l'Exécuteur.

Il n'avait jamais eu autant d'humour.

— Vous êtes réveillé, *signore* Bolan ! lança le quinquagénaire au regard de tueur illuminé. À la bonne heure ! Nous allons pouvoir bavarder.

Autour de lui, les faces se fendirent de rires gras. Dans tous les

regards, une sombre joie luisait. Ces pourris jouissaient de leur victoire. Normal. Ils avaient eu le grand Fumier. Et comme s'il lisait dans ses pensées, le quinquagénaire déclara dans un sourire :

— C'est un grand honneur pour nous, *signore* Bolan. Vraiment un grand honneur ! Un privilège que nous devons en bonne part à notre ami Sniper.

Il désignait le petit brun au fusil Dragunov. Modeste, ce dernier baissa les yeux une seconde, tandis que l'autre reprenait :

— Sniper est sans doute un des meilleurs tireurs d'élite du moment. Je tiens ce qu'il a réalisé sur vous pour une sorte d'exploit, mais il affirme que cela s'est déjà fait. N'est-ce pas, Sniper ?

Le petit brun hocha la tête, toujours modeste :

— *Sì, sì*, Don... euh... *padrone*.

Padrone. Bolan avait bien affaire à un *capo*. Malgré sa situation, un frisson d'excitation lui parcourut la nuque. Finalement, il semblait être remonté jusqu'à la tête mafieuse du secteur plus tôt que prévu. Restaient les conditions. Graves. Très graves.

— Figurez-vous, mon cher Bolan, que notre ami Sniper vous attendait. Enfin... il attendait celui qui avait blessé notre Para, et qui risquait de l'avoir pris en filature. Son *caporegime* ici présent lui avait d'abord ordonné d'accompagner Para et les deux *soldati*, quand, se ravisant, il lui a demandé de laisser partir les autres et de se cacher avec son Dragunov. Aussi, quand vous êtes arrivé et qu'il vous a vu tuer notre trio avec votre arme à silencieux, a-t-il préféré ne pas vous abattre à votre tour. Grimpé dans les structures de cette usine, il a attendu le moment favorable. Il ignorait alors qui vous étiez, mais il vous voulait vivant. Pour qu'on puisse vous faire parler. Et là, nous touchons au prodige !

L'homme au costume marqua un temps, toussa discrètement dans sa paume et reprit, toujours aussi calme :

— Grâce à sa lunette de visée et à son adresse, il a réussi à vous envoyer une balle exactement où il fallait pour vous assommer, au lieu de vous fracasser le crâne. Le point de tangence, m'a-t-il expliqué avec sa modestie habituelle. Le point de tangence exact qui crée le traumatisme en frappant la boîte crânienne, mais sans que la balle ne la pénètre. Formidable, non ? Vous connaissiez ?

L'Exécuteur connaissait. Il lui était même arrivé de réussir le même exploit. Mais il se tint coi et le *padrone* reprit :

— Vous êtes resté inconscient plus d'une heure, *signore* Bolan. Bien sûr, vous saignez un peu, mais rien d'inquiétant. Simple blessure du cuir chevelu. J'espère que vous n'en voudrez pas à notre ami Sniper !

Nouveaux rires gras.

— Mais on bavarde, on bavarde ! enchaîna le *capo* sur un ton froidement ironique, et on oublie l'essentiel !

Encore quelques rires dans l'assistance, pendant qu'un des hommes installait à présent les caméscopes sur des trépieds disposés en plusieurs endroits, objectifs pointés sur Gina et Bolan.

— Ceci est pour vous filmer après notre départ, informa le costumé. Des enregistrements qui vous suivront jusqu'à la fin, et dont la diffusion comblera tous mes amis de bonheur. Vous vous en doutez. Enregistrements qui, en outre, prouveront que c'est moi, et personne d'autre, qui aura finalement triomphé du grand Mack Bolan. Ils ont tous beaucoup de rancune contre vous. Surtout ceux qui ont eu à pâtir de vos derniers exploits dans la région.

Il faisait bien sûr allusion aux précédents blitz siciliens de l'Exécuteur, qui avaient fait tant de morts dans les rangs mafieux du secteur. Il avait alors failli y laisser sa peau ; cette fois, cela semblait imminent. Presque par hasard. Un comble. Bolan se demandait seulement comment ils allaient le tuer.

Le *capo* continuait son discours :

— Mais au fait, j'y suis ! Je comprends maintenant le but de votre visite en Sicile ! Vanni ! Marco Vanni, l'indic qui vous a renseigné sur l'endroit où vos amis de Washington peuvent désormais retrouver la piste de notre... *repenti* Guido Di Cacciane !

Il y eut des rires, et Bolan comprit d'un coup. Rien qu'aux rires et au ton qu'il avait employé, le *capo* venait de lui avouer que Di Cacciane n'était pas un *vrai* repent. Guido Di Cacciane avait été commandité par la mafia. Le repent pour lequel tout un commando d'agents avait été massacré n'était pas ce qu'on croyait. C'était une taupe ! Destinée à intoxiquer le FBI et à infiltrer ensuite les structures américaines. Dingue.

— Je sais ce que vous pensez, intervint encore le *capo*. Vous vous dites que ce n'était pas la peine d'organiser toute cette mise en scène, avec tous ces morts. Eh bien vous avez tort. Nous savons par nos informateurs que les décideurs de Washington se méfiaient encore de Di Cacciane. Le meilleur moyen de le rendre à tout prix crédible était de le faire croire très... très important à nos yeux. Important au point de préférer l'enlever à vos agents, plutôt que le tuer. Ainsi, quand vos agents le retrouveront, et nous nous y emploierons, ils seront sûrs d'avoir découvert la poule aux œufs d'or.

— Et toutes les infos qu'il balancera aux flics après ça ne seront que du vent, compléta Bolan.

— *Bene, signore* Bolan ! *Molto bene* !

C'était vicieux. Bien tortueux. Parfaitement dans la nouvelle logique mafieuse des cols-blancs.

— Pas mal, reconnu l'Exécuteur.

— Merci ! Votre compliment me va droit au cœur !

Consultant sa montre, le *capo* quitta son banc et, mains dans les poches, il lança, l'air faussement navré :

— Désolé, Mack Bolan, mais je dois vous quitter. D'ailleurs, nous allons tous vous abandonner. Votre petite camarade sait pourquoi. Et quand elle vous le dira, j'espère que vous aurez peur. Vous avez tué Michele, il était mon seul ami. Mon frère. Ce sera ma vengeance. Je ne connais pas la résistance de ce genre de film alimentaire, mais ça peut durer des heures ou dix minutes. Le plus long sera le mieux. Nous sommes samedi, nous repasserons vous voir demain. Pour le ménage.

Tandis que le groupe se dirigeait vers la sortie, le *caporegime* vint tranquillement vers le couple prisonnier, déverrouilla la trappe à feu du four devant lequel ils étaient suspendus, tourna une manette, appuya sur un bouton rouge, déclenchant une sorte de petite explosion sourde. Aussitôt, la brique réfractaire intérieure s'éclaira de reflets vifs et dansants, et une onde de chaleur sortit du four, les enveloppant de la tête aux pieds. Là-bas, le groupe allait sortir. Se tordant le cou, l'Exécuteur héla le *capo* :

— Hé, pourriture ! Je peux au moins savoir ton nom ?

Calmement, l'interpellé tourna la tête, esquissa un sourire sadique, puis d'un ton soudain glacé comme la mort, il dit seulement :

— Même pas.

C'était pire que toutes les insultes. Puis il sortit, aussitôt suivi par sa cour, que le blond rejoignit après avoir vérifié que les caméscopes filmaient correctement. Avant de refermer la porte, il leva les yeux sur Bolan, sembla hésiter, finit par envoyer froidement :

— Dommage, Fumier. J'aurais aimé t'abattre moi-même. Pour l'honneur.

En plus, il semblait sincère ! Puis il sortit et l'Exécuteur attendit que le bruit de pas soit complètement éteint, avant de questionner Gina :

— Quel est le programme ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Regard dans le vague, elle semblait être loin, comme déjà détachée de la vie. Puis, donnant l'impression de s'éveiller d'un songe douloureux, elle articula :

— Maintenant, je comprends.

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Les grenades.

L'Exécuteur tiqua :

— Quelles grenades ?

— Pendant ton coma, ils nous ont ficelé des grenades sur le ventre.

D'où les meurtrissures ressenties à l'abdomen. Cherchant l'astuce, Bolan interrogea :

— Combien de grenades ?

— Deux. Défensives quadrillées. Dégoupillées.

Le guerrier sentit une boule se former dans sa gorge.

— Dégoupillées !

— Affirmatif, assura Gina d'une voix qui faiblissait un peu sur les fins de phrases.

La peur s'insinuait en elle. Il fallait lui occuper l'esprit.

— S'ils les avaient dégoupillées, elles auraient explosé.

— Ça, je sais ! Ils ont noué un fil de Nylon autour de chaque cuillère pour la maintenir en place. Quand la...

— Ça va, coupa Bolan. J'ai compris.

C'était bien dans l'esprit tordu de ces pourris.

Vicieux à n'en plus pouvoir.

Un long moment, Bolan resta immobile et muet. Pour la première fois de sa longue croisade contre le Crime Organisé, son cerveau refusait de fonctionner. Il ne voyait pas d'issue. Pas de solution. Pas même une simple amorce d'espoir. Peu à peu, la température s'élevait autour d'eux. L'air devenait étouffant, et leurs visages ruisselaient de transpiration. Le corps de Gina commençait à trembler contre celui de Bolan et, n'y tenant plus, elle finit par souffler, l'air de s'excuser :

— Mack ! Je... J'ai peur !

— Ça va aller, répondit-il, le plus calmement possible. On va s'en sortir.

Vœu pieux. Trempé de sueur, Mack Bolan était paralysé. Dans une heure ou une poignée de minutes, voire de secondes, la température du four distendrait les bandes de film plastique qui les saucissonnaient, et les cuillères dégoupillées des grenades coincées dessous se libéreraient.

Étroitement plaqué au sien, le corps de Gina tremblait maintenant de plus belle. D'une voix blanche, elle répétait qu'ils allaient mourir. Il le savait, il y était prêt. Son seul regret était d'avoir entraîné Gina avec lui.

Restait à savoir dans combien de temps.

CHAPITRE XIX

L'Exécuteur ne savait plus combien de temps s'était écoulé depuis le départ des pourris. Il avait très mal au crâne, des lucioles lui passaient devant les yeux et ses bras semblaient sur le point de s'arracher. Contre lui, prostrée depuis un moment, Gina essaya de bouger en gémissant :

— Mack ! Je ne sens plus mes jambes !

Pour empêcher tout mouvement risquant de faire exploser les grenades en leur présence, les ordures lui avaient lié les chevilles aux mollets de Bolan. Mauvais pour la circulation.

— Ça va aller, répéta l'Exécuteur.

Il ne trouvait que cela à dire. En attendant, il fallait chercher. Chercher la solution jusqu'au bout. Jusqu'à la dernière parcelle de seconde. Un moment anesthésié par les suites du terrible choc à la tête, son cerveau avait refusé tout service. Il avait accepté son sort comme une fatalité. Et bizarrement, ce furent les dernières paroles de Gina qui remirent de l'ordre dans ses pensées.

Les jambes ! Il fallait s'arranger pour distendre le film entourant les chevilles de Gina ! Mais avant cela, il fallait se libérer de la corde les reliant à la table. Les pieds scellés dans le ciment, cette dernière ne bougerait pas d'un millimètre. Moralité, Bolan devait d'abord désentraver ses chevilles, et pour ça, ôter ses Nike montantes. Impossible sans en défaire les lacets.

L'esprit subitement plus clair, il expliqua son idée à la jeune femme qui secoua la tête, sur le point de craquer :

— Impossible ! Et puis... et puis ça ne servirait à rien ! On est foutus !

C'était probablement vrai. Le plan de Bolan n'avait pas deux chances sur mille de réussir, mais il n'avait trouvé que celui-là, et le temps travaillait contre eux.

— On n'est pas foutus ! gronda-t-il. Tant qu'on n'est pas mort, on doit se battre ! Alors bats-toi ! Bats-toi !

Aussi vite calmée qu'elle avait failli paniquer, le sergent Loella finit par hocher la tête en grondant à son tour.

— Macho jusqu'au bout, hein !

Mais aussitôt, elle se mit à l'ouvrage. D'abord maladroitement, puis de mieux en mieux. La chaleur du four avait commencé son œuvre par le bas et le film devenait tendre. En desserrant peu à peu l'étreinte autour de ses chevilles, Gina réussit à le distendre suffisamment pour qu'en levant légèrement ses genoux, Bolan puisse mettre leurs pieds presque à niveau. Mais on n'en était pas encore là. Continuant son travail harassant, la jeune femme parvint à glisser la pointe d'un de ses propres pieds derrière le talon de l'autre.

— O.K., souffla-t-elle. J'y suis.

Elle essayait de ne pas penser à ce qui risquait d'arriver à chaque seconde, si le film encerclant leurs bustes se relâchait. En sueur et suffoquant sous l'effort, elle batailla un long moment, le regard rivé à celui de Bolan, comme pour y puiser du courage. Et quand une éternité plus tard Bolan entendit la première basket du sergent Loella tomber par terre, il dit :

— *Bene*. À l'autre maintenant.

Presque tout de suite, la deuxième basket suivit la première et cette fois, il félicita :

— Bravo.

Juste comme si elle venait de cuisiner un bon petit plat. Parce que le plus dur restait à faire, avec toujours la même épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes. Mais déjà, Gina s'affairait et ses socquettes atterrirent bientôt près des baskets.

— O.K., fit Bolan. Maintenant, fais gaffe.

— Je sais ! cria presque le sergent Loella. Je sais ! Au moindre faux mouvement... Toi, bien sûr, la peur, tu ne connais pas !

— Si. Mais ne discute pas tant. Vas-y.

Gina Loella soupira. Au moins, sa hargne l'empêchait de trop penser et, quand elle se remit au travail, il comprit qu'elle irait jusqu'au bout elle aussi. Claudia Simoni ne l'avait pas choisie au hasard. Ni comme amie, ni comme équipière.

— Je... je crois que ça y est !

Les orteils de Gina venaient d'arrêter leur ballet sur la Nike du pied droit de Bolan et, déjà, il les sentait s'occuper de son pied gauche. Il fallait une belle souplesse d'orteils pour dénouer des lacets de chaussures, mais Gina Loella avait sûrement les orteils les plus souples de toute l'Italie car, dix secondes plus tard, prenant appui sur le haut de ses Nike, elle parvenait à les faire peu à peu glisser vers le bas.

Le guerrier sentait le film se desserrer lentement autour d'eux. Heureusement trop occupée, Gina ne s'en apercevait pas. Ou ne

voulait pas le savoir. Haletante, elle s'acharnait de plus belle sur les pieds de Bolan et, soudain, ces derniers furent enfin libérés des Nike. Quand ils tombèrent à leur tour, le sergent Loella feula :

— Saloperie de merde ! C'est O.K. !

Elle reprit son souffle, interrogea, fébrile :

— Et maintenant ?

— La corde, répondit Bolan, lapidaire.

Il fallait à présent distendre le nœud enserrant ses chevilles. Mais maintenant qu'il n'avait plus les Nike, la suite serait plus facile. En principe. Courageusement et aidée par les mouvements en ciseau de Bolan, Gina s'activa de nouveau et une minute plus tard, il souffla :

— Stop.

Inutile de trop s'agiter. De plus en plus ramolli, le film pouvait désormais se relâcher d'un coup. Aussi s'employa-t-il à faire le moins de mouvements possible, se contentant de forcer sur la corde, jusqu'à ce qu'un de ses pieds échappe enfin au garrot.

Le reste fut facile. La corde libérée tomba par terre à son tour et Gina soupira :

— Putain !

Dans ses yeux marqués de profonds cernes, une lueur flottait.

— Putain, répéta-t-elle. T'es pas banal, comme mec !

— Toi non plus, ironisa Bolan.

Et l'inconcevable se produisit. Le sergent Gina Loella éclata de rire. Ce fut bref, nerveux, mais bon. Très bon. Elle se reprit vite et redevenue grave, questionna :

— Prêt, Superman ?

— Prêt.

Faisant ce que la corde attachée à ses pieds lui interdisait jusqu'alors, il empoigna celle qui reliait ses poignets au crochet du câble attaché à la poutrelle de la charpente et, tirant sur ses bras ankylosés, il parvint à les hisser. Rien qu'à la force des doigts, car ses poignets attachés rendaient tout autre mouvement impossible. Pour cela, il fallait des doigts d'acier. Peu à peu, centimètre après centimètre, il gagna ainsi sur la corde. À plusieurs reprises, il faillit lâcher, chaque fois il se retint, encouragé par le seul regard angoissé de Gina. Quand enfin ses doigts s'agrippèrent au crochet, il sut qu'une étape décisive était franchie. À cette hauteur, la chaleur du four était beaucoup moins dense. Il venait de gagner du temps.

Seulement de gagner du temps. Car dans sa position, il lui était impossible de défaire le nœud trop serré du mousqueton, ainsi que les

écrous de ce dernier. Le film désormais trop mou laissait peu à peu glisser le corps de Gina vers le bas. Seul point d'appui, ses pieds à lui. En espérant qu'ils tiennent au moins le temps de l'opération suivante.

Celle-là reposait entièrement sur Gina.

— À toi de jouer, dit-il.

Elle acquiesça, prit sa respiration, et elle allait s'exécuter quand il l'arrêta :

— Si ça rate, je ne t'en voudrai pas.

— Normal, renvoya-t-elle. T'auras pas le temps.

Car c'était le grand moment. L'instant crucial. Si ce que l'Exécuteur avait espéré échouait, si les bras et les épaules de Gina manquaient de souplesse, il n'y aurait plus rien à faire. Cette fois et au bout de toutes ressources, ils n'auraient plus qu'à attendre la mort.

— Quand tu veux, dit Bolan.

Désormais, seule Gina pouvait les sauver. Alors, lentement, avec des gestes précis et bloquant son souffle, le sergent Loella remonta ses genoux, et forçant contre les cuisses de Bolan, parvint à les plier suffisamment pour que ses poignets attachés dans ses reins puissent passer sous ses talons. Mais à l'instant où ses poings se glissaient sous ses orteils, Bolan sentit une des grenades bouger contre son abdomen. Un flot d'adrénaline déferla dans ses veines. Mourir maintenant eût été trop bête.

— Là ! souffla-t-il. Doucement !

Gina fit doucement. Si doucement que quant au bout d'acrobaties épuisantes, et les mains passées devant elle, ses doigts se glissèrent enfin entre leurs deux ventres, l'Exécuteur sut qu'ils pouvaient vraiment réussir.

— Doucement ! répéta-t-il. Cool !

Il sentait les mains de Gina trembler entre eux. Au moindre mauvais geste, ou si le film céda brusquement... baoum !

Mais les doigts de Gina se refermèrent à temps sur les deux grenades, emprisonnant leurs leviers d'armement.

— Putain ! gronda-t-elle. Putain de merde !

Et elle ne lâcha plus les grenades, jusqu'à ce que le film cède. Une poignée de secondes plus tard. Alors elle tomba, roula au sol comme un para confirmé, se redressa d'un coup de reins en jurant de nouveau, lança les deux grenades dans le four brûlant, en claqua la porte de trappe à la volée, la verrouillant en couinant de douleur sous la brûlure, se rejeta de côté. Une seconde plus tard, il y eut une explosion sourde, le four parut se soulever, du feu gicla entre les joints de porte, mais l'ensemble tint bon. Après un temps d'hébétude, Gina

jura de nouveau :

— Putain !

Les flics italiens n'étaient guère plus polis qu'ailleurs.

— Bon, lança Bolan de son perchoir. Et moi ?

— Minute !

Avec une grimace et s'aidant de ses dents, la jeune femme entreprit de détacher ses poignets. Mais elle n'avait pas terminé, que la porte de l'atelier s'ouvrit brusquement, la statufiant sur place. Dans le cadre de la porte, une silhouette venait d'apparaître, vêtue d'une veste de treillis.

Le blond, le *caporegime*, un automatique au poing. Le pourri était resté dans le secteur ! Pour s'assurer qu'ils étaient bien transformés en chair à saucisse !

Complètement ahuri, il marqua un sursaut, cria quelque chose que personne ne comprit, leva le canon de son arme dans un mouvement réflexe, et la détonation creva le silence. Mais le sergent Loella avait plongé au sol, roulé de côté, allant buter contre les caisses de boîtes de conserves. Impuissant au bout de son câble, l'Exécuteur vit le *caporegime* faire deux pas de côté, abaisser calmement son arme et viser Gina. Comme au stand de tir.

— Gina ! cria-t-il.

Mais elle avait déjà roulé de côté. Bolan entendit deux coups de feu, puis tout se figea. Il ne comprit pas alors comment cette arme était arrivée dans le poing de Gina, mais en voyant celle du blond ricocher à terre, il réalisa qu'un miracle venait de se produire.

Il vit une traînée rouge couler de la bouche du blond, son corps basculer en arrière, du sang tacher le treillis militaire. Exactement à l'emplacement du cœur. Puis le blond s'écroula. Mort.

Celui qui avait rêvé de se faire l'Exécuteur venait de se faire tuer par une femme. En Sicile, c'était vraiment nul !

— Bordel ! feula Gina en se redressant dans la foulée. Bordel de bordel de merde !

Furie personnifiée, elle braquait son arme vers la porte béante, prête à faire feu de nouveau. Mais personne n'apparut, et plus rien ne se passa. Le *caporegime* était bel et bien seul. Sûrement devait-il récupérer les caméscopes. Alors, enfin calmée, la jeune femme alla refermer la porte et, en passant devant la grande tache sombre laissée par le sang de feu Pistone, elle brandit victorieusement l'automatique qui venait de tuer le *caporegime* en grondant :

— *Grazie*, connard !

C'était le pistolet de Pistone, celui qui avait glissé entre les caisses

quand Bolan l'avait abattu, et que ses copains n'avaient pas pensé à récupérer !

L'instant d'après, Gina dénouait le câble passé autour de la poutrelle et qu'on avait fixé plus loin, à la structure d'une machine. Quand Bolan retrouva le sol et qu'il fut libéré et rechaussé, il se frotta les mains, récupéra d'autorité l'arme que Gina avait glissée dans sa ceinture en déclarant avec une mauvaise foi feinte :

— Tu es vraiment trop dangereuse, avec ça. Tu as tué ce type alors qu'il pouvait nous mener à son boss.

Piquée au vif, le sergent renvoya, acerbe :

— Je n'ai pas eu le temps de viser.

— Je crois que si, dit-il. Et tu as très bien fait.

Il ne remonterait peut-être pas jusqu'au *capo* de Palerme cette fois-ci mais, au moins, ils étaient vivants. Alors récupérant les trois caméscopes, l'Exécuteur entraîna Gina vers la sortie. Dehors, personne ne leur tendait de piège. Seul et vide, un 4x4 Pajero stationnait dans la cour de l'usine : la voiture du *caporegime*. L'Exécuteur en releva mentalement le numéro. Sans illusion. Les véhicules opérationnels de la mafia n'appartenaient presque jamais aux personnes physiques de la mafia. Les sociétés écrans n'étaient pas faites pour les chiens.

Un moment plus tard, Bolan retrouvait le Land-Rover où il l'avait laissé, planqué dans le lit d'un ruisseau à demi sec, sous une couche de branchages, à cinq cents mètres de l'usine, pour n'être pas entendu. En jetant les caméscopes à l'arrière du véhicule et tandis que Gina, épuisée, se laissait tomber sur son siège, il eut un petit sourire amer.

Pendant le temps qui lui restait à vivre, le *capo* au regard de tueur se demanderait comment diable ils avaient bien pu se tirer d'un tel guêpier. Piètre vengeance, mais le guerrier solitaire n'en aurait sans doute pas d'autre avant longtemps.

À moins que...

Soudain figé, il laissa l'idée germer dans son esprit, ne grimant dans le Land-Rover qu'après avoir mûrement réfléchi. Finalement, avec encore un peu de chance... Mais il en parlerait à Gina demain. Elle s'était endormie !

CHAPITRE XX

« Le cristal de glace n'est rien, avait dit le sherpa en contemplant les sommets crevant le ciel bleu. Rien qu'une infinitésimale étoile d'eau solidifiée, parmi des infinités d'autres semblables. Mais que ce cristal éphémère fonde, et la montagne blanche s'écroule et coule, emportant tout dans son sillage. »

Le sherpa avait raison. Il avait vu l'avalanche, il avait compris la vanité des géants et vu la blanche avalanche emporter les vaniteux. Le sherpa avait raison, pourtant, il n'avait pas connu Funny.

Le guerrier, lui, avait croisé la route de Funny, pendant une nuit de drame. Funny l'innocent, Funny le cristal de glace sans importance, auquel aucun conquérant des cimes ne prend garde. Le guerrier lui, avait rencontré Funny. Il avait fait œuvre d'humanité. Tout simplement. Mais maintenant le guerrier mettait ses espoirs dans la mémoire de l'adolescent. Alors, laissant son sergent reprendre ses forces dans le sommeil, le guerrier s'était mis en route. Il était retourné là-bas, avait observé les allées et venues de la police, attendu que le coin retrouve son calme. Alors seulement, il s'était montré. Le prêtre avait fait son boulot et protégé le trisomique. Les flics avaient interrogé l'adolescent, mais n'en avaient pas tiré un mot. Bolan, lui, avait un capital de confiance né dans la nuit du massacre et Funny avait fini par se livrer. Il avait dit ses secrets. Ceux que son esprit simple n'aurait jamais dû connaître, et qu'il avait glanés, au gré de ses explorations secrètes dans la ferme. Vraies ? Fausses ? Bolan n'avait d'autre solution que de le croire et avait suivi la piste.

— Mack ! À quoi tu penses ?

L'Exécuteur eut une espèce de frémissement, et se redressant sur le siège de console du module opérationnel du char de guerre, il soupira :

— À l'innocence.

Gina Loella l'observa en silence un moment, finit par décréter d'un ton songeur :

— Tu es vraiment un drôle de type.

Mack Bolan ne répondit pas. Il avait les yeux rivés à l'écran du

moniteur de visée de la tourelle lance-roquettes du TACOM. Le char de guerre numéro III, successeur de celui qu'il avait vu détruire, justement lors d'un précédent blitz sicilien. Le TACOM que Jack Grimaldi lui avait fait acheminer à la base NATO de Sigonella, grâce aux bons offices de ses mystérieuses ramifications, les anciens pilotes d'hélicos du Viêt-nam.

Cela faisait trois jours. Depuis, il avait œuvré dans l'ombre, profitant des secrets révélés par le mongolien.

Maintenant, en cette approche de fin de nuit, Mack Bolan patientait, observant sur l'écran de visée de la tourelle de toit l'insolence de la citadelle du Mal. À cinq cents mètres de là, non loin du village autrefois dévasté par un séisme et adossé au flanc de la colline au sommet de laquelle se dressait l'abbaye de Santa Cristina. Son objectif.

Quand sa montre marqua précisément 5 heures, l'Exécuteur s'ébroua.

— Go ! se lança-t-il à lui-même.

Il empoigna le radiotéléphone de bord, composa le numéro glané dans la mémoire de l'adolescent qui aimait tant les téléphones et attendit. Il y eut plusieurs sonneries, puis un déclic, et une voix sèche. Autoritaire et déjà chargée de reproches.

— *Pronto !*

La voix avait claqué dans l'ampli de la console technique et Gina se raidit. Mais au nom de sa conduite irréprochable à l'usine, elle avait exigé de participer au blitz final, et Bolan savait qu'elle tiendrait le coup.

— Je veux parler à Ettore Aragona, lança l'Exécuteur.

Il y eut un silence sur la ligne, avant que la même voix ne questionne, avec une pointe d'incrédulité :

— Vous voulez quoi ?

— Parler à Ettore Aragona. Maintenant.

Nouveau silence. Puis :

— Vous savez l'heure qu'il est ?

— Il est 5 heures.

Encore une hésitation, avant que la voix ne reprenne :

— On peut savoir de la part de qui ?

— *Si*, répondit le guerrier. De la part de Bolan. Le Fumier.

Cette fois, il sembla au guerrier que le silence allait s'éterniser. Que son correspondant ne parlerait plus jamais. Enfin, après une éternité entrecoupée de sons furtifs, la même voix revint, changée.

Désincarnée.

— *Momento.*

D'autres sons furtifs, un temps d'attente, un déclic et enfin la voix que l'Exécuteur reconnut immédiatement. Légèrement hésitante.

— *Pronto ?*

— Bolan, fit seulement le guerrier. Je suis venu te dire qu'aujourd'hui, tu ne verras pas le soleil se lever.

Puis il raccrocha et, comme répondant à un ordre non formulé, Gina passa dans la cabine de pilotage du TACOM. Sans hésiter. Elle fit démarrer le moteur comme Bolan le lui avait appris, et le van gronda, impatient. Mais Gina avait appris sa leçon, et le char de guerre ne bougea pas.

— Prête ! l'entendit lancer Bolan.

Le regard rivé à son écran, ce dernier manipula un curseur, pianota sur un clavier, avant d'enfoncer le bouton rouge clignotant placé sous sa main gauche.

Au-dessus du char de guerre, il y eut une espèce de grand souffle, suivi d'un son étouffé, et tandis que le van frémissait sous la terrible poussée de la roquette, une trainée lumineuse s'éleva dans la nuit finissante. Décrivant une courbe élégante, la langue de feu blême sembla un instant hésiter et, d'un coup, infléchit sa course vers le bas, en direction de la grande ferme fortifiée. Quand elle frappa son objectif, cela fit comme un feu d'artifice, puis, tandis qu'une boule de feu pourpre explosait derrière un mur, une sourde déflagration secoua l'air ambiant, faisant de nouveau frémir le van.

Une lueur sauvage passa dans les prunelles d'acier de l'Exécuteur et, quand son doigt enfonça de nouveau le bouton rouge, la lueur devint lumière vive. Une deuxième ogive meurtrière jaillit alors de son tube de tourelle, fusa dans le ciel aux naissances de filaments mauves, plongea bientôt à l'instar de la première, éclatant presque au même endroit. Mais au lieu d'une boule de feu, il y en eut quatre. Têtes multiples explosives.

Sans attendre la fin des retombées, l'Exécuteur lança à l'adresse de Gina :

— Pour phase 2, go !

Le TACOM gronda, sembla s'ébrouer, bondit soudain en avant, émergeant du bosquet tel un taureau furieux. Longeant la crête des collines, il arriva bientôt à l'endroit prévu par Bolan, stoppant net, muflé pointé vers la ferme-forteresse, beaucoup plus près maintenant. Pendant ce temps, l'Exécuteur avait manipulé d'autres curseurs et les quatre mitrailleuses frontales du TACOM entrèrent en action, crachant

leurs essais d'ogives dévastatrices, criblant les murs de l'abbaye, saccageant ce que les roquettes avaient d'aventure épargné. Et quand le guerrier relâcha les commandes, le terrible staccato se poursuivit, apparemment sans fin. Tirs programmés par ordinateurs, les quatre engins dérouleraient leurs rubans de mort jusqu'à complet épuisement du stock prévu, tandis que, toutes les trente secondes, les tubes auto rechargeables du TACOM cracheraient leurs ouragans de feu. Si quelques-uns des sinistres cloportes survivaient encore dans cet enfer, ils ne devaient plus sortir. Plus jamais.

— Go ! cria encore l'Exécuteur en quittant soudain le module opérationnel. Jonction point C à plus dix !

— Bien compris, répondit Gina dans la sono. *Buona fortuna !*

Au passage, l'Exécuteur avait empoigné son matériel. Micro-Uzi, Beretta 93R à mini-rafales de 3 et lunette passive I.L. à sangle frontale dont il s'équipa dans la foulée. Puis ouvrant la porte de la coursive, il sauta dehors, se fondant aussitôt dans la nuit.

Don Ettore Aragona n'y avait d'abord pas cru. Cueilli en plein sommeil, il avait répondu au téléphone sans comprendre ce qui se passait exactement. Puis la voix d'outre-tombe avait résonné dans l'écouteur du GSM et il avait été forcé d'y croire. Il n'avait entendu ce timbre-là qu'une seule fois et brièvement, mais jamais il n'aurait pu l'oublier. En l'entendant, il s'était seulement dit que c'était bien. Puisque Bolan le Fumier se manifestait, c'est qu'il était encore dans le secteur. Cette fois, l'affront avait été trop lourd. Non seulement sa propre réputation avait été ternie par son échec retentissant de l'autre nuit, mais maintenant, toutes les familles rêvaient d'avoir sa peau. Puisqu'il insistait, ils allaient le gêner. Puis, juste avant la rupture de communication, il avait entendu le Fumier proférer cette menace idiote à propos du soleil qu'il ne verrait pas se lever et, chose qui lui arrivait très rarement, surtout réveillé en sursaut, il avait éclaté de rire. Un rire bref qui ressemblait au hurlement de la hyène. Un rire que le déclic du téléphone qu'on raccroche avait coupé net. Un instant, il était resté là, assis dans son lit à baldaquin du ^{xiii}e siècle espagnol, sous le regard incrédule de son *sotto-capo*.

Jusqu'à la première explosion.

Complètement estomaqué, le *capo* de Palerme s'était redressé dans le lit, tournant la tête de tous côtés, tandis que les murs de sa chambre tremblaient et que les bougeoirs à pendeloques se mettaient bêtement à tintinnabuler.

— Merde ! s'était mis à hurler Milo Tibere en se protégeant instinctivement la tête de ses deux mains croisées. Merde ! Qu'est-ce

que c'est que ce bordel !

Alors, recouvrant son calme, le *capo* de Palerme avait sauté du lit en répondant d'une voix blanche :

— C'est la guerre, imbécile !

Il avait foncé à son bureau, et tandis que la deuxième explosion et les suivantes faisaient se fissurer plafonds et murs, il avait hâtivement ouvert son coffre-fort, en avait sorti l'attaché-case prévu de longue date pour ce type de situation. Dedans, un trousseau de clés, une lampe torche, des liasses de mille dollars et un plein sac de diamants.

— Rameute les autres et suis-moi ! avait-il ensuite lancé à son *sotto-capo*, livide.

Il savait ce qu'il faisait. Il avait tout prévu, même l'inimaginable. Et ce qui se passait en ce moment l'était. Il y avait eu une autre grosse explosion, puis encore une autre, et tout un pan de mur s'était écroulé, s'ouvrant sur la nuit et le jardin intérieur de la propriété. Il y avait du feu partout, des *soldati* couraient dans tous les sens. Il en avait vu deux se faire faucher par une gerbe de feu, avant de crier à Milo Tibere :

— Laisse tomber ces cons et amène-toi !

Dans le fracas des mitrailleuses, il avait quitté son bureau, conscient qu'il n'y reviendrait jamais. Il s'en moquait. À part les diamants, les pierres ne l'intéressaient pas. Dans son dos, il avait entendu un cri, il avait tourné la tête et il avait vu son *sotto-capo* vomir le sang. Traversé par un résidu de rafale, il avait le torse éclaté et il était mort debout. Avec un juron, le *capo* s'était précipité dans des couloirs, avait poussé des portes, bousculant des ombres qui ne savaient plus où elles étaient. Le reste de sa petite armée. Des femelles affolées. Conservant un semblant de calme, il avait abouti à l'escalier de sa chère cave et, en se retrouvant sous les voûtes ancestrales devant les milliers de précieuses bouteilles dans leurs casiers, il avait pour la première fois ressenti de l'émotion. Une véritable émotion. Des millions et des millions de lires qu'il allait abandonner ! Sa collection ! Son orgueil !

Mais, dehors, l'enfer se déchaînait de plus belle. À tel point que même la voûte tremblait malgré les cinq mètres d'épaisseur de pierres et de béton. Il fallait faire vite. Demain, il aviserait. Il avait entendu parler des raids dévastateurs du grand Fumier, et il n'y avait jamais vraiment cru. Ce matin, tout changeait dans sa tête. Un jour, il aurait de nouveau la grande Salope à sa merci, et ce jour-là, il ne laisserait plus passer l'occasion !

Enfin, il fut devant le casier. Le casier secret derrière lequel se trouvait sa porte de liberté. Le secret des secrets. Les maçons qui l'avaient réalisée étaient morts. Accident de camion. Tous les quatre

ensembles. Aujourd'hui, le *capo* de Palerme allait amortir les frais. Il suffisait de basculer le casier avec ses bouteilles.

Don Ettore Aragona le fit, découvrant une valise et une porte. Dans la valise, des effets personnels. Derrière la porte, une ancienne galerie de mine aboutissant à celles de l'abbaye de Santa Cristina toute proche. Avec une grille camouflée, solide, aboutissant dans la crypte. Une crypte fermée par ses soins. La liberté ! La vie sauve !

Alors Don Ettore Aragona bascula le casier, ouvrit la porte avec le trousseau de l'attaché-case, s'empara de la valise et, lampe torche dans la bouche, il fonça dans la galerie qui s'ouvrait devant lui. Il courut, courut longtemps à perdre haleine, butant sur le sol inégal, le cœur fou et les pensées chavirées. Quand il arriva à la grille, il posa l'attaché-case par terre, fit jouer le trousseau de clés dans la serrure de la grille, donna un coup de poignet et... et la grille résista !

Elle résista une fois, deux fois, trois fois ! Impensable ! Il en vérifiait lui-même régulièrement le bon fonctionnement ! Il en...

— *Buon giorno*, Ettore !

De saisissement, Don Ettore Aragona laissa échapper le trousseau de clés. La voix avait résonné là, tout près, dans l'ombre épaisse au-delà de la grille ! Une voix d'outre-tombe ! Comme-comme celle de... Non ! Impossible !

Puis soudain, la haute silhouette se matérialisa devant lui. Juste derrière les épais barreaux. Comme dans un cauchemar, à la lueur du rayon tremblant de la lampe toujours entre ses dents, le *capo* vit l'ombre avancer, se placer face à lui, jambes légèrement écartées, et le canon d'une arme s'éleva, pointé sur son front.

— Hé ! cria-t-il brusquement révolté en tendant l'attaché-case devant lui. Je te donne tout ce que...

— Non, pourri.

— Non ! Comment non ! Je te donne tout !

— Non, répéta la voix sinistre.

— Pourquoi ! hurla Don Ettore dont l'esprit basculait. Pourquoi tu ne veux pas ! Je te donne tout !

— Parce que je vais me servir moi-même.

Il y eut trois détonations très rapprochées, et Don Ettore s'écroula sur le dos, comme un gisant.

Don Ettore Aragona ne vécut pas le supplice de voir son bel attaché-case rempli de dollars et de diamants changer de main. Mais en enfer, on n'a plus personne à acheter. Même pas le diable.

ÉPILOGUE

L'aube levait ses voiles mauves évanescents, l'air sentait bon les pousses humides de rosée et une petite brise couchait parfois les rares herbes hautes. Mack Bolan aimait les petits matins. Il aimait aussi le vent qui lavait les miasmes et l'odeur de la poudre et du sang. Il aimait les fins de blitz comme on aime la paix retrouvée. Il savait cette félicité éphémère, il savait que très bientôt il reprendrait le chemin qui conduit à la violence et à la mort, mais ce matin, alors que l'aurore colorait le ciel de neuf, il avait envie de tout oublier. Il était fatigué. Épuisé. Il avait besoin de repos. D'anéantissement profond. Jusqu'au prochain sang, la prochaine mort.

Alors, assis sur cette pierre au bord du chemin et déjà loin du théâtre de son dernier drame, il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, le char de guerre était là, tous feux éteints, tel un monstre antédiluvien à l'affût. Exact au rendez-vous. Quand la porte latérale du monstre s'ouvrit, il se redressa lentement, monta à bord, referma le panneau derrière lui et tandis que le monstre redémarrait, il alla s'asseoir sur le siège du passager en disant :

— On rentre.

Il ne savait pas vraiment où, il s'en moquait. Alors que le monstre d'acier prenait de la vitesse, il déposa l'attaché-case à ses pieds et ferma de nouveau les yeux. Gina demanda d'une voix lasse et indifférente :

— Qu'est-ce qu'il y a, dans l'attaché-case ?

— Je ne sais pas, dit-il. Aucune importance.